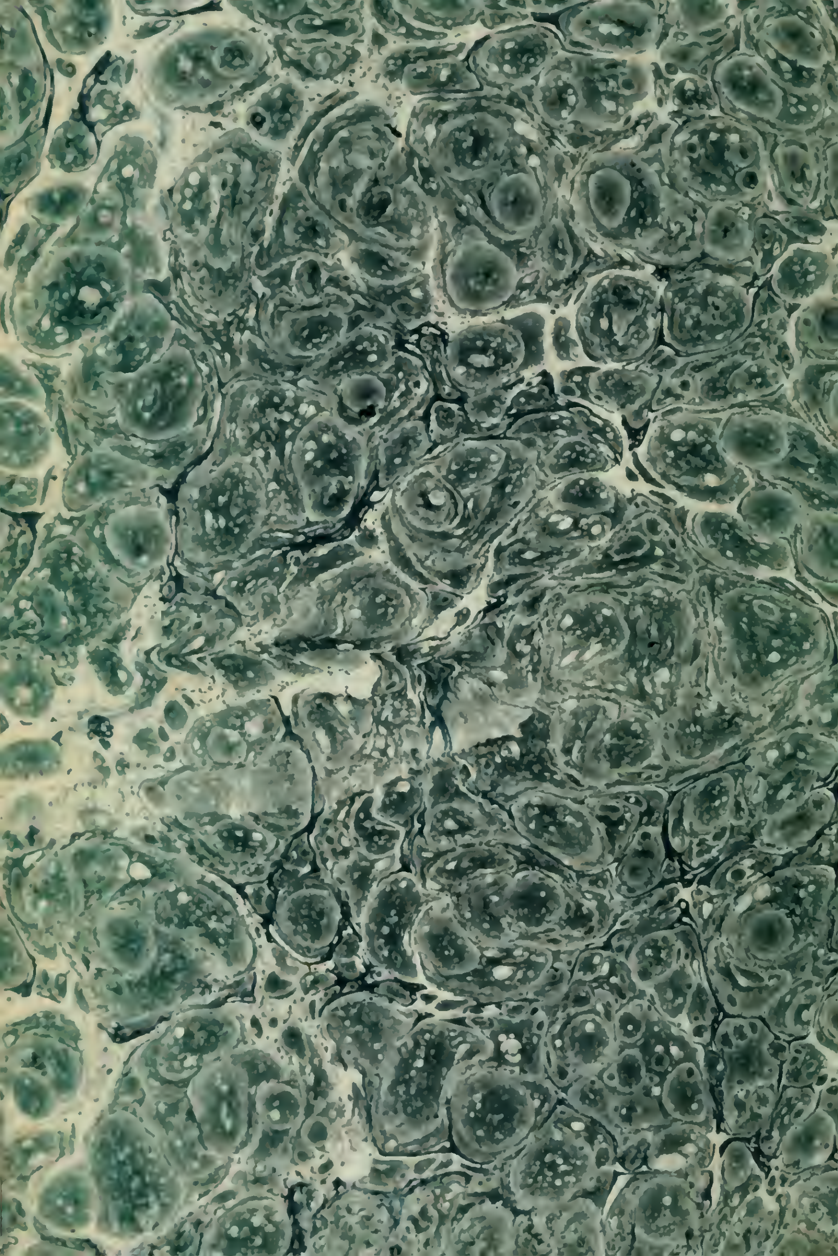
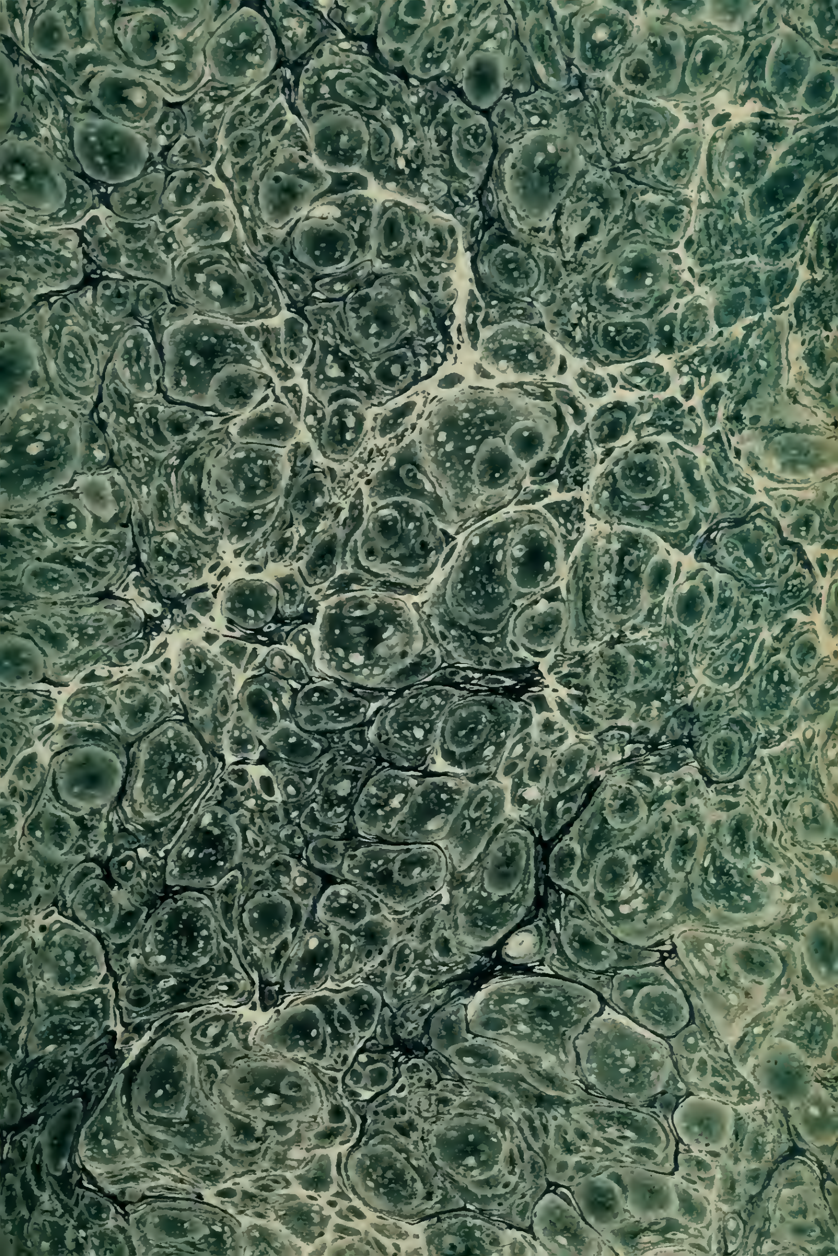







IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.



T. 3.



Sauvez-moi! Sauvez-moi! où je vais me poignarder à vos yeux....

LE POÈTE,

OU

MÉMOIRES D'UN HOMME DE LETTRES,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

NOUVELLE ÉDITION.

Augmentée d'une notice biographique, et de la clef des noms des principaux personnages.

AVEC PORTRAIT, ET FIGURES A CHAQUE VOLUME.

Homo sum,
Et nihil humani à me alienum *fuit*. TÉR.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
EMILE BABEUF, LIBRAIRE,
RUE SAINT-HONORÉ, N°. 108.

1819.


LIBRARY
APR 11 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

LE POÈTE.

CHAPITRE PREMIER.

Communication ouverte. — Mariage imprévu. — Première nuit de mes noces. — Traité conjugal.

Cependant la porte de cette serre tourmentait prodigieusement mon imagination. J'avais ramarqué au bas de l'escalier, qui de notre dortoir donnait dans la petite cour, une porte de cave, qui, comme toutes les autres caves du colléges, restait toujours ouverte. On ne tenait fermées que celles qui contenaient le vin, et celles où se serrait le bois n'avaient que des grilles aussi de bois qui n'avaient pas même de loquet.

Un secret pressentiment m'avertissait que la porte condamnée de la serre de ma belle veuve commmuniquait à cette cave. C'était pour m'assurer du fait que j'avais enfoncé des morceaux de bois dans tous les trous que j'avais trouvés. Mais le difficile était de vérifier la chose. Quel mo-

ment choisir? Je ne pouvais risquer ma descente à la cave que la nuit. Une découverte fort heureuse, que je fis presque par hasard, m'aplanit au moins les trois quarts des difficultés.

Il est une foule de choses qu'on aurait constamment ignorées si leur besoin ne se fût jamais présenté. Par exemple, je n'aurais jamais pensé à m'informer si l'escalier, qui de notre dortoir donnait dans la cour, était praticable ou non, sans cette aventure. Sur le pallier de cet escalier était le vase destiné à satisfaire dans le cours de la journée les légers besoins des écoliers. Le garçon de salle avait la facilité de descendre par cet escalier pour entretenir dans le quartier la propreté nécessaire.

Dès le lendemain de mon entrevue avec la belle Herminie, je descendis quelques marches de l'escalier, et j'en trouvai la porte qui ne fermait, à ma grande satisfaction, qu'avec un morceau de bois pointu attaché par une ficelle à un clou planté dans la porte, et que l'on enfonçait dans un piton vissé dans le montant du chambranle.

Je laisse à penser combien je fus joyeux de cette facilité. Je fis aller et venir la porte

sur ses gonds, et je vis avec grand plaisir qu'elle faisait peu de bruit; et qu'avec quelque précaution elle n'en faisait point du tout. C'était déjà quelque chose mais ce n'était pas tout. Il fallait descendre à la cave et vérifier ma conjecture. Je songeai d'abord à me munir d'une lanterne sourde; mais il fallait attendre au mercredi suivant et c'était bien long. J'en aurais bien acheté une à la Poule; mais j'avais peur de stimuler sa curiosité et de m'en trouver mal par la suite. Enfin le démon d'amour, qui me lutinait ne me laissant pas un instant de repos, je me décide dès le soir même à risquer le tout pour le tout. Pendant la récréation de l'après-souper, je prétexte le besoin de descendre aux lieux secrets. Je prends la grande lanterne du quartier; je mets un bon bout de chandelle dedans, et cachant la lumière sous ma robe de pensionnaire (1), quand je suis dans la cour, je me rends en hâte à la cave sur laquelle je fondais tout mon espoir. Je

---

(1) La coutume, dans les colléges, était que les pensionnaires portassent des robes de calmande rayée qui leur couvraient le dos, et descendaient jusqu'à terre : cette robe les distinguait des externes.

descends avec précaution. Ces caves en général étaient superbes. Les escaliers de pierre très-dure étaient très faciles, et je parvins bientôt, sans accident, dans le caveau que je trouvai absolument vide. Il y avait long-temps qu'on ne faisait plus de feu, et la coutume de messieurs les écoliers est de ne pas laisser à la fin de l'hiver de quoi faire une allumette.

Je parcourus la cave qui était très-vaste, en m'orientant de mon mieux. Quelle fut ma surprise et ma joie en découvrant la bienheureuse porte du fond de la serre, qui, comme je l'avais soupçonné, donnait dans cette cave, et en trouvant les bâtons que j'avais enfoncés dans les trous! Il ne fut plus question que de savoir si cette porte qui allait devenir pour moi celle du paradis, pouvait s'ouvrir facilement. Il y avait de ces gros et longs verroux ronds en haut et en bas. La rouille m'empêcha d'abord de les faire jouer; mais avec du suif je vins à bout de les faire couler à volonté. Il y avait encore une vieille serrure fermée; mais le plâtre qui environnait la gâche étant extrêmement humide, je n'eus pas grand'peine à ébranler cette gâche déjà mal affermie, et je parvins avec

quelques efforts à la déraciner tout-à-fait.

Cela fait, la porte, en la tirant, devait naturellement venir à moi. Elle résista cependant, et je me souviens alors qu'elle était verrouillée du côté de la serre. Il ne s'agissait que d'en prevenir ma belle amie, et la communication n'était plus douteuse.

L'excès de ma joie n'est comparable à rien qu à elle-même. Je crus voir le ciel ouvert, et toutes les béatitudes ensemble se réunir pour m'élever au-dessus des félicités permises à l'espoir des faibles mortels : je remontai avec la même précaution, et je rentrai au quartier sans que personne se doutât de rien.

La première chose que je fis, fut d'écrire à mon Herminie, et de lui faire part de ma découverte. Je l'ajournais, ou je l'*annuitais*, pour mieux dire, au mercredi suivant, ayant une certaine quantité de petites provisions à faire, dont je ne pouvais confier l'achat qu'à moi-même. Je l'avertissais que la porte était absolument libre de mon côté, mais que des verroux la retenait du sien : je lui faisais un détail circonstancié de mes moyens, pour arriver la nuit du mercredi jusqu'à elle. Je devais

me munir d'une lanterne sourde et d'une bougie. Mais pour allumer cette bougie, comment faire? car je ne pouvais conserver ni trouver de la lumière dans le quartier, passé une certaine heure. Je lui contai donc que j'achèterais des allumettes et de l'alun de plume, bien hermétiquement enfermé dans une petite fiole de verre; que, moyennnant un grain de cet alun exposé à l'air, je pourrais allumer ma bougie, et que ma lanterne sourde serait l'astre radieux qui me conduirait à ses pieds. Sa réponse se ressentait de la satisfaction que lui causait cette nouvelle si intéressante pour nous. Notre correspondance jusqu'au mercredi fut dictée par le délire le plus enfantin. Nous ouvrions devant nous une perspective si riante, si variée; nos nuits allaient devenir si ravissantes, que la réalité même aurait beaucoup à faire pour l'emporter sur le charme de nos jolis rêves.

Ainsi se passa le temps jusqu'au moment fortuné qui devait nous rendre les jouissances du dernier samedi. Le mercredi matin, Catherine vint me chercher à l'ordinaire pour passer la journée auprès de mes parens. Je fis devant elle toutes mes

petites emplettes que je motivai sur cent contes en l'air que j'inventai. Pour lui faire voir ce que c'était que l'alun, je lui en mis un grain dans le creux de sa main par-dessus son gant. Le gant fut brûlé, un peu la main aussi, et Catherine me prit pour un sorcier.

Sûr du succès de mon expérience, je hâtai pour la première fois par mon impatience le moment de retourner au collége. Les allumettes que j'avais remises à acheter en revenant me parurent inutiles, parce qu'un grain d'alun mis sur du papier l'enflammait sur-le-champ, et que je pouvais y allumer à l'instant ma petite bougie.

D'après toutes ces précautions bien soigneusement prises, je devais réussir, et je réussis en effet complétement. J'ouvris sans bruit la porte de l'escalier, quand tout le monde fut endormi. J'allumai ma lanterne avec la plus grande facilité. Elle me conduisit à la porte de la serre, à travers les trous de laquelle j'aperçus des rayons de lumière. Je la tirai à moi, elle céda sur-le-champ, et je me trouvai dans les bras de mon Herminie, où le plaisir pensa me ravir l'usage de mes sens. Quel-

ques baisers me rendirent à moi-même et à ma tendre amie, qui, me prenant par la main, m'entraîna doucement et sans résistance au charmant et mystérieux sanctuaire témoin des premiers élans de notre ferveur amoureuse.

Une chose que je n'ai conçue que très-tard c'est l'assoupissement du désir qui, dit-on, est la suite nécessaire de la jouissance. C'est une bien triste nécessité que celle-là, et l'adorable Herminie a été bien loin de me la faire sentir. Je vais risquer une comparaison bien simple, tirée de ma propre expérience. Jamais je n'ai vu sans un doux épanouissement, sans une aimable dilatation de cœur les rayons bienfaisans du père de la lumière. Dans la saison rigoureuse, je n'ai jamais approché du feu sans un sentiment agréable et toujours nouveau.

La femme, l'être le plus charmant qu'ait pris plaisir à former l'auteur de la nature, n'est-elle donc pas le soleil de tout cœur sensible, et le feu dont elle vous pénètre quand elle nous admet dans le cercle de sa régénérante atmosphère, peut-il perdre de son action ou même la voir se ralentir, à moins qu'il n'y ait une cause. Or,

la voici selon moi. Je pense que la tiédeur du désir annonce la fin de l'amour. Je pense que tant que cet amour subsiste, il vivifie toutes les facultés dont il est l'âme, et sur lesquelles il exerce un empire absolu ; et, par une conséquence naturelle, j'admets que dès qu'il a disparu, tout ce qui tenait à sa présence disparaît avec lui. Qu'on ne vienne donc pas me dire que la jouissance éteint le désir, et que l'amour peut survivre et se passer de jouir. C'est la plus grande hérésie que je connaisse dans la religion d'amour. On dira cent fois plus vrai en disant que la jouissance peut éteindre l'amour et avec lui le désir.

Je me suis permis cette discussion à laquelle je pourrai trouver occasion de revenir, parce que j'étais près d'un objet dont les charmes ne me laissaient pas même entrevoir, dans le sombre crépuscule de l'avenir le plus éloigné, l'instant où je pourrais cesser de leur rendre hommage.

Nous commençâmes par nous féliciter de notre heureuse découverte et des facilités qu'elle offrait à la fréquence de nos rendez-vous. Toutes les nuits ! quelles délices ! toutes les nuits nous pouvions nous

réunir au sein de l'amour et du mystère ; toutes ces nuits fortunées nous pouvions les ajouter à nos jours dans les bras du plaisir et redoubler ainsi la durée de notre identique existence.

J'allais essayer de donner à mon bonheur toute l'étendue qu'il pouvait avoir, lorsqu'Herminie, se débarrassant doucement de mes bras qui la serraient étroitement, s'éloigne de quelques pas, et prenant un grand air sérieux, dont je fus d'abord un peu étourdi, prononça gravement ces paroles :

« J'ai accordé à l'amant digne de mon choix ce que le plus tendre amour lui destinait et n'avait plus la force de lui refuser. Mais pourquoi, quand on le peut, ne pas donner à son bonheur toute la pureté dont il est susceptible ? Ce n'est plus seulement un amant que je veux recevoir dans mes bras, c'est un époux. Consens-tu jeune homme, à t'unir à moi par l'indissoluble nœud d'un hymen auquel rien ne peut mettre obstacle ? Le veuvage a rompu mes premiers liens et m'a rendu maîtresse absolue de moi-même. Je me donne à toi : une égale liberté est ton partage ; consens-tu à te donner à moi ? »

Interdit, embarrassé, je fis attendre ma

réponse. « Tu balances, reprit Herminie ; tu hésites à former avec ton Herminie une union éternelle. Tu n'étais donc pas sincère quand tu m'accablais des témoignages du plus ardent amour, et quand tu m'en prodiguais tous les sermens?

« Je n'étais pas sincère, grand Dieu! m'écriai-je; ah ! pardonne au saisissement involontaire que m'a causé ta proposition imprévue. J'en cherche en vain la cause, mais, quoi qu'il en soit, je consens à tout. Ami, amant, époux, je veux être tout pour toi; et s'il est encore quelque nom plus sacré, quelque titre plus doux, ne tarde pas à me le donner : le recevoir de toi, le porter à jamais, fera mon bonheur et ma gloire. »

« Je reconnais mon fidèle Lindor, dit en conservant son air grave, la malicieuse Herminie. Approche. »

Je lui obéis. « Mets-toi à genoux devant moi. » Cela ne fut pas difficile. A peine étais-je dans l'attitude ordonnée, qu'elle la prit elle-même et s'agenouilla devant moi. Ensuite, prenant dans sa poche une jolie petite boîte d'or, elle en tira deux anneaux du même métal. « Prends un de ces anneaux, me dit-elle, et passe-le dans mon doigt,

tandis que je passerai l'autre dans le tien. Pendant cette cérémonie, qui doit plaire à ton cœur, s'il est tel que j'aime à le croire, tu prononceras tendrement ces mots: *pour la vie, tout à mon Herminie.* » Je suivis de point en point ce qui m'était prescrit; et tandis que je prononçai, en lui donnant l'anneau : *pour la vie, tout à mon Herminie*; elle prononça elle-même : *pour la vie, tout à mon Lindor*; et l'autre anneau fut fixé à mon doigt. Alors elle jeta ses bras autour de moi, me donna le baiser le plus affectueux; et, m'aidant à me relever, en se relevant elle-même, elle dit avec un soupir bien profond : « Ah! je suis satisfaite, Lindor est mon époux. » Elle alla ensuite tirer le cordon des rideaux qui voilaient l'alcove, et qui se formant en draperie, me laissa voir, à la place du sopha, un superbe lit du goût le plus recherché et de la plus grand élégance.

Herminie lut ma surprise dans mes yeux, et sans paraître y faire attention : « Voilà, dit-elle, ô mon ami, le trône de l'amour conjugal; ne tardons pas à y prendre place : et que ce lit, dressé pour le plus doux hyménée, soit le témoin et

le garant de nos sermens solennels! Que ces sermens augustes y soient consacrés par l'innocente main des plaisirs les plus vifs et les plus purs, et que cette première nuit de délices sans mélange, soit le symbole et le présage heureux de toutes celles qui doivent la suivre. »

En achevant ces mots, elle se mit en devoir de se mettre réellement au lit, et m'invita de ne par tarder à en faire autant.

Voyant que rien n'était plus sérieux que cette charmante plaisanterie, je pris le parti de m'interdire toute réflexion, et de me mettre promptement en état d'aller me placer auprès de mon adorable épouse. Les rideaux furent baissés; quelques bougies restèrent dans le boudoir, car il fallait me retirer avant le retour de l'aurore; et cette fâcheuse nécessité fut un motif de plus pour m'encourager à faire du moins un bon emploi du temps.

Oh! qu'elle fut enchanteresse la première nuit de ces noces imprévues! que de charmes divins livrés sans réserve à la fureur de mes désirs! Ah! ce n'est pas sans raison que le lit est nommé trône de l'amour! c'est bien là qu'il exerce en effet

tous ses droits et tout son empire! Comment ne pas se croire transporté dans le séjour des anges, quand on en serre un véritable dans ses bras; quand une main avide et insatiable peut errer sans contrainte sur une foule d'appas plus ravissans les uns que les autres; quand il n'est plus une seule parcelle des corps qui ne soit le siége d'une parcelle de l'âme? C'est bien alors qu'il faut renoncer à cette idée chimérique que l'âme est indivisible. O ma belle Herminie, mon âme était sur mes lèvres quand elles savouraient le parfum de ta douce haleine, et se desséchaient au feu de tes baisers! mon âme était dans chacun de mes doigts, lorsqu'ils se promenaient si voluptueusement sur ces mille et mille beautés si variées qui composaient le céleste ensemble de ton corps d'albâtre; mon âme était dans chacun des soupirs brûlans qui s'échappaient de mon sein oppressé d'amour, pour aller se confondre avec les tiens: Herminie; ô ma tendre épouse, mon âme était toute entière en toi, lorsque ne pouvant plus nous séparer, nous distinguer l'un de l'autre, nous sentions s'ouvrir toutes les cataractes du ciel d'amour, et jaillir en nous toutes

les sources embrasées de l'existence et de la volupté !

Arrêtons-nous un moment : le souvenir ineffaçable de tant de félicité me rend si présens ces instans trop tôt évanouis, qu'une espèce de délire s'empare de moi, et cherche à vouloir conduire ma plume. Je dois lui défendre de tracer des tableaux qui, malgré leur vérité et même leur innocence, pourraient blesser certains yeux qui veulent être crus chastes, et dont je ne veux point voir le regard s'armer de courroux contre moi.

A son goût, bien naturel et bien pardonnable, pour le plus grand des plaisirs de la vie, celui d'aimer et d'être aimé, mon Herminie joignait une délicatesse exquise. Elle s'aperçut bien vite, dès cette seconde séance, que la sincérité de mon amour d'une part, et de l'autre la réalité enivrante des charmes qu'elle mettait en ma possession, attiseraient tellement le feu de mon tempérament, dont elle avait éprouvé la renaissante ardeur, qu'infailliblement avant peu mes forces et ma santé finiraient par succomber.

Pour obvier à ce très-dangereux inconvénient, elle saisit un de ces intervalles

que la fréquente célébration d'un nouveau mariage rend indispensables, et me confia le petit code amoureux qu'elle avait projeté. Quelle jolie place, pour écouter un sermon, que le lit conjugal !

« Mon ami, me dit cette charmante femme, il est bien certain que l'amour et ses plaisirs sont les bienfaits les plus précieux que l'homme ait reçus de l'auteur de son être ; mais il est prudent, et même essentiel, de ne pas user l'un en abusant des autres. Outre l'intérêt de la conservation de ce feu sacré, seul aliment des cœurs sensibles, un autre intérêt, presqu'aussi délicat, se présente à ménager, c'est celui de la santé. La volupté a sans doute un attrait presqu'irrésistible ; mais elle mène, par son excès, à deux dangers également effrayans, ou au refroidissement du cœur, ou à l'épuisement du corps, et quelquefois à tous deux.

» Voilà, cher petit mari, ce qu'il faut prévenir, et en voici le moyen bien simple ; surtout ne va pas te recrier. C'est un parti pris par la raison, c'est une loi dictée par la prudence. Rien ne peut les changer, et il faut me promettre d'avance d'y souscrire. »

« Ne suis-je pas entièrement à toi, m'écriai-je en la serrant contre mon cœur, et tes moindres volontés ne sont-elles pas pour moi des ordres absolus? » Un doux baiser fut la récompense de ma résignation, et ma belle continua en ces termes :

« Je suis bien contente de mon sage petit époux, et je l'aimerais davantage à cause de sa docilité, si la chose était possible. Ce que je vais te proposer, mon ami, est capable de faire durer notre innocente liaison aussi long-temps que nous-mêmes, et à l'abri de toute espèce d'atteintes. Il s'agit de consentir à mettre deux jours d'intervalle entre nos rendez-vous, et à ne nous réunir que le troisième. »

Un frémissement involontaire fit tressaillir tout mon corps; Herminie, qui le tenait étroitement embrassé, s'en aperçut, et me pressant plus amoureusement : « J'avais prévu ce frisson, cher enfant, me dit-elle. et je suis bien loin de le condamner; il est trop flatteur pour ton Herminie. Mais un instant de réflexion te prouvera la sagesse et la nécessité de cette conduite.

« D'abord, mon ami, il n'est pas douteux que nous nous reverrons avec plus de plai-

sir après ce court moment d'absence. La passion fait dire le contraire, mais la passion exagère, et la nature qui n'outre rien, quand elle est bien dirigée, dit vrai : c'est elle qui atteste par l'expérience que tous les plaisirs dont on a été sevré quelque temps, ont un charme de plus, et une sève cent fois plus délicieuse quand on les retrouve.

» Ajoute à cette vérité, que par ce moyen prudent tu donnes à tes facultés, ainsi qu'aux miennes, le temps nécessaire pour se régénérer, et reprendre la consistance dont l'intérêt de notre amour conjugal leur fait un besoin.

Mais ce n'est pas tout encore. Songe bien, mon bel ange, que la fréquence de tes absences nocturnes pourrait faire naître des soupçons, qui, bientôt changés en certitude, détruiraient de fond en comble l'édifice de notre bonheur, et.... je n'ose m'arrêter à cette affreuse idée qui flétrit tout mon cœur. O mon ami! mon ami, que deviendrions-nous, si par malheur nous étions un jour découverts! »

Cette idée affreuse, en effet, nous affecta tellement, que nous nous plongeâmes dans le sein l'un de l'autre, en répandant un

torrent de larmes : enfin nous parvînmes à écarter le sombre nuage de la crainte ; et les larmes, comme on sait, disposant merveilleusement à la tendresse, nous scellâmes le traité proposé par les plus doux baisers et les plus ardentes caresses. Si notre mariage était un peu nul, ce n'était pas par le défaut de consommation.

Ensuite ma belle me donna le mot de l'énigme du lit dressé dans le cabinet. « J'ai fait entendre à Lebrun que les chaleurs commençant à se faire sentir, je serais bien aise de coucher dans le cabinet du jardin, pour jouir de la fraîcheur des nuits et de la promenade du matin. Le brave homme a trouvé cela très-naturel, et a tout disposé suivant mes désirs. » J'admirai la finesse d'esprit de ma belle, et après un petit médianoche (ou réveillon) bien succulent, je repris le chemin de mon lit, où j'arrivai sans accident.

CHAPITRE II.

Suite de mes amours. — Distribution des prix. — Grand jour. — Dernière nuit de mon mariage. — Duval et Ch....

Je ne me suis nullement proposé de faire assister mon lecteur à toutes mes entrevues nocturnes. Il lui suffira de savoir qu'à deux événemens près, qui eurent d'abord des symptômes alarmans, mais point de suites fâcheuses, nous passâmes, à dater du 10 mai jusqu'au 22 août suivant, les momens les plus délicieux.

Les ministres qui desservaient le temple de notre bonheur furent constamment l'amour le plus tendre, la candeur, la bonne foi, et les plaisirs assaisonnés par la délicatesse et la prudence. Jamais un nuage ne s'éleva entre mon Herminie et son petit mari, comme elle se plaisait à me nommer; jamais un instant de bouderie, de refroidissement même. La volupté la plus pure présidait à nos étreintes conjugales; la raison et le sentiment s'entrelaçaient dans nos conversations, et embellissaient les momens du repos. Amie des arts et même des sciences, Herminie m'instruisait, et

ses leçons sans faste, sans prétention, jetaient de profondes racines dans mon intelligence. Un de mes grands moyens de lui plaire était mon application à mes devoirs, mes progrès et mes triomphes sur mes condisciples. Une pareille liaison était, certes, plus profitable que dangereuse, et j'ai pu connaître par moi-même ce que pouvait l'émulation quand elle était stimulée par le désir de mériter les bienfaits de l'amour. Aussi cette année fut-elle la plus fructueuse de toutes mes études, et fut-elle couronnée par cet exercice solennel dont j'ai parlé plus haut.

Pour débarrasser mon amour-propre et mon lecteur du récit de ce grand jour, je l'anticipe, et me permets d'en placer ici la courte description. Ce fut réellement une des plus brillantes solennités de ce genre. Dès l'aurore, comme à l'ordinaire, les fanfares se firent entendre. Pour moi, tranquille sur l'événement bien préparé depuis long temps par les soins de mon digne professeur, M. Maltor, je passai mon temps jusqu'à trois heures à soigner un petit discours latin qui me restait à faire, et ma toilette, qui, par étiquette, devait être très-belle. A trois heures la salle immense

de l'exercice était comble de spectateurs, la cour du collége pleine de carrosses. Le parlement de Paris, et entre autres le respectable magistrat M. Gilbert de Voisins, honoraient cette cérémonie de leur présence ; les parens et les amis de mes camarades, les miens, les professeurs et les membres de l'université, libres ce jour-là, tout ce monde réuni formait une assemblée tellement nombreuse, qu'on fut obligé de me porter de main en main pour me faire parvenir jusqu'à la chaire. Arrivé à ce théâtre de ma honte ou de ma gloire, je cherchai des yeux par toute la salle; je souris à mes parens, au docteur P***, qui était présent avec beaucoup de ses confrères de la Faculté de médecine ; mais il me manquait encore quelque chose, lorsqu'en achevant de promener mes regards sur cette immense assemblée, j'aperçus, dans une tribune en face de moi, l'âme de mon âme et de mon exercice, mon adorable Herminie, à qui j'avais, comme de raison, donné un des plus beaux billets possibles.

Oh ! alors un feu presque divin circula dans toutes mes veines. Je me sentis, de nain que j'étais, devenir un espèce de géant. Un courage héroïque vint consolider toutes

mes facultés intellectuelles; tout s'agrandit à mes yeux, et je me lançai dans la carrière avec une ardeur qui fut du plus heureux augure pour ceux qui voulaient bien s'intéresser à moi. Mes interrogateurs furent, pour le grec, le fameux Vauvilliers père, professeur au collége royal; pour quelques décades de Tite-Live, un de mes condisciples nommé Bénière, garçon de beaucoup de mérite, proposé par moi pour être mon adjudant, et adopté par nos supérieurs; enfin, pour la poésie, l'aimable et savant abbé Delille. Démosthène et Tite-Live n'eurent pas à se plaindre que j'avais écorché leur langue. Je me tirai honorablement de ma petite lutte avec ces grands hommes; mais tout cela n'était pas le plus intéressant pour moi, ni le plus agréable pour l'assemblée, dont le plus grand nombre n'était pas extrêmement familier avec l'orateur grec et l'historien latin. Mon bonheur commença donc à cette troisième et dernière partie de mon exercice, qui traitait de la poésie et de l'expression des passions; et l'honneur d'avoir pour adversaire un homme tel que l'abbé Delille, ajouta beaucoup à mon courage.

Après avoir basé les principes qui doi-

vent guider le poëte dans l'expression des passions, c'est-à-dire, après être convenu qu'il devait toujours avoir la nature devant les yeux, la suivre dans toutes ses nuances, dans la progression successive de sa marche, ou dans le heurté de ses élans et le décousu de ses transitions, essayer en un mot de la prendre sans cesse sur le fait pour réussir à la bien peindre, il fut question de préciser ces notions générales par quelques exemples particuliers. Je m'étais promis de n'en exposer qu'un seul pour éviter l'ennui de la prolixité, et je n'avais mis personne dans ma confidence, pas même mon professeur et mon respectable ami M. Maltor, qu'il me sembla flatteur de surprendre.

Il fut surpris en effet, ainsi que l'abbé Delille et toute l'assemblée, lorsque je m'annonçai pour le champion de Racine et le défenseur du récit de Théramène dans Phèdre. Assurément Racine n'avait pas besoin de la protection d'un don Quichotte tel que moi ; mais j'avais beaucoup entendu censurer ce vers (bien de passion assurément),

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Mon interrogateur, qui ne s'attendait pas au choix que j'avais fait de ce morceau, sembla me trouver digne de sa résistance. Il me poussa fortement. Je résistai de mon mieux. Il taxa le vers d'hyperbole, et l'anathématisa comme hors du cercle de la nature. Je le remis dans le cercle de la nature, en soutenant que Théramène avait pu prêter au nom de la passion, à une chose inanimée, le sentiment qu'il éprouvait lui même, et l'action ou le mouvement qui avait été chez lui la suite de ce sentiment. Mon complaisant antagoniste commença à convenir que je pouvais avoir raison, et sembla insinuer que ce morceau bien déclamé pouvait, par le charme d'un beau débit, voir disparaître beaucoup de ses défauts. Il m'invita, si je le savais, à en gratifier l'auditoire : c'était tout ce que j'attendais pour finir mon exercice d'une manière plus intéressante que de coutume.

Je me mis donc à déclamer ce récit, et fondant en larmes moi-même, j'eus l'inexprimable douceur d'en voir couler de tous les yeux, de ceux d'Herminie, et mon professeur me couvrit des siennes, et me prodigua les plus touchans embrassemens devant

toute l'assemblée, dont les acclamations et les bruyans applaudissemens terminèrent glorieusement mon exercice. Vint ensuite la distribution des prix. Le cahier me fut remis. C'était à moi naturellement qu'en appartenait la lecture; mais en parcourant les prix de la classe de rhétorique par laquelle il fallait commencer, et voyant mon nom presqu'à toutes les compositions, une modestie qui, j'en jure, n'était point jouée, me fit remettre le cahier entre les mains de M. Maltor, que je suppliai de vouloir bien lire pour moi jusqu'à la fin de cette classe, promettant de reprendre la lecture ensuite.

Ce digne mentor informa l'assemblée de ma délicatesse, qui me valut encore beaucoup d'applaudissemens d'un autre genre, et non moins flatteurs. Il lut ensuite. Je fus couronné six fois, ainsi que mon adjudant Bénière, ce qui produisit un véritable enthousiasme. Je repris le cahier suivant ma promesse, j'en achevai la lecture au son des fanfares accoutumées; et ainsi se termina cette solennité, dont personne, j'espère, ne me blâmera d'avoir aimé à faire la description, et d'avoir conservé le plus fidèle souvenir. Je

puis affirmer que ce jour fut un des plus heureux de ma vie.

Mon père, enivré de joie, avait fait dresser des tables dans toutes les classes. Tous mes camarades furent invités à y prendre les rafraîchissemens de toute espèce qui leur avaient été préparés.

M. Hamelin, notre aimable principal, nous donna, à mon professeur, à mes interrogateurs, à mes parens, à quelques amis tels que Lagrange et à moi, un souper splendide. Mes parens voulaient m'emmener dès le soir en vacances. Je demandai la grâce de coucher encore cette nuit au collège, pour arranger le lendemain toutes mes affaires, et dire adieu à mes maîtres ainsi qu'à mes camarades. Cela me fut accordé; et, prétextant ma lassitude, j'obtins la permission de me retirer.

On se doute bien du motif qui me faisait rester encore cette nuit au collége. J'avais reçu bien des prix; mais le plus flatteur je ne l'avais pas encore. Je né fus pas long-temps sans courir vers celle qui devait mettre le comble à ma gloire et à mon bonheur. Tous mes camarades couchés depuis long-temps, et munis d'une copieuse provision de bons alimens, dor-

maient d'un profond sommeil. Duval, qui, comme on va le voir, était depuis quelque temps dans ma confidence, ne mit aucun obstacle à mon allure qui lui était connue, et je me vis bientôt dans les bras de l'adorable amie qui m'attendait avec la plus flatteuse impatience.

Pour cette fois, le laurier se mêlait au myrte et à la rose, dans la couronne que m'avait préparée l'ingénieux amour. J'aurais tort aux yeux de tout le monde et aux miens, si j'avais la vanité de répéter tout ce que m'adressa la plus aimable bouche. Je me bornerai à dire qu'il est vraiment difficile de réunir plus de motifs de satisfaction, et qu'il faut que les habitans du ciel soient bien heureux, s'ils le sont la moitié autant que nous le fûmes, mon Hermine et moi, dans le cours de cette délicieuse nuit. Jamais nos cœurs n'avaient été plus tendres, jamais je n'avais vu mon amie plus rayonnante de joie et de beauté; car la joie embellit la beauté même. Nous avions l'air d'être fiers l'un de l'autre, et nous l'étions vraiment. Après les plus doux épanchemens et les préliminaires les plus séduisans, nous pensâmes à chercher le repos dans le sein l'un de l'autre; le

sanctuaire de l'amour et du sommeil nous reçut, et les ardens transports du premier nous conduisirent insensiblement au calme rafraîchissant de l'autre.

Oh! comment oublier, comment passer sous silence le mot sublime et prophétique de mon Herminie, dans un de ces momens d'ivresse où l'homme, divinisé par l'amour, n'a plus aucune communication avec la terre! « Cher ange! s'écria-t-elle avec un élan d'âme impossible à rendre, chère moitié de moi-même! Qu'elle serait heureuse l'amante qui deviendrait mère dans ce moment de triomphe et de gloire! A quelles vastes et brillantes espérances n'inviterait pas l'être formé sous de tels auspices! Un cri de volupté lui échappa en achevant ces paroles; elle me serra plus étroitement qu'elle n'avait fait encore. Je ne sais moi-même ce qui se passa d'extraordinaire en moi; tout ce que je sais, c'est que l'apothéose fut complète, que jamais l'amour ne s'était fait plus énergiquement sentir à nous, et qu'une espèce d'engourdissement léthargique, mais doux et de courte durée, succéda à ce mélange intime et à cet échange absolu de nos âmes.

« Serait-il bien possible, dit mon adorable compagne, avec un long et pénétrant soupir : l'amour m'aurait-il entendue? La nature m'aurait-elle exaucée? O mon ami! et alors elle m'enlaça de ses bras caressans, rapprocha son cœur du mien pour en confondre les palpitations, dévora mes lèvres de ses baisers enflammés, et fut si supérieure à elle-même par les preuves enivrantes de tendresse dont elle m'accabla, que je ne pus m'empêcher de croire qu'il s'était passé quelque chose de mystérieux en elle. Ce ne fut que long-temps après qu'il me fut connu, le bien intéressant mystère ; mais je ne doute pas qu'il ne soit déjà deviné par la majeure partie de mes lecteurs. La marche des événemens me défend d'anticiper, et tout viendra successivement en son lieu. Nous ne nous séparâmes pas sans prendre des arrangemens pour nous revoir au moins quelquefois pendant les vacances. J'étais toujours aux yeux de Lebrun, fils d'un des juges de son aimable maîtresse. La liberté dont j'allais jouir à la maison paternelle, nous donna l'espoir de rendre ces douces entrevues possibles et même fréquentes. La correspondance offrait des dif-

ficultés. La petite poste n'existait point encore. Je pris le parti de me servir de Duval, qui ne se trouvait pas mal d'être dans nos intérêts. Ma belle Bretonne approuva mon plan. Duval devait à une certaine heure de la matinée se rendre chez Herminie (madame De Kailec pour lui) : il devait m'avoir vu la veille; il apportait une lettre de moi, et celle qui lui était donnée le matin me parvenait par son moyen dans la journée. Ainsi de suite.

Cette marche ne devait être interrompue que suivant les avis respectifs que nous nous donnions dans nos missives.

Herminie avait mes deux adresses de la ville et de la campagne. Tout cela bien convenu, nous nous ajournâmes du jeudi où nous étions au lundi suivant, pour un dîner chez elle et deux lettres jusque là.

J'insiste avec délices sur ces minutieux détails. Ils faisaient le bonheur de ma vie à son aurore; et leur souvenir m'offre encore des charmes à son déclin. Ils sont d'ailleurs nécessaires à l'intelligence et à la filiation des faits ultérieurs.

Voila donc la bienheureuse cave fermée, hélas! pour toujours. Ma prudente compagne a rétabli et renforcé les verroux

de la serre. J'ai fait mon paquet et mes adieux au collége jusqu'à la S. Remi. Je suis chez mon père, où le plus somptueux festin est préparé pour le jour de mon installation. Une nombreuse compagnie vint ajouter par ses félicitations à la satisfaction de mes bons parens; et, malgré une petite répugnance dont je ne pouvais me défendre pour tous ces actes d'apparat qui forcent le suffrage et l'applaudissement, il me fallut répéter ce récit qui certainement était mieux plâcé la veille que ce jour-là à table. Je trouve ici naturellement le temps de raconter les deux petits événemens inquiétans dans le principe, et sans résultat fâcheux, dont j'ai parlé plus haut.

Le premier fut comique, et le voici dans toute la naïveté du personnage qui en fut le héros. Ce héros est mon ami Duval, notre garçon de salle, ce fameux vainqueur de Berg-op-Zoom, qui, pour sa part du butin à la prise de cette fameuse cité batave, nous racontait ingénûment qu'il avait eu une culotte de peau. Ce cher Duval était le meilleur et le plus poltron des hommes, malgré ses exploits guerriers, dont il aimait, comme bien d'autres, à nous entretenir.

Sans être bien fin, le pauvre garçon avait découvert mes escapades nocturnes. Comme nous étions bien ensemble, et que surtout depuis mon intrigue, à tout hasard et pour les besoins à venir que je pourrais avoir de lui, je ne lui épargnais pas les petites douceurs pécuniaires, il ne se sentait aucune envie de me faire la moindre peine : seulement il était bien aise de s'éclaircir et d'être dans ma confidence. Mais comment accorder sa curiosité avec sa poltronnerie ? Il supposait bien que je descendais par l'escalier qui conduisait à la cave ; mais il me trouvait tous les matins dans mon lit et la porte fermée à l'ordinaire. Enfin voici ce dont il s'avisa, et ce qui lui réussit, mais d'une toute autre manière qu'il ne l'avait cru.

Il guetta spirituellement le moment de ma sortie ; comme je laissais ouverte la porte de l'escalier, afin de pouvoir rentrer sans obstacle, il ne se mit en route que lorsqu'il supposa que j'avais passé cette porte. Mon grain d'alun avait fait son effet. Ma lanterne sourde était allumée. Je suis déjà dans le degré de la cave. Duval, nu-pieds, et me suivant à tâtons, fait un faux pas et roule quelques marches. L'épou-

vante me saisit. Un fanfaron n'avouerait pas cela; mais moi qui ne suis point un fanfaron, je confesse que j'eus grand'peur et que je restai quelques instans immobile. Enfin Duval, qui tremblait encore plus que moi, s'étant ramassé de son mieux, me dit d'une voix mal assurée : « M. D***, où est-ce que vous allez donc comme cela les nuits? » — « Au diable, » lui dis-je, tout-à-fait rassuré en reconnaissant sa voix. — « Au diable?.... » dit-il, plus troublé que jamais. — « Oui; et puisque tu as eu l'audace de me suivre, tu y viendras avec moi. » A ces mots, je tourne ma lanterne vers lui, et, le saisissant par le col de sa chemise, je l'entraîne vers la serre. Le malheureux tombe à terre dans un état déplorable et perd connaissance. Je m'en aperçois, j'ouvre la serre, j'appelle doucement ma belle. Elle paraît avec une bougie : en deux mots je l'instruis, et je la rassure. Elle court au boudoir, revient avec des liqueurs confortatives, et nous donnons à ce pauvre diable tous les secours dont il avait besoin. Il reprend enfin l'usage de ses sens, et le premier objet qui frappe ses regards, est ma charmante amie qui lui prodiguait ses soins. Il se

frotte les yeux, et en croit à peine ce qu'il voit. Elle lui dit avec bonté : « Vous avez eu bien peur, mon ami, n'est-ce pas ? » — « Oh ! madame, je... vous... en... ré...-ponds. » — « Comment vous sentez-vous ? » — « Un peu mieux. » — « Buvez encore un peu, cela achèvera de vous rendre vos forces. » — « Pas de refus, ma belle dame. » — « Eh bien ! mon ami, lui dis-je en souriant, tu dois voir que les diables de ma connaissance ressemblent assez à des anges. Qu'en dis-tu ? » — « Oh ! monsieur, que j'ai donc eu peur ! » — « Ah çà ! mon ami, prends cette bougie (je lui donnai celle que tenait Herminie), remonte au quartier, laisse la porte ouverte. Demain je te dirai où il faudra reporter ce flambeau, et tu en sauras davantage. Adieu, et surtout sois discret, sans quoi tu es perdu. » Ma belle amie s'approchant de lui, lui mit une couple de louis dans la main. Il les regarda bêtement à la lueur de sa bougie, sourit, nous fit un signe de tête de contentement, et nous tourna le dos, sans avoir aperçu la porte de la serre que nous lui masquions, Herminie et moi. Nous passâmes au boudoir, où nous vîmes en réfléchissant que cette aventure pouvait

nous devenir utile. La nuit ne se ressentit nullement de cette petite crise. Le lendemain je montrai à Duval la maison de ma belle. Il y porta le flambeau, fut bien récompensé, et devint le meilleur de nos amis. Il avait une femme et des enfans qui végétaient hors du collége, vivant du travail de leurs mains, dans un mauvais taudis. Les bienfaits de mon Herminie, en améliorant sa situation, n'eurent pas de peine à gagner tout-à-fait le cœur de ce pauvre homme, qui vraiment en avait un excellent.

Dès le jour même il changea mon lit; et le mit à une place vide qui se trouvait tout contre la porte par laquelle je sortais; ce qui m'abrégea beaucoup le chemin que j'avais à faire dans le dortoir, qu'il fallait traverser tout entier.

Telle fut la première atteinte portée au mystère de mes amours, qui par bonheur n'en souffrirent pas.

Le second événement est plus singulier et plus alarmant. Il arriva quelque temps après l'autre.

Nous avions depuis deux ans à peu près un camarade nommé Ch...., fils d'un marchand de bœufs du Poitou, homme très-

riche. Ce jeune étourdi était grand, bien fait, d'une figure même assez aimable; et, à tout prendre, bon enfant; mais d'un caractère quinteux, capricieux, opiniâtre, et d'une indocilité sans exemple. Il venait de combler la mesure des mécontentemens journaliers qu'il donnait aux supérieurs, et le lendemain il devait être chassé du collége avec une punition exemplaire. La veille de ce jour formidable était marqué pour notre rendez-vous. Je me mets en devoir d'y voler comme à mon ordinaire. Quelle est notre surprise et notre frayeur, lorsqu'ouvrant la porte de la serre et donnant la main à ma belle qui s'avançait pour me recevoir, nous voyons s'élancer vers nous un spectre pâle, échevelé, les yeux égarés, qui s'écrie : Ah! qui que vous soyez, sauvez-moi, par pitié; sauvez-moi, ou je me poignarde à vos yeux. Il tenait en effet un couteau à la main, et l'approchait avec fureur de sa poitrine ouverte. Malgré le renversement de ses traits, je reconnus le malheureux Ch.... Je rassurai la tremblante Herminie, et nous emmenâmes le jeune homme au jardin.

CHAPITRE III.

Ch...ean sauvé. — Travestissement. — Visite délicieuse. — Plaisirs extrêmes suivis d'une triste confidence.

Il était vraiment dans un état effrayant; le désespoir avait aliéné sa raison. Il nous conjura de l'aider dans sa fuite: il raconta, en frémissant de rage, les horreurs qui lui étaient préparées pour le lendemain. On devait le fustiger ignominieusement aux quatre coins de la cour du collége, et ensuite le chasser couvert de honte et d'opprobre.

« Sauvez-moi, criait-il, prévenez les plus affreux malheurs, la plus sanglante catastrophe. Voyez-vous ce couteau; si j'ai le malheur de tomber entre les mains de mes bourreaux, je frissonne moi-même en pensant au nombre des victimes que je suis capable d'immoler avant de succomber. Ah! sauvez-moi du crime et de l'infamie, et croyez que mon dernier soupir sera celui de la reconnaissance. »

Epouvantés par l'horrible tableau qu'il nous présentait, émus de sa situation violente et du danger réel qu'il courait, nous eûmes bientôt fait nos réflexions.

Herminie, la sensible Herminie, le consola de tout son pouvoir, et lui offrit de prendre quelque chose : il paraissait en avoir besoin; mais il refusa, ne désirant que la liberté, et n'ayant pas un moment à perdre. Elle se hasarda à lui présenter les ressources pécunières qui pouvaient lui être nécessaires pour retourner en Poitou, comme il nous avait dit que c'était son dessein. Il réfléchit un instant, puis se précipitant à ses pieds et saisissant sa main, qu'il baisa avec transport : « Vous êtes un ange du ciel, s'écria-t-il; c'est lui qui m'a envoyé vers vous. J'accepte, et vous connaîtrez un jour si j'étais digne de votre pitié et de votre confiance : mais, de grâce, faites que je puisse m'éloigner promptement de ces lieux d'horreur; tous vos bienfaits ne sont rien sans celui-là. » Herminie ne demandait pas mieux; mais comment faire? réveiller Lebrun pour ouvrir la porte était impraticable. Ch... regarda le mur de la terrasse. « Je suis sauvé dit-il, ce mur n'est pas haut; je puis et je vais l'escalader. » Herminie frémit, et l'arrêta comme il allait prendre son élan. Il pouvait encore se blesser en tombant de treize ou quatorze pieds de haut. Je me

souviens alors de l'échelle du jardin qui était couchée dans la serre. Je la proposai, nous allâmes la prendre : elle convenait à merveille, elle fut bientôt ajustée. Ch..., dans l'ivresse de sa joie; se jette dans nos bras, nous couvre de larmes et de baisers descend sans accident, nous repousse l'échelle, qui bientôt de la rue repasse dans le jardin, et s'éloigne à toutes jambes, nous laissant plus tranquilles et bien satisfaits d'être débarassés d'un fardeau qui commençait à nous peser. Il emportait notre secret avec lui; mais il n'y avait pas d'apparence qu'il voulût en abuser, et il n'a pas eu en effet ce reproche à recevoir de nous.

Avec une mauvaise tête, et ce qu'on appelle un cerveau brûlé, le pauvre jeune homme avait réellement un cœur bon et sensible. Des exemples sans nombre attestent combien cela est compatible, et je terminerai ce qui le concerne, en disant, à sa louange et avec plaisir, que je reçus, peu de temps après sa fuite, une lettre de lui pleine des expressions de la plus vive reconnaissance pour ceux qu'il appelait ses sauveurs. Il y avait joint une lettre de change de la somme avancée par Hermi-

nie; il me chargeait de la lui remettre, ignorant son nom, et ne pouvant l'adresser à elle-même. Le paquet contenait encore une lettre d'avis, pour aller retirer aux messageries des friandises de son pays, des volailles aux truffes, et du gibier choisi pour Herminie et pour moi. Il réitéra long-temps ses envois, et toutes ces attentions prouvent qu'il avait vraiment un fond d'honneur et de sensibilité.

Il ne faut pas demander si son évasion fit grand bruit le lendemain : les honnêtes gens en furent enchantés; les tigres en rugirent. Leur victime leur était échappée; s'ils avaient connu son libérateur, ils n'auraient pas manqué de le substituer à son supplice; mais les tigres, par bonheur, ne sont pas sorciers, et je jouis paisiblement, avec mon Herminie, de la douceur d'avoir coopéré à ce que j'appellerai, sans difficulté et sans scrupule, une bonne action. Ceux qui ressentirent le plus de joie de cette fuite, furent MM. Hamelin et Maltor, et je n'en doutais pas, d'après la connaissance que j'avais de leur âme et de leur extrême bonté.

Ces deux événemens, qui, comme on vient de le voir, eurent une issue favorable

furent les seuls qui troublèrent un moment le calme de notre liaison, dont le terme s'approche à grand pas, et va me condamner à des regrets trop justes pour n'être pas bien cuisans.

Notre correspondance allait parfaitement bien pendant les vacances, par les soins soutenus et l'exactitude du bon Duval.

Au moins une fois la semaine, et quelquefois deux, le fils du juge de mon Herminie avait la douceur de dîner avec l'aimable cliente, et, au grand regret du pauvre Lebrun, l'après-dîner se passait à parler procès.

Je jouissais chez mon père d'une liberté sans bornes. J'allais, je venais, je rendais les comptes que je voulais et quand je voulais, car on ne m'en demandait pas. Les jours que je ne dînais pas avec ma belle épouse, je les passais volontiers à la campagne, qui était achevée et à son point de perfection. Herminie, comme je l'ai dit ci-dessus, en avait l'adresse, et c'était là que, sans l'entremise de Duval, elle m'envoyait ses lettres par un commissionnaire bien payé qui lui portait les miennes. Duval n'était que notre Mercure de Paris : ainsi, quelque part que je fusse, mon Herminie avait

exactement tous les jours de mes nouvelles, et moi de celles de mon Herminie.

Il s'en passa cependant un presque tout entier sans que je visse arriver ce que j'appelais avec raison mon pain quotidien; car cette précieuse correspondance était vraiment l'aliment de mon âme. Mille idées plus sombres les unes que les autres venaient s'entre-choquer dans ma tête inquiète et tourmentée. Le foyer de ce tourment était mon cœur, qui passait de frayeur en frayeur, et craignait tour à tour ou un accident ou un refroidissement. Il faut avoir bien véritablement aimé pour se faire une idée de ma pénible situation.

Le soleil achevait de cacher son disque derrière le rideau de l'horizon; l'impatience commençait à faire place au désespoir; mon cœur se serrait, et son angoisse augmentait à chaque minute, lorsque le bruit d'une voiture qui se fait entendre d'un peu loin dans la rue me fait voler à la terrasse. J'entends une voix douce que je crois reconnaître, et qui dit au cocher : « La première maison à gauche. » Il était clair que c'était la nôtre; mais nous ne l'habitions pas seuls. La visite était-elle

pour nous, et dans ce cas quelle était cette visite?

A tout hasard je reste sur la terrasse, et comme la voiture passait dessous, je me vois saluer par un charmant jeune homme qui avance en souriant la tête hors de la portière. Mon cœur palpite d'une violence extrême : j'ai un pressentiment; je me précipite dans le degré, je me trouve à la porte de la rue au moment où le carrosse s'y arrêtait. J'ouvre la voiture avec empressement, et j'offre mon bras pour descendre à un charmant cavalier qui me dit gaiement : « Bonsoir, mon cher camarade; je parie que vous ne m'attendiez pas ce soir? » Quelle fut mon ivresse, quand sous ce joli costume je reconnus mon adorable Herminie.... O vous! cœurs aimans et sensibles, vous prendrez part à mon ivresse et à mon bonheur, surtout si vous avez vu comme moi succéder une félicité aussi grande qu'imprévue, à des heures de chagrin et d'anxiété!

Le cocher, très-bien payé d'avance, demanda si le lendemain il fallait venir reprendre sa pratique et à quelle heure? la même lui fut indiquée pour le lendemain au soir, et je pus dès lors calculer toute

l'étendue des plaisirs qui m'étaient préparés. Il partit en donnant sa parole, et adressant mille remercîmens au joli voyageur.

Nous entrâmes. J'étais absolument seul à la maison avec le jardinier et sa femme, qui étaient ensemble dans la cuisine : Mes enfans, leur dis-je transporté de joie, voici un de mes compagnons d'études qui me fait l'amitié de venir passer un jour et peut-être deux avec moi. J'espère, mes bons amis, que vous allez m'aider à le bien recevoir. » Il est bon de savoir que j'étais alors parfaitement bien avec la femme qui s'était aperçue que son meilleur parti était de m'avoir pour ami. Quant au mari, très-bon humain, il aurait été pour moi au bout du monde. On fit le détail de ce que nous pouvions avoir à souper; notre maison, par bonheur, était toujours parfaitement garnie, et nous avions bien d'autres besoins que celui de manger. On nous dit d'être tranquilles, que rien ne nous manquerait. Il fut convenu que l'on donnerait à mon ami l'ancien appartement de mon père, dans lequel ma chambre était enclavée, afin que nous eussions l'agrément d'être près l'un de l'autre. Mon joli cama-

rade sourit, et ce sourire voulait dire que quand ces bonnes gens auraient été dans la confidence, ils n'auraient pas mieux arrangé les choses.

En attendant qu'on préparât le souper, nous passâmes au jardin qu'un beau soleil couchant rendait infiniment agréable; mais la douce fraîcheur du soir ne pouvait rien sur l'ardeur secrète qu'on n'aura pas de peine à supposer en nous.

Comme je connaissais les endroits du jardin où cette ardeur pouvait recevoir quelque soulagement, je me hâtai de conduire mon charmant compagnon dans le petit labyrinthe dont je crois avoir parlé quelque part. Quand nous n'eussions pas été absolument seuls, sa construction et la hauteur de la charmille le rendaient impénétrable. Pour cette fois, ce fut Thésée qui en donna le fil à la tout aimable Ariane, dont le travestissement, ne pouvant l'embellir, donnait à ses charmes plus en vue, plus développés, je ne sais quel physionomie agaçante, à laquelle l'insensibilité même aurait été contrainte de céder.

Dieux! dieux! comme elle était jolie, quelle tournure piquante! Ce costume lui allait d'autant mieux qu'elle était d'une ri-

che taille, parfaitement proportionnée, et faite au moule. Elle ressemblait à un beau jeune homme de quinze ans. Ses cheveux superbes, flottans sur ses épaules et pliés en catogan, faisaient un admirable effet. Sa jambe et sa cuisse, d'une perfection achevée, irritaient le désir de voir tous leurs adorables entours, et, ne pouvant résister au charme qui m'entraînait, je pensai sérieusement à mettre à fin cette voluptueuse aventure. Mon Herminie, peu familière avec son accoutrement cavalier, était fort embarrassée; mais, un peu plus au fait qu'elle, j'eus bientôt pris les arrangemens convenables.

Qu'aucune réflexion déplacée ne vienne profaner celle que je ne puis m'empêcher de faire, et qui semble sollicitée par la circonstance. Je ne crois pas avoir, de ma vie, éprouvé une sensation aussi neuve, aussi singulière que celle qui naquit pour moi de cette jouissance *amphibie* (pour me servir de cette expression). Je chercherais en vain à la définir; car en amour et en volupté, tout est véritablement indéfinissable.

La posture indispensable qu'avait commandée la forme des vêtemens, ce mé-

lange du costume mâle avec les charmes de l'autre sexe, les derniers rayons de la lumière crépusculaire qui venaient avec douceur éclairer une peau dont ils faisaient ressortir l'éclat et la blancheur, un *je ne sais quoi*, enfin, qui échappe à toute explication, à toute analyse, tout cela m'énivra d'une volupté si extraordinaire, si nouvelle pour mes sens incendiés, que je demeurai fixé à l'autel où je sacrifiais, sans que la nature m'avertît, par aucun signe de faiblesse, qu'il était temps de m'éloigner du sanctuaire. Temple, prêtresse et victime à la fois, Herminie supportait courageusement une cérémonie dont la prolongation avait son charme, mais qui devait avoir aussi son terme. Il arriva enfin ce terme auquel on pardonne, parce que la force du plaisir enlève celle de murmurer. Nous reprîmes l'usage de nos sens, et presque celui de notre raison. Ce fut dans cet intervalle lucide, que, sortis du labyrinthe, et nous promenant fraternellement en bons camarades dans le reste du jardin, ma belle déguisée me conta ce que je brûlais de savoir sur sa visite.

Elle avait trouvé doux de venir me surprendre à la campagne; mais comment s'y

prendre? Je pouvais n'y pas être seul. L'apparition d'une femme, qui vient familièrement voir un jeune homme, peut être suspecte même à des domestiques. « Il me vient alors, continue mon ingénieuse amie, l'idée assez bizarre en apparence de me travestir en homme. Je fais venir ma couturière, qui me prend d'exactes mesures qu'elle se charge de donner à un habile tailleur de sa connaissance. Elle me l'envoie pour choisir les étoffes et les couleurs. Je lui dis mon jour et mon heure : le brave homme a été exact. J'ai dit à Lebrun que j'allais passer un jour ou deux à la campagne, chez une de mes amies, et que je prenais ce costume comme excessivement plus commode. Le bonhomme a été me chercher une voiture à la place Maubert, et me voilà heureusement arrivée à un séjour que je voudrais ne plus quitter. » — « Charmante amie, que de bonté! que de délicatesse! Ma vie entière, fût-elle de la plus longue durée, suffira-t-elle à ma reconnaissance? »

L'ange céleste se jette à ces mots dans mes bras, et s'écrie en versant une larme partie du cœur sur ma joue que pressait son beau visage : « O mon ami, je te défie

d'oublier jamais ton Herminie! » Elle a gagné. Le plaisir avec lequel j'en parle aujourd'hui, prouve assez combien son souvenir me fut et me sera toujours cher.

On vint nous avertir que le souper était servi. Notre jardinière avait fait des merveilles, et dans le fait elle était excellente cuisinière. On conçoit que ce repas inpromptu pour deux personnes aurait suffi à huit; mais les honneurs furent bien faits; et, dans une maison comme celle de mon père, il était d'étiquette que les étrangers fussent traités de manière à en prendre et à en propager la plus haute opinion. Les meilleurs vins furent apportés sans que je les demandasse. Nos gens avaient la clef de tout : ils étaient les maîtres; et alors, non-seulement cela m'était égal, mais j'en étais bien aise; car ils ne pouvaient pas décemment me refuser ce qu'ils ne se refusaient pas à eux-mêmes.

Herminie me fit sentir que ce n'était pas pour manger seulement qu'elle était venue. Nous levâmes le siége. On nous conduisit à notre appartement, qui était supérieurement arrangé : on nous souhaita le bonsoir et une bonne nuit. Rien n'avait été oublié; car, dans une grande

armoire de ma chambre, je trouvai tout ce qu'il fallait pour un excellent déjeuner ou autre repas inpromptu, ce qui me rappela ce qu'avait dit madame Niboreau en arrangeant nos couvertures : Si ces messieurs veulent demain déjeuner de bonne heure, ils trouveront tout là (montrant l'armoire, geste auquel je ne fis pas attention dans le moment).

Enfin nous voilà seuls derrière nos verroux. « Ferons-nous deux lits ? » dis-je en souriant. — « Comme il vous plaira, mon cher époux, » répondit très-respectueusement ma très-soumise compagne. — « S'il en doit être ce qui me plaira, mon ange, ah! couchons-nous bien vite. » — « Ah! couchons-nous bien vite, » dit l'écho du cœur d'Heminie par sa charmante bouche, qui vint m'appuyer un bien suave baiser.

J'eus l'honneur d'être son valet de chambre, et la toilette de nuit fut un peu longue. Cependant, comme il faut qu'une chose finisse pour qu'une autre commence, je parvins à la mettre au lit. Elle n'avait rien apporté qu'un serre-tête et un ruban. J'avais en linge tout ce qu'on pouvait offrir au sexe qu'elle embellissait sans en être. Je souhaite aux cœurs sensibles les

douceurs de la nuit bien imprévue que je dus à mon Herminie.

Les plaisirs des amans sont toujours nouveaux; le récit de ces plaisirs ne l'est pas. Il y a mille façons d'en jouir; il y en a à peine une supportable de les peindre. Je m'abstiendrai donc de risquer des tableaux tróp au-dessous d'une adorable réalité. Un mot suffira. Herminie et Lindor, infatigables d'amour, parce que l'un rendait sans cesse à l'autre les facultés qu'ils perdaient tour à tour, passèrent cette nuit comme les précédentes, à mourir et à renaître successivement; mais, toujours guidés par le flambeau de la raison qui brûlait sans rivalité à côté de celui de l'amour, ils trouvèrent le secret de rendre hommage à l'une, sans cesser de tenir embrassés les autels de l'autre. Écoutons Herminie :

« Tu crois que l'amour seul m'a conduite ici; et certes, je n'avais besoin que de lui pour y voler. Ce ne sera jamais que pour me réunir à toi que je ferai usage de ses ailes. Mais, mon ami.... personne ne peut-il nous entendre ? » — « Le silence et la nuit sont nos seuls confidens, et ils seront discrets. » — « Eh bien ! mon ami,

je poursuis avec sécurité.... Que ne puis-je retarder l'instant qui doit faire couler tes larmes! (Mon cœur se gonfle); les voilà déjà prêtes à jaillir de ton cœur qui frémit, et repousse en palpitant ma tremblante main. Si tu crains de m'entendre, je me tais. » — « Ah! tu en as trop dit pour ne pas achever. » — « Promets-moi le courage. Songe que j'en ai besoin plus que toi, peut-être, et que c'est de toi que j'ai droit d'en exiger l'exemple. » — « Parle. » — « Deux nouvelles à la fois m'ont conduite auprès de toi, au nom de l'amour, que tu reconnaîtras sans peine pour mon premier guide. J'ai gagné mon procès. » — « Grands dieux! » — « Mais j'ai perdu mon père, et je reste seule de ma famille avec le fruit de mon premier lien. Le gain de mon affaire et la perte de l'auteur de mes jours me rappellent également dans ma patrie. Il m'est affreux de venir en personne t'annoncer notre prochaine séparation, mais de quoi une lettre eût-elle pu te consoler? Je sens bien que je viens te blesser; mais j'ai cru que j'apportais du moins avec moi le mal et le remède. »

CHAPITRE IV.

Espoir. — Consolation. — Repas champêtre. — Journée charmante. — Nuit inquiète.

Un torrent de larmes bien amères répandues dans le sein de mon amie, fut la seule réponse possible à ma douleur. Ne plus voir mon Herminie, après quatre mois passés dans les douceurs de la plus intime liaison! oh! l'abîme du néant s'ouvrait pour moi à cette désolante pensée. Enfin, quand mes sanglots apaisés me permirent de pouvoir articuler quelques mots, je dis avec un accent plaintif: « O mon amie! quand la nuit du désespoir doit-elle remplacer pour moi le jour du bonheur? Quand partez vous? » — « Ta douleur me déchire, ô toi que j'aime et que j'aimerai toujours! Essaie, par pitié, de m'en dérober une partie : je ne suis pas assez forte pour supporter à la fois ton affliction et la mienne. J'ignore encore le moment de mon départ; tout ce que je sais, c'est qu'il est nécessaire. J'ai cru devoir t'en prévenir un peu de temps d'avance. J'ai senti que le coup reçu trop brusquement....» — « Il eût été mortel, »

m'écriai-je avec amertume. — « Je l'ai craint. Combien as-tu encore de vacances »? — « Environ quinze jours. » — « Eh bien! mon ami; je crois que je ne pourrai guère partir avant ce temps-là. Il me faut rassembler toutes les pièces de mon procès, et avec la justice les opérations ne sont pas rapides. Ainsi donnons de ces quinze jours tout ce que nous pourrons au tendre amour dont nous sommes si sincèrement pénétrés tous deux. » Elle m'accorda en ce moment un baiser si délicieux, que l'aurore naissante éclaira de ses premiers rayons les transports qui en furent la suite.

C'est une chose bien singulière que le cœur de l'homme; il est toujours, et sera encore long-temps un énigme inexplicable. L'idée de me séparer d'Herminie m'avait ouvert le tombeau : l'idée d'avoir encore quinze jours à la posséder le referma. Les nuages de la douleur se dissipèrent, et l'auréole du plaisir vint environner mon cœur presque consolé. A quoi attribuer cela? à une chose fort simple, à la magie de l'espérance. Un malheur entrevu dans un certain éloignement perd sa teinte funeste, ou, pour mieux dire, se perd lui-même,

et disparaît devant l'idée consolante qu'il est encore loin, et qu'il pourra ne pas arriver.

Nous ne quittâmes pas le lit conjugal sans avoir bien pris toutes nos petites dimensions pour ce jour même et les suivans. Il fut décidé que nous partirions après déjeuner pour aller nous promener dans les environs, que nous dînerions tête à tête dans quelque bonne auberge de Belleville ou de Ménil-Montant, et que, vers le soir, nous reviendrions à la maison à l'heure où le cocher devait revenir prendre Herminie, qui le remettrait sans faute au lendemain matin, jour auquel nous nous en irions ensemble, et que nous passerions chez elle.

Ce charmant arrangement acheva de chasser toutes les idées noires auxquelles la triste confidence du départ m'avait livré bien justement.

Je fus encore le valet de chambre de mon joli compagnon de chambrée. Oh! qu'une semblable toilette est délicieuse à faire? il n'y a rien d'aimable comme les milliers d'enfantillages qu'elle entraîne. Il faut tout caresser, tout palper, tout baiser; et le temps a bien tort, s'il s'imagine

qu'on pense à lui dans ces innocentes et et badines occupations.

Il fallut absolument que ma belle acceptât une de mes chemises, et je fus fier de porter la sienne toute la journée. Elle n'était pas si dangereuse; mais elle étai tau moins aussi incendiaire que celle du Centaure : son effet pour moi fut seulement de m'inspirer l'ardeur, et de me donner presque les forces d'Hercule. Comme tous ces mille et un riens-là sont charmans! Mais il faut aimer véritablement, je le répète, il faut aimer comme Herminie et moi pour en connaître et en savourer le prix. Ses beaux cheveux trouvèrent en moi un habile architecte; et, accoutumé à me coiffer très-bien moi-même, je n'eus pas de peine à tirer un bon parti d'une tête charmante, et d'une chevelure aussi belle que docile. Nous rîmes beaucoup quand nous en fûmes aux deux écueils ordinaires des femmes travesties en hommes. Cette gorge superbe, ces hanches de la plus belle proportion ne pouvaient manquer de trahir son sexe aux yeux de nos jardiniers. La veille il était tard, et l'illusion avait pu avoir lieu; mais il était bien difficile qu'elle se soutînt au grand jour. Ma charmante

Androgyne eut d'abord quelques craintes; mais je la rassurai en lui contant tous les petits secrets de la maison, et je lui démontrai que le pis aller n'était nullement dangereux. Elle était supérieurement vêtue; et je me piquai aussi d'élégance dans mon ajustement, pour n'être pas trop indigne d'elle.

Tout fut exécuté comme nous l'avions projeté. Nous commençâmes par très-bien déjeûner. Nos gens étaient éblouis de l'extrême beauté de mon jeune camarade; et, ayant eu occasion d'aller un moment à la cuisine pour chercher quelque chose, madame Niboreau me dit avec un sourire malin : « vous n'êtes pas malheureux, monsieur, d'avoir comme cela de jolis compagnons d'études. » — « N'est-il pas vrai, ma bonne amie, lui dis-je en lui sautant au cou et en l'embrassant bien fort; il est bien joli comme tu vois : eh bien! il est encore meilleur. » — « Oh ! je vous crois bien; elle a.... il a la douceur peinte sur la figure. » — « Allons, allons, dit le mari, ils sont bien gentils tous deux, et un collége tout composé d'écoliers comme ceux-là, ça ferait une fort jolie chose à voir. » — « Ce n'est pas le tout que votre ami soit

beau, il est, comme vous le dites, meilleur encore, si c'est possible. Voyez me dit-elle en me montrant un louis d'or, ce qu'il m'a donné pour avoir arrangé sa chambre hier au soir. » — « Et à moi pour avoir servi à table, » dit le mari en m'en montrant autant.

Je leur serrai la main plein de joie et même d'attendrissement. Ces bonnes gens avaient les larmes aux yeux. Je leur fis, en mettant le doigt sur ma bouche, un signe qu'ils comprirent fort bien; ils y répondirent par un autre qui voulait dire: « Soyez bien tranquille. »

Je rejoignis ma belle, qui me gronda tout joliment de ce que je l'avais laissée si long-temps seule. Je la grondai de même de ce qu'elle avait fait. « Ah! je suis trahie dit-elle. » — « De toutes façons, mon ange; ainsi nous n'avons plus besoin de nous gêner; et tu as trouvé d'ailleurs un excellent secret pour que le nôtre ne coure aucun risque. » En disant cela, je l'embrassai de toutes les forces de mon âme. Après le déjeuner (il était de bonne heure, et le temps était superbe), nous entrâmes au jardin, que mon Herminie n'avait pu bien voir la veille : nous revîmes le bienheureux laby-

rinthe. La chère enfant rougit en se retrouvant au centre où nous nous étions égarés le soir précédent : nous nous lançâmes dans les bras l'un de l'autre, et les plus doux baisers furent les garans de la douceur du souvenir. Nous sortîmes de ce mystérieux asile, en nous promettant tacitement de n'en pas oublier le chemin. Mon aimable compagnon ne put s'empêcher d'admirer l'ingénieuse distribution du terrain dans un aussi petit espace. La salle creusée au milieu du bois de marroniers lui parut charmante ; et, dans le fait, il était fort difficile de rien voir de plus agréable. Ces gazons frais qui formaient un siége circulaire et très-commode, le sable rouge qui tranchait avec la verdure ; le dôme de treillage, qui venait apporter sur la statue de l'amour l'ombrage odorant de tous les arbustes qui serpentent et s'entrelacent, telsque le chèvre-feuille, le jasmin, le syringa, etc. ; la volière, peuplée d'une foule d'oiseaux de plumages et de ramages différens, tout cela était vraiment digne de l'attention, et n'était pas commun dans des maisons de particuliers. En général, mon père, comme je l'ai déjà dit, avait un goût réel et un génie à lui pour ces sortes d'em-

bellissemens, et je jouissais pour lui de la satisfaction de mon Herminie, dont le suffrage, à coup sûr, était infiniment flatteur.

Du jardin, nous revînmes à la maison, dont les détails furent du goût de mon amie; mais ce qui l'enchanta, ce fut la salle de billard, celle de jeu, et le nouvel appartement de mon père. Il est certain que l'architecte, dont il a été parlé plus haut, avait parfaitement rempli l'objet, et cet agrandissement avait donné à la maison un air de dignité et d'opulence qui me plaisait beaucoup à moi-même, et faisait, suivant les esprits, des admirateurs ou des envieux.

La visite faite, il fut question d'une autre bien intéressante. Laquelle? Ah, laquelle? Et ma danoise donc, et ce bon animal, qui avait sauvé la vie à son jeune maître, est-ce qu'il n'est pas bien digne d'une caresse de la sensible Herminie? J'avais raconté l'aventure à mon aimable amie, et il lui tardait de voir ma libératrice, qu'on avait mise en liberté la veille qu'après notre retraite. Nous entrâmes donc dans son corps-de-logis. La bonne Stoupille se réveilla, se détira, bâilla, sortit de sa loge

et vint jusqu'à nous de la longueur de sa chaîne, en donnant carrière à toute l'éloquence de sa formidable queue. D'abord Herminie eut peur de ce monstrueux animal, car Stoupille était de la plus forte taille des chiens; mais ma belle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle obtenait de cette bonne bête un sentiment de faveur et de prédilection. Il n'est sorte de caresses qu'elle ne fît à cette belle amie : en honneur, elle semblait deviner le tendre attachement qui nous unissait l'un à l'autre; et qu'on ne prenne pas ceci pour une plaisanterie; des observations fréquentes m'ont prouvé ce que je viens de dire. Quoi qu'il en soit, après bien des amitiés, bien des caresses réciproques, nous prîmes congé de la danoise, et nous pensâmes à notre excursion dans les environs, que tout le monde sait être extrêmement attrayans : ils offraient une jouissance toute neuve à ma belle Bretonne, qui, depuis son arrivée à Paris, avait été presqu'absolument sédentaire.

C'est ici qu'il faut que je m'arrête un moment, pour demander au lecteur une complaisance qu'il n'aura, j'espère, aucune répugnance à m'accorder. Je le sup-

plie d'abord de vouloir bien se souvenir que dans quinze jours je vais perdre mon Herminie : je l'invite à se rappeler, par les détails précédens, que jamais amour ne fut plus vif ni plus sincère que le nôtre; que cet amour, depuis plus de quatre mois, à dater de notre première entrevue, et depuis près de six depuis notre connaissance, fait la base et l'aliment de notre existence morale; qu'il va se voir briser pour jamais sans doute, ce lien si doux qui nous attachait si délicieusement à la vie.

Quand on se sera bien pénétré de la situation où nous allons être, en la comparant à celle où nous étions, je suis sûr qu'on ne dédaignera pas de nous suivre et de nous accompagner pas à pas, jusqu'au jour douloureux où le voile noir de l'absence doit s'étendre sur nos cœurs déchirés; jusqu'au moment terrible où cette désespérante séparation doit élever entre nous une barrière que nos soupirs seuls auront le triste pouvoir de franchir, et qui va demeurer à jamais insurmontable pour nos yeux, dont le partage ne sera plus que l'amertume des larmes et l'abattement de l'impuissant regret.

On voudra donc bien me pardonner de ne pas quitter d'un instant mon adorable épouse; de m'arrêter sur toutes les circonstauces, même les plus minutieuses, de ce qui s'est passé entre nous jusqu'à l'époque désastreuse. Rassuré par la sensibilité des âmes aimantes, je vais me livrer avec confiance à tous ces épanchemens si nécessaires à l'amour qui va cesser d'être heureux. Si je m'appesantis trop sur des détails qui peuvent n'être intéressans que pour moi, on me fera grâce en faveur du malheur qui m'attend : on sentira combien j'ai de peine à m'arracher de mon Herminie; combien il lui en coûte à elle-même pour laisser à Paris une moitié d'elle-même, déchirée par la même douleur qui brise l'autre moitié qu'elle emporte dans sa patrie : on se pénétrera de nos souffrances; on nous plaindra, et je parviendrai peut-être à n'être point lu sans quelqu'intérêt, par ceux qui ont connu les peines et les plaisirs de l'amour.

Peu accoutumée à marcher long-temps de suite, et sur-tout avec une chaussure qui lui était étrangère, Herminie avait besoin d'être menée lentement dans de jolis sentiers qui fissent disparaître pour

elle la fatigue du chemin. Heureusement ces cantons nous offraient les promenades convenables à la circonstance. Nous sortîmes par la porte du fond du jardin, dont j'emportai la clef: le jardinier en avait une double. Nous nous égarâmes dans la campagne; nous gagnâmes la hauteur de Ménil-Montant; et, après trois heures de marche très-lente, coupées par de fréquens repos, nos montres et notre appétit, stimulé par le grand air, nous avertirent qu'il était temps de chercher un asile contre la fatigue et la faim.

L'agrément du lieu d'une part, sa proximité de la maison de l'autre, me déterminèrent pour l'hôtel Saint-Pierre, situé à mi-côte de Ménil-Montant. J'y étais assez connu pour être sûr d'y être très-bien servi. On nous reçut avec cet air caressant qu'on prodigue toujours à ceux qu'on voit dans le dessein et en état de faire de la dépense. On nous donna un charmant pavillon isolé au fond et à l'un des angles de la cour. Je le connaissais déjà, et je l'avais demandé en cas qu'il fût libre. Ce cabinet était presque un appartement complet. Il s'ouvrait à l'est et au midi, et l'on découvrait de la croisée du midi le plus majes-

tueux point de vue imaginable. C'était Paris tout entier en perspective. Dans l'intérieur, il y avait une petite chambre à côté de la salle à manger où se trouvaient un canapé et toutes les commodités désirables pour le repos, etc.

Une cloche dont le bruit retentissait par toute la maison, était à la porte en dehors; et en tirant du dedans le cordon qu'on avait à sa portée, on faisait venir les gens pour apporter ce dont on avait besoin. C'est là que, loin de tous les yeux, nous nous disposâmes à faire un joli repas, dont la généreuse et un peu opiniâtre Herminie voulut à toute force être l'Amphitryon. Nous le prolongeâmes par mille petits amusemens innocens; nous éloignâmes les idées tristes. Nous chantâmes les jolis airs à la mode; et, après une charmante journée, nous fûmes rappelés par un beau soir au labyrinthe, devenu le confident discret de nos entretiens les plus intimes.

Il nous reçut avec le mystère que nous attendions de lui. Nous le rendîmes encore une fois témoin du tendre épanchement de nos âmes; et les mêmes plaisirs de la veille, qui semblaient s'y être donné

rendez-vous, ne tardèrent pas à nous transporter sur leurs ailes de feu, du séjour grossier de la terre, au céleste temple de la plus pure volupté.

Les mêmes cérémonies accompagnèrent le même sacrifice, et toute la différence fut que le charme nous parut plus fort, le nectar plus enivrant que la veille. Après une station assez prolongée dans ce mystique reposoir, où le mouvement valait mieux que le repos, nous fîmes encore un tour de jardin jusqu'au souper, qu'on vint nous annoncer à neuf heures précises. Il était tellement composé et si succulent, que, malgré notre résolution de ne pas même y toucher, nous fûmes comme forcés de l'entamer, et nous finîmes par y faire singulièrement honneur, au grand contentement de la chère cuisinière, qui, par le choix malicieux des mets, annonçait une secrète intention analogue à sa découverte. C'était parfaitement bien à cette femme un peu connaisseuse, et en mon particulier je fus fort reconnaissant de sa délicate attention.

Je ne m'attendais à rien, lorsqu'Herminie, plus belle qu'elle-même, s'il se peut (elle sortait du labyrinthe), demanda gaie-

ment un couvert de plus. « Pour qui ? » dis-je en souriant. — « Et notre bonne danoise, est-ce qu'elle ne soupera pas bien avec nous? Si monsieur veut bien, dit-elle à Niboreau, il ira la prier de nous faire cet honneur-là. »

Niboreau alla en riant la détacher, et mon héroïne, ne se possédant pas de joie, vint s'élancer sur nous avec tant de véhémence et de tendresse, qu'elle pensa culbuter tout, et la table et les convives.

Je parvins à la calmer, et mon Herminie, après avoir interrogé les jardiniers sur ce qu'ils désiraient conserver pour leur souper, ayant reçu pour réponse qu'on pouvait disposer de tout sans scrupule, mon Herminie, dis-je, servit de sa belle main blanche tout ce qu'elle trouva de convenable à mademoiselle Stoupille qui, certes, de sa vie n'avait fait un repas si bon ni si honorable.

J'ai promis quelques détails minutieux. Ce dernier en est un sans doute; mais je l'ai risqué, parce qu'il renferme un trait de caractère; et j'aime à croire qu'Herminie, aimant l'animal qui m'a sauvé, n'en deviendra que plus chère à mes lecteurs.

Nous nous retirâmes de bonne heure. Un doux sommeil, provoqué par quelques instans d'un entretien plus doux encore, vint fermer nos paupières et porter le calme dans nos sens. L'attitude dans laquelle nous nous assoupissions, l'enlacement étroit de tous nos membres, le charme de nos sentimens, celui de nos souvenirs, tout semblait nous promettre les songes les plus voluptueux et les plus rians. Cependant cette nuit-là même j'en fis un épouvantable, dont la trace est encore fraîche dans ma mémoire à l'heure où j'écris, et renouvelle en grande partie le mal qu'il me causa par la suite, en se réalisant à peu près. Je me gardai bien de le communiquer à Herminie, malgré l'effroi qu'elle eut de mon réveil convulsif, du frisson qui me faisait tressaillir, et de la sueur froide qui glaçait tout mon corps. Pour calmer son inquiétude, j'en composai sur-le-champ un autre; mais on verra ici le véritable et sa singularité; la netteté des faits, leur suite, on ne saurait plus naturelle, offriront quelque matière à réfléchir sur cette opération machinale qui produit les songes.

J'en ai fait peu dans ma vie de la nature de celui que je vais raconter; mais j'at-

teste que, dans le nombre de ceux que je croirai devoir insérer ici, il n'en est pas un seul qui n'ait eu son plein et entier effet.

Et qu'on se garde bien de croire que j'ai un secret penchant à la superstition. Deux songes réalisés jusqu'à présent, et dont j'ai fait mention, sont celui qui m'annonce la perte de *Manon*, et celui qui m'apprend la mort d'*Antoine*. Certainement si j'avais quelque germe de superstition, ces deux événemens auraient pu lui fournir quelque aliment : mais non, je crois à certains songes comme je crois à certains pressentimens; mais l'expérience a mis des bornes à ma confiance en ces deux choses, parce qu'elle m'a prouvé qu'à la vérité ils indiquent bien des malheurs à venir, mais trop confusément d'abord, et ensuite sans vous donner jamais les moyens de les prévenir.

CHAPITRE V.

Songe effrayant et prophétique. — Conversation pénible. — Départ d'Herminie. — Désespoir. — Correspondance cessée. — Apparition d'un nouveau personnage.

Le voici, ce songe épouvantable dont le souvenir me glace encore d'horreur. Je rêvais que je me promenais un soir dans le bois de marroniers de la maison de mon père; je me croyais parfaitement seul, lorsque j'entends parler dans la salle basse où était la statue de l'Amour. On prononce distinctement mon nom et celui d'Herminie, de laquelle j'étais fortement occupé dans ma promenade.

Curieux de suivre un entretien auquel je paraissais intéressé, je me glisse derrière les arbustes du dôme, et, écartant doucement le feuillage, je vois deux êtres ailés tous nus, à l'exception d'une ceinture de feu autour des reins. Leurs ailes étaient brillantes, et de toutes couleurs transparentes; elles étaient baissées. L'un, de couleur de cuivre rouge, les avait comme celles des chauve-souris; l'autre, de couleur bleu de ciel très-pâle et presque blanc,

les avait comme les papillons, au nombre de trois feuilles à chaque épaule. Ils étaient assis sur le banc circulaire, et leur taille était gigantesque.

« Il est là qui nous écoute, » dit le couleur de cuivre à l'autre. A ces mots je devins immobile, et n'avais plus que l'usage des yeux et des oreilles. — « Est-ce un service à lui rendre que de lui faire voir ce qui se passe, » dit le bleu ciel? — « Je le crois, » répond l'autre.

En ce moment ils se lèvent, déploient leurs ailes, s'envolent si rapidement et si haut que je les perds de vue. Tout à coup j'entends gronder le tonnerre : la terre tremble et s'ouvre sous mes pas; je me sens descendre perpendiculairement, et j'arrive dans un souterrain très-vaste, affreusement éclairé par les flots d'une flamme rougeâtre et ondoyante qui tapissait la voûte, et dont on n'apercevait pas le foyer. Un pouvoir invisible me fixe contre un des pilastres du souterrain, ne me laissant pour toute faculté que celle de voir et d'entendre. Quand je voulais parler ma voix s'arrêtait à mes lèvres, et je ne rendais aucun son. J'étais seul dans cette espèce de gouffre infernal, au milieu

des mugissemens de la flamme qui faisaient un bruit sourd et effrayant ; mais ma solitude ne dura pas. Une porte s'ouvrit devant moi : c'était celle d'un cachot faiblement éclairé par une lampe sépulcrale. Le premier objet qui me frappe et me déchire, c'est Herminie pâle ; les yeux enfoncés et sans mouvement, les vêtemens en désordre, et assise à terre, le dos appuyé contre un pilier de la prison. La lueur terne de la lampe me la faisait voir dans un ténébreux crépuscule, et je remarquai un petit enfant suspendu à sa mamelle. Tout à coup un bruit de verroux et de gonds rouillés se fait entendre ; une autre porte s'ouvre. Un homme à figure sinistre s'avance vers Herminie, suivi de plusieurs êtres hideux portant des torches allumées qui rendaient une lumière couleur de sang. Cet homme tenait des papiers, les montrait à Herminie, et semblait lui faire des questions auxquelles elle répondait toujours par un signe de tête négatif. Enfin le barbare furieux lui arrache son enfant d'entre les bras, et disparaît avec lui. La scène change ; un désert, des torrens, des ravins, des rochers escarpés, des précipices sans fond, le ravis-

seur fuyant avec l'enfant par tous ces chemins monstrueux, Herminie échevelée le suivant toujours, tantôt s'abîmant dans les gouffres, tantôt reparaissant, enfin un volcan entr'ouvert où le ravisseur, l'enfant et Herminie sont précipités et engloutis ensemble, telle fut la fin de ce songe et de mon supplice. Cette fin bien désirable fut annoncée par un cri terrible qui réveilla ma paisible amante, et la conduisit brusquement du calme à la plus mortelle inquiétude.

Je crus devoir, comme je l'ai dit, fabriquer un autre rêve, et je parvins à la rassurer; mais, craignant de retomber dans cette épouvantable vision, je tâchai d'entamer une conversation dont le sujet intéressant fit une heureuse diversion à mes idées noires, et la captiva elle-même au point de lui persuader qu'elle avait assez dormi.

Or, quel fut le sujet de cette conversation? voici l'entretien lui-même, il expliquera tout. Je le commençai en ces termes: « Il est donc vrai, chère âme de ma vie, que nous allons nous séparer. » — « Ton dessein est-il que ma mort prévienne mon départ? » — « Que dis-tu! grand

Dieu ! » — « La vérité....Je t'ai demandé un peu de ton courage pour ajouter au mien, que je sens défaillir à chaque instant. Si tu ne me prêtes pas contre moi-même le secours dont j'ai tant besoin, de qui veux-tu que je l'attende ? c'est me dire, *Meurs*; et je mourrai. » Un torrent de larmes l'empêcha de continuer. Je la pris dans mes bras; à force de caresses et de sermens d'être plus maître de ma douleur, je la disposai à m'entendre avec plus de tranquillité. « Je n'ai pas eu le temps de m'expliquer, ta sensibilité m'en a ôté le moyen. Écoute-moi, maintenant, sans t'alarmer. D'abord je sens la nécessité de ton départ, et je l'approuve. Mais peux-tu m'en vouloir de m'occuper sans cesse des possibilités qui s'offrent à mon imagination, pour une réunion que rien ne pourrait détruire ! » — « Ah ! parle. » — « Il y a huit jours à peine que tu as vingt ans : il y en quatre que j'en ai quinze. (Nous étions tous deux de septembre.) Je sais bien que j'ai mes études à finir, et que tu ne voudrais pas toi-même voir avorter l'éducation qu'on a la bonté de me donner : mais dans cinq ans j'aurai ving-ans, et tu n'en auras que vingt-cinq. Où serait alors la dispropor-

tion de l'âge qui est vraiment un peu plus frappante aujourd'hui? » Un profond soupir, dont je n'ai connu le sens que bien long-temps après, fut la seule réponse, et ses larmes redoublèrent.

Quand ce premier accès fut apaisé; « Mon digne ami, me dit-elle, je ne te quitterai pas sans te laisser une certitude qui te prouvera jusqu'au-delà de l'évidence, si ton Herminie eût jamais d'autre et de plus ardent désir que celui d'être entièrement et uniquement à toi. Ne nous berçons point de ces chimères aussi flatteuses que brillantes, que fait naître un espoir imposteur comme elles. Aimons-nous sans réserve, et laissons aux événemens leur inévitable cours, aux hommes leurs préjugés, leurs erreurs, et les malheurs qui en découlent comme d'nne source empoisonnée. Espérons tout et ne comptons sur rien, sur rien que sur nous-mêmes; c'est ainsi que je l'entends. Souviens-toi, ô mon bon ami, de la cérémonie de notre aimable mariage! Si cette cérémonie ne te rendit pas mon époux, qu'elle t'assure au moins que ton Herminie n'en aura jamais d'autre. »

Je ne sais quel baume rafraîchissant et

consolateur coula dans toutes mes veines, à ces paroles vivifiantes; mais il est certain que je me sentis tout autre, et les premiers rayons du jour achevant d'effacer la trace de mon épouvantable songe, je ne pensais plus qu'à demander ardemment à mon adorable Herminie la permission de lui prouver que j'étais son époux, et digne de l'être. Un doux soupir m'annonça son consentement, et toutes les angoisses de la nuit s'enfuirent devant l'aurore de l'amour et du bonheur toujours pur dont il est accompagné quand il est sincère.

Il est temps de presser les événemens, et de serrer ma narration. Mon lecteur, toutes réflexions faites, ne sera pas plus satisfait que moi, quand il verra le départ d'Herminie s'avancer de jour en jour, et que je lui mettrai toujours sous les yeux les mêmes tableaux; car, dans le fait, nous n'avons plus rien de nouveau à dire ni à faire. Marchons donc rapidement au but.

Le cocher vint nous prendre à l'heure indiquée. Je passai chez mon père, et le prévins, ainsi que ma chère maman, que je dînerais en ville, mais que le soir (c'était un samedi) je me rendrais à Sans-

Souci pour y passer le dimanche avec eux. Cela fait, je me rendis de bonne heure chez Herminie. Dans la quinzaine qui nous restait, j'eus la douceur de la voir en deux fois, quatre jours au labyrinthe, et six fois chez elle.

La sixième fut la veille de son départ. Elle me défendit, au nom de tout le pouvoir qu'elle se croyait avec raison sur moi, de l'accompagner, comme je l'avais résolu, jusqu'à une certaine distance. Elle me remit un papier cacheté, que je ne devais ouvrir que deux jours après son départ, et une petite cassette très-lourde, marquetée d'ébène et d'ivoire, dont elle me promit de m'indiquer le secret dans une de ses premières lettres, en exigeant que jusque-là je ne ferais aucune tentative pour le découvrir. Elle me donna ensuite une adresse particulière pour lui écrire à Rennes, jusqu'à nouvel ordre, et....nous nous séparâmes.

C'est ici que le néant s'ouvre et dévore l'existence; c'est ici que l'expression manque au sentiment, que toutes les facultés s'annihilent, et que commence la longue et douloureuse paralysie de l'âme.

Les ténèbres les plus sépulcrales après

le jour le plus riant et le plus radieux; la maladie la plus affaissante après la plus fraîche et la plus brillante santé; la misère la plus hideuse et la plus insupportable après la plus éblouissante opulence; tous les tourmens de l'enfer après toutes les jouissances du ciel: voilà le partage du malheureux amant qui voit s'enfuir loin de lui l'amante tendre et adorée que la bizarrerie du sort lui arrache, et qu'il ne lui est pas permis de suivre.

O vous, dont la sensibilité fut, ainsi que la mienne, soumise à cette incalculable épreuve, convenez que c'est un supplice que vous frémiriez de souhaiter à votre plus cruel ennemi! J'en ai connu d'autres épreuves d'un autre genre qu'on prétend plus terribles encore. Eh bien! j'avoue que ma douleur, aux époques que je laisse entrevoir, et qui trouveront nécessairement leur place dans ces Mémoires, j'avoue que ma douleur fut infiniment moindre, quoiqu'elle ait mis ma vie en danger.

Tirons le rideau sur le triste tableau de ma situation après le départ d'Herminie. Je fis une maladie de langueur dont personne ne trouva le remède, parce

que personne n'en connaissait la cause. Une entière apathie, un dégoût absolu de la vie, une stagnation morale, un affaissement physique, une espèce d'imbécillité qui sollicitait plutôt la compassion que le rire; un penchant à l'attendrissement et aux larmes, une fièvre sourde et continue, une mélancolie tenace, en un mot le marasme de l'âme; tels furent les symptômes de la lente et fatigante maladie qui suivit l'irréparable perte de tout ce que j'avais de plus cher au monde. Je me souvins alors de la douleur de ma mère quand elle avait vu périr son fils bien-aimé. Oh! comme elle me parut excusable! ou, pour mieux dire, combien je sentis qu'elle avait eté à plaindre!

Cependant, deux jours après le départ d'Herminie, je me souvins de la permission qu'elle m'avait donnée d'ouvrir le papier cacheté laissé entre mes mains. Il ne contenait que ce peu de mots:

« Je, soussigné Herminie de K.... etc.
» m'engage à ne jamais prendre d'époux,
» si je n'obtiens pas du ciel, devenu fa-
» vorable à mes vœux les plus sincères,
» celui qu'a choisi mon cœur, et qui seul
» sur la terre est dépositaire de mon ser-

» ment. Je prends à témoin de ce serment
» tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les
» hommes; et j'appelle sur ma tête toutes
» les vengeances du ciel, si jamais il me
» vient même la plus légère pensée de le
» trahir.

» C'est avec le sang le plus voisin de
» mon cœur que j'aime à le ratifier, et à
» me signer HERMINIE DE, etc. »

En effet, l'adorable amie avait signé de son sang cet écrit bien généreux, bien flatteur sans doute. J'en sentais tout le prix; mais, en bonne foi, pouvait-il me tenir lieu et me consoler d'elle? Quant à la petite cassette déposée en un endroit sûr, elle fut respectée suivant ses ordres, que j'attendis avec patience et soumission.

Un des plus grands malheurs de ma position actuelle était que j'avais passé en philosophie, classe ridiculement imaginée, et plus ridiculement faite par certains professeurs. Le nôtre, M. Turquet, était le plus instruit et le meilleur des hommes. Quand même il n'eût pas eu pour moi un sentiment de prédilection qui sollicitait toute ma reconnaissance, il ne m'en serait pas moins doux de rendre justice à ses talens et à son excellent caractère. Pas une tache

de pédantisme dans ce soleil d'érudition. Simple, bon, indulgent, ne demandant rien au-delà des forces, il se faisait généralement adorer de tous ses écoliers et de tous ceux qui le connaissaient. Heureux ceux qui tombaient sous lui; car il avait un collègue assez bon diable, si l'on veut, et plus criard que méchant! mais ce pauvre pédant, car il l'était dans tout le dégoûtant du terme, avait la bêtise de croire à la plate philosophie qu'il s'épuisait à enseigner, et la sottise plus grande encore de forcer ses écoliers à y croire comme lui. C'était donc sous l'aimable et sage Turquet que ma bonne étoile m'avait conduit. Mais malgré ce bonheur, qui en était un réel, la classe de philosophie était la mort de l'émulation ; et ce ressort une fois détendu pour moi, je n'en avais presque plus moi-même. Plus de composition, plus d'espoir de l'emporter sur ses émules, d'obtenir les premières places ou les premiers prix ; plus de concurrence, plus de récompenses ; donc plus d'ardeur, plus de nerf, plus de goût pour le travail.

Il n'était question dans cette classe insipide que d'écrire de longs et ennuyeux cahiers usurpant pompeusement le titre

de philosophiques, où l'être créé avait l'imprudence de vouloir jaser sur l'être incréé, et l'orgueil de vouloir le définir. La physique ouvrait une carrière plus amusante et plus instructive que la première partie de cette prétendue philosophie nommée *logique*. Mais il me fallait passer un an à lutter contre cette logique nauséabonde, et c'était justement l'année dont je parle. Tout semblait donc concourir à augmenter le chagrin profond dont j'étais devenu la proie.

Il est vrai qu'une douce correspondance venait à mon secours; mais la distance des lieux la rendait nécessairement un peu rare. Elle se soutint néanmoins, de la part d'Herminie, pendant trois mois; ensuite elle tomba dans une espèce de langueur toujours de son côté; enfin elle cessa tout-à-fait, et ce fut là l'époque de ma guérison.

J'entendais souvent déclamer contre l'inconstance naturelle des femmes. Je souriais de toutes ces diatribes en pensant à mon Herminie; cependant sa froideur graduée, et son silence devenu enfin absolu m'ayant convaincu que le cœur de la femme même la plus sensible n'était pas à

l'épreuve de l'absence, je pleurai d'abord, je gémis beaucoup; ensuite mes réflexions se tournèrent du côté de la raison; je me représentai que jamais il ne nous eût été possible de surmonter l'immense quantité d'obstacles qui s'opposaient à notre union. En descendant au fond de mon cœur, j'eus la douceur d'y trouver l'idée consolante, que ce n'était pas moi qui avais donné le signal de l'indifférence et de l'infidélité. Je me rendis à l'amitié, à la société, à mes poëtes un peu négligés, mais toujours chéris; et je parvins, sinon à guérir une blessure incurable, du moins à l'amener à être moins douloureuse, et même à l'espoir de la voir se cicatriser.

Six mois s'étaient écoulés depuis le départ de.... La nommerai-je encore, mon Herminie? ah! oui, je le puis, et je le dois. L'aventure suivante va prouver combien j'avais été injuste, mais en même temps combien de choses s'étaient réunies pour me forcer à le devenir.

Six mois, disais-je, s'étaient écoulés lorsqu'un certain jour, vers les une heure de l'après-midi, le portier vient m'avertir qu'un monsieur me demandait dans la

cour. Je descends, et vois en effet un monsieur d'une physionomie très-peu engageante, petit de taille, large, court et trapu. Il était fort grêlé, de couleur d'olive, et son œil sombre était surmonté, ou, pour mieux dire, presque caché par un sourcil noir et fort épais, dont les arcs se réunissaient à la naissance de son nez large et épaté. Il paraissait avoir une quarantaine d'années.

« Est-ce à M. D*** que j'ai l'honneur de parler? me dit ce nain d'une voix rauque et dure. » — « A lui-même, monsieur : qu'y a-t-il pour votre service? » — « Ceci vous en instruira, monsieur, » me dit-il en me présentant, d'assez mauvaise grâce, une lettre, dont la suscription m'annonçait l'écriture d'Herminie. Je demande la permission d'ouvrir, et je lis :

Rennes, le 6 mars, 1762.

« Le temps des illusions est passé, mon-
» sieur. Des réflexions plus sages que ma
» conduite avec vous m'en ont fait voir la
» conséquence, pour ne rien dire de plus.
» Déterminée, comme je le suis irrévoca-
» blement, à reparer mes torts par une vie
» plus exemplaire, et à former un lien du-

» rable qui me réconcilie avec moi-même,
» je dois désirer l'extinction de tous les mo-
» numens de ma faiblesse. D'après cela,
» monsieur, je vous crois assez galant
» homme pour ne pas vous obstiner à re-
» tenir les titres nombreux que mon erreur
» et mon aveuglement vous ont donnés
» contre moi; et j'espère que vous ne ba-
» lancerez pas à remettre toutes mes lettres
» au porteur de la présente, qui vous ren-
» dra en même temps toutes les vôtres.
» Veuillez surtout ne pas oublier la pro-
» messe indiscrète qui ne vous servirait
» jamais à rien; je vous en avertis.

» HERMINIE DE K...LEC. »

CHAPITRE VI.

Réflexions sages. — Opérations utiles. — Lettre d'Herminie. — Horrible complot découvert. — Retour du nouveau personnage. Accueil qu'il reçoit.

ON croira peut-être qu'un serrement de cœur, un saisissement douloureux furent en moi la suite de cette lecture, et cela paraît assez naturel, d'après l'idée qu'on a pu concevoir de mon extrême tendresse pour Herminie : point du tout. Une se-

crète indignation souleva ce cœur, qui devina machinalement qu'on le trompait.

En effet, ce n'était point là le style doux et délicat d'Herminie. Il ne me parut pas vraisemblable qu'ayant à me demander une chose qui dépendait absolument de moi, et qu'elle ne pouvait solliciter que comme une grâce, elle eût la maladresse d'employer le ton de la dureté, et même de la hauteur, pour l'obtenir : cela ne ressemblait ni à la raison, ni à la douceur d'Herminie. En outre je reconnaissais bien à peu près son écriture en bloc, mais j'avais aperçu une foule de différences dans les détails.

D'après ces observations tacites, j'eus bientôt pris mon parti. Je toisai quelques instans mon homme en silence; il paraissait sur le gril en attendant ma réponse. « Cette lettre, lui dis-je enfin, est de madame de K...lec? » — « Eh! de qui donc?» me répondit-il brusquement. — « Elle est donc bien changée? Je ne reconnais guère là son style. » — « Il n'est pas question de son style. Reconnaissez-vous son écriture? » — « A peu près. » — « A quoi vous déterminez vous? me dit-il en voulant reprendre la lettre que je parcourais

encore des yeux. — « A garder cette lettre et les autres jusqu'à nouvel ordre. » — « Quoi! monsieur, quand une femme compte sur votre honnêteté! » — « Je n'ai pas besoin de remontrances, monsieur, lui dis-je d'un ton auquel il ne s'attendait pas; je veux le temps de faire mes réflexions. » — Eh! combien vous faut-il de temps? » — « Celui qui me conviendra. » — » Voilà les vôtres (il les tira en effet); vous ne les aurez qu'en rendant les autres. » — « Vous pouvez les garder. Herminie et moi nous savons par cœur tout ce qu'elles contiennent. » Et le hideux pygmée rugissait entre cuir et chair, se mordait ses lèvres de nègre, roulait ses yeux rouges de colère dans leur orbite enfoncée, et ne savait quelle contenance tenir. « Eh! quand faudra-t-il que je revienne pour savoir le résultat de vos réflexions? » — « Quand il vous plaira. » — « Mais à peu près? » — « Dans quinze jours. » — « Ah, mon Dieu! il faut que je parte pour Rennes sous trois jours au plus tard. » — « Vous êtes trop pressé pour moi. » — « Je vais écrire à madame de K...lec la manière dont sa commission a été reçue. » — « Je vais écrire à madame de K...lec la manière

dont son commissionnaire l'a faite, et l'assurer qu'elle eût mieux fait d'en choisir un autre. » — « Elle recevra ma lettre avant la vôtre: Adieu, monsieur. » Et il sortit en me lançant un regard menaçant que je lui rendis avec usure.

Quand il fut reparti, je reportai mon attention sur ces derniers mots : « elle recevra ma lettre avant la vôtre. » L'habitude des tourmens de cœur et d'esprit m'avait donné celle de la réflexion, et une sorte de sagacité. Je n'eus pas de peine à obtenir de M. Turquet une dispense d'aller en classe cet après-midi-là. Notre maître de quartier était un bon grenadier dont je parlerai avant peu, et avec lequel nous menions la vie du monde la plus douce. Il employait le temps des classes à aller visiter ses connaissances en ville; je restai donc seul au quartier.

Je me mis à relire toutes les lettres de ma tendre Herminie; pas une dans cette revue qui n'ait reçu le tribut d'une larme ou d'amour ou de regret. Je confrontai celle que m'avait apportée le sinistre Breton avec les autres, et je vis très-distinctement que l'écriture avait été contrefaite. Revenant ensuite sur les derniers mots du

grossier personnage, je commençai à soupçonner une interception dans notre correspondance : le doute seul était alarmant. J'allais écrire, je ne pouvais pas m'en dispenser; mais où était la certitude que ma lettre parviendrait à sa destination? Je me souvins alors d'un commis distingué de la poste aux lettres, nommé Tav...eau, qui était intime ami de la famille, et venait souvent manger avec nous sans façon. C'était le lendemain mercredi : j'écrivis ma lettre avec le courage que donne la certitude du succès. Ma lettre contenait la copie de celle qui venait de m'être rendue, le portrait du messager, le détail de mes réflexions et de mes soupçons, mes plaintes, mes tourmens, mes regrets, et les assurances les plus positives d'un éternel attachement. Je lui indiquais la manière dont j'avais cru devoir me servir pour lui faire parvenir ma lettre, et la suppliais de l'employer pour sa réponse, qui, comme elle le sentait bien, ne pouvait être trop prompte. Cela fait, j'en écrivis une autre à notre ami Tav...eau, par laquelle je l'invitais à dîner, pour le lendemain mercredi, chez mon père, ayant (de lui à moi) quelque chose d'important à lui communiquer. Je fis partir celle-ci

sur-le-champ par un commissionnaire, qui, peu de temps après me rapporta la réponse suivante :

« Il m'est impossible, mon jeune ami,
» de me rendre demain à votre aimable
» invitation ; mais, si vous avez quelque
» chose à me communiquer, passez à la
» poste en sortant du collége pour vous
» rendre chez vos parens. Je vous atten-
» drai depuis onze heures jusqu'à deux.

» Tout à vous, Tav...eau. »

Ce fut un coup de partie. Je me rendis à la poste. Je lui exposai le fait. Le digne homme fut révolté. Il fit appeler le courrier de la malle de Rennes, qui allait partir, lui donna ma lettre, lui enjoignit de la remettre en mains propres, et de se charger, courrier par courrier, de la réponse. Il ajouta que l'affaire n'en resterait pas là, et que malheur au directeur de la poste de Rennes, si la moindre infidélité pouvait être découverte et prouvée. Nous nous embrassâmes tendrement, et je sortis d'avec lui, débarrassé d'un fardeau qu'il n'eût pas été long-temps en mon pouvoir de supporter.

Je fus très-long-temps sans entendre

parler de mon homme couleur d'olive. Je supposai que, voyant sa trame découverte et la mine éventée, il avait pris bravement le parti de retourner dans son pays; je me trompais : il ne devait plus le revoir. Il avait écrit ainsi que moi, et ainsi que moi, il attendait réponse. Mais ce n'était pas *à* ni *de* la même personne. Sa réponse vint sans doute, et la mienne aussi. La voici, cette lettre intéressante. Je me reprocherais d'en priver le sensible lecteur.

De Rennes, 22 mars 1762.

« O mon ami, *Mon tendre ami*, que » d'horreurs! quel tissu d'atrocités! com- » ment aurai-je la force d'achever un récit » que j'ai à peine celle de commencer!

» Il le faut cependant; lis avec attention, » et frémis des exécrables coups que la » scélératesse nous a portés dans l'ombre.

» *Il y avait deux mois passés que, gé-* » *missante loin de toi et l'âme affaissée sous* » *le poids de l'absence, je ne recevais* » *d'autre consolation que celle que m'ap-* » *portaient tes lettres toujours exactes et* » *pleines de ce tendre amour dont je brû-* » *lais moi-même de plus en plus pour toi.*

» Je ne sais quelle fatalité amène à Rennes

» un noble campagnard, comme la Bre-
» tagne en a beaucoup. Je ne te ferai point
» son portrait, tu me l'as fait toi-même d'a-
» près nature dans ta lettre. Ce monstre,
» nommé R.... eu, me fut présenté par une
» de mes parentes, et malgré ma répu-
» gnance pour un semblable personnage,
» il me fallut lui faire accueil et rece-
» voir ses hideuses visites. De jour en jour
» elles devinrent plus fréquentes et plus
» longues. Enfin, pour ne pas t'ennuyer
» par un détail qui me coûterait trop à
» faire, l'audacieux campagnard, s'étant
» bien informé de ma fortune, se hasarde
» à me faire une déclaration et des proposi-
» tions de mariage. Je n'ai pas besoin de te
» peindre l'horreur qui me saisit; tu con-
» nais l'homme. Sa proposition fut reçue,
» non comme elle le méritait, mais refusée
» avec décence et douceur. Il n'insista pas
» et fut même quelque temps sans repa-
» raître chez moi. Deux mois à peu près
» s'écoulèrent encore. Pendant ce temps je
» recevais infiniment moins souvent de
» tes nouvelles, et cependant je mettais
» toujours la même exactitude à te donner
» des miennes.

» Vers ce temps, cet amant odieux se

» remontra, ne me parla plus de rien, fut
» assidu chez moi, et même parvint à y
» être vu moins défavorablement, parce
» qu'il n'était absolument plus question de
» son ridicule projet de mariage. Enfin il y
» environ trois semaines qu'il vint me faire
» ses adieux, en me disant qu'il allait
» voyager; et j'avoue qu'il me fut bien
» doux de me voir délivrée d'une telle so-
» ciété. Mais trois jours après son départ,
» quels furent ma surprise et mon désespoir,
» en entrant un matin dans le cabinet dépo-
» sitaire de ce que j'avais de plus précieux,
» et que je n'avais pas ouvert depuis quel-
» que temps, de trouver mon secré-
» taire forcé, mon argent et mes bijoux
» volés, ainsi que tes lettres. J'appelle ma
» femme-de-chambre : elle avait disparu
» de la veille au soir. Je n'essaierai pas de
» te peindre mon saisissement. Rendue à
» moi-même, je voulus qu'on se mît à la
» poursuite de cette femme, qui seule
» pouvait être coupable. La justice écouta
» mes plaintes. La recherche fut ardente,
» et la femme retrouvée avec tous mes
» effets, mais rien de plus. Je demandai la
» permission de l'interroger en particulier,
» elle me fut accordée. Je lui promis alors

» de tout employer pour la sauver, si elle
» voulait me tout avouer. Cette malheu-
» reuse, sûre du supplice si je n'intercédais
» pas pour elle, me découvrit le plus affreux
» complot. Le scélérat R...eu l'avait sé-
» duite par les plus brillantes promesses, s'il
» parvenait à m'épouser et qu'elle lui en
» facilitât les moyens. Elle a une inclina-
» tion à Paris, lui avait-il dit, j'en suis sûr,
» et j'en ai preuves en main; mais c'est
» un enfantillage que cette intrigue-là. Il
» faut arrêter le cours d'une semblable ex-
» travagance, et pour cet effet tâcher d'a-
» voir les lettres de son Médor. Si je les tiens
» une fois, elle est à moi. Mais comment
» les découvrir? — Oh! elles sont sûrement
» dans ce cabinet où elle seule entre, et
» encore assez rarement. La clef est tou-
» jours avec elle. — Le soir, en la cou-
» chant, on prend adroitement ses poches;
» on s'empare de la clef, on a de la cire;
» on en prend l'empreinte; on me la
» donne, et le reste va tout seul. La cou-
» pable convint que c'était la marche qu'elle
» avait suivie; que M. R....eu avait fait
» faire une fausse clef, qu'elle l'avait in-
» troduit et caché un soir dans sa chambre;
» que la nuit il était entré avec elle dans

» le cabinet, avait ouvert sans bruit le se-
» crétaire avec des instrumens qu'il avait;
» que les lettres avaient été trouvées, et
» qu'il était parti avec; que, pour elle,
» tentée par l'argent et les bijoux, elle
» n'avait pu y résister, les avait enfin pris
» après avoir combattu deux jours, et s'é-
» tait évadée avec son vol. Instruite à fond
» de tout ce qu'il m'importait de savoir,
» je travaillai, comme je l'avais promis, à
» sauver cette misérable du dernier sup-
» plice; mais je ne pus empêcher qu'elle ne
» fût renfermée pour le reste de ses jours.

» Quel bonheur, mon ami, que le digne
» homme auquel tu t'es adressé ait trouvé
» le moyen sûr de nous faire rendre celles-
» ci! Nos âmes souffrantes en avaient
» bien besoin.

» Je ne devinais pas quel usage le mons-
» tre pouvait faire de tes lettres. A tout
» hasard pourtant je crus devoir t'instruire
» de toutes ces horreurs. D'après ce que tu
» me fais entrevoir, je pense que notre
» correspondance a été interceptée, et ce
» ne peut être que le directeur de cette
» ville, qui précisément se trouve être de
» la connaissance du scélerat; et cette der-
» nière épître a eu le sort des autres.

» Si R...eu revient à la charge pour » ravoir les miennes, montre-lui la pré- » sente : dis-lui (ce qui est très-vrai) que » j'ai déjà suivi le sage conseil qui m'a été » donné de le poursuivre comme fabrica- » teur de fausses clefs et voleur avec effrac- » tion (la déposante est en prison) ; dis- » lui que le directeur de la poste est pour- » suivi aussi, à ma requête, pour crime » d'interception de correspondance, et » qu'il tremble du sort qui le menace ainsi » que son complice.

» *Tu vois, mon ami, mon digne et fidèle » ami, à quoi nous auraient servi notre » tendresse, notre candeur et notre inno- » cence, si les méchans n'étaient pas tou- » jours leurs premiers délateurs.*

» Je crois bien que ce misérable a pu » essayer de contrefaire mon écriture. Son » ami lui en avait fourni le moyen, en lui » livrant toutes les lettres que je t'adres- » sais. *Ils ont pourtant pensé nous désunir; » mais il m'est doux d'espérer que ce sera » la dernière atteinte qu'on essaiera de » porter à des liens tissus par l'amour le » plus pur et la plus douce sympathie. » Bien sûre que le cachet de celle-ci ne » sera point violé, je lui confie avec sécu-*

» *rité les mille et mille baisers que je te*
» *prodiguais moi-même dans des temps*
» *plus heureux, que n'oubliera jamais ta*
» *bien tendre et bien fidèle* HERMINIE.

» *P. S.* Je commence à comprendre le
» but de l'infâme R....eu, et le parti qu'il
» comptait tirer de sa perfide manœuvre.
» Il voulait, en me faisant voir mes lettres
» rendues par toi, me prouver combien
» peu tu en faisais de cas, et me détacher
» de toi par ce moyen; ou bien il préten-
» dait s'en servir comme un épouvantail,
» et venir à bout de moi, en me mena-
» çant de leur donner une publicité qui
» m'aurait perdue. Mon ami, les méchans
» découverts ne sont plus dangereux; mais
» il en coûte beaucoup à une âme honnête
» d'être obligée de s'identifier pour ainsi
» dire avec eux pour parvenir à démêler
» leurs noires intentions, et à les suivre dans
» les ténèbres de leurs pernicieux desseins.

» *Autre P. S.* Le courrier qui se charge
» de ma lettre, d'après l'ordre qu'il a reçu,
» m'annonce que le complice de R....eu à
» la poste est découvert. Ce n'est point le
» directeur, auquel je me propose de faire
» une juste et authentique réparation.
» C'est un commis de ses bureaux que sou-

» doyait notre infâme persécuteur. Aussi-
» tôt que le directeur s'est vu actionné, il
» a assemblé tous ses employés, a exposé
» le fait; et protestant de son innocence,
» a juré qu'il allait les actionner tous eux-
» mêmes, si le coupable ne se trouvait pas.
» Un des commis a donné de violens soup-
» çons par sa contenance embarrassée.
» Oh! mon ami, le crime comme il est
» aveugle, comme il est maladroit!

» On a promis amnistie générale à celui
» qui conviendrait de son tort. Le com-
» plice de R...eu a tout avoué. Nos lettres
» nous seront rendues en tout ou partie,
» à sa réquisition auprès de R....eu, qui
» joint à ses autres crimes celui de séduc-
» tion de fonctionnaire public. Le direc-
» teur doit venir lui-même faire sa paix
» avec moi. Qu'il me sera doux de lui
» rendre justice hautement, puisque c'est
» hautement que je l'ai accusé. Voilà une
» bien longue épître, mon *tendre* ami, *je*
» *me persuade* (*vois un peu l'amour-propre*
» *de l'amour*), je me persuade que tu la
» trouveras encore trop courte. »

La réception de cette lettre rendit à
mon sang ce baume vivifiant que tant de
chagrins avaient desséché. Herminie rede-

vint mon Herminie, et j'éprouvai la satisfaction, ou l'ivresse, pour mieux dire, de l'avare qui retrouve son argent qu'il avait cru perdu. Je ne peux pas faire une comparaison plus forte.

Plus je relisais les détails épouvantables de cette épître; plus je me sentais des bouffées de fureur contre cet infernal artisan de toutes nos peines. Si j'avais su où le trouver, je n'aurais pas balancé à l'aller chercher pour exercer sur lui la plus juste, mais la plus terrible vengeance.

Mon ami Tav...eau fut instruit et remercié. Je le vis fort satisfait de ce que le directeur de Rennes n'était pas coupable. Il me parut que c'était un homme dont la ferme faisait grand cas, ainsi que lui.

J'en étais là. J'avais ma lettre depuis deux jours, et je désespérais de voir mon homme que je continuai à croire parti, lorsqu'un beau samedi, jour de congé, à une heure, comme nous allions sortir pour la promenade, je le vois arriver au collége, et me demander arrogamment devant mes camarades, si mes réflexions étaient faites et à quoi elles aboutissaient. L'indignation, tout ce que la fureur a de plus exagéré, s'empara de moi, au point que le

saisissant au collet, je l'entraînai dans la cour du collége, quoiqu'il eût l'air quatre fois plus fort que moi; et le secouant avec une énergie incroyable : Viens, scélérat, je vais t'en instruire.» lui dis-je. — « Comment, monsieur, vous m'insultez, vous me maltraitez! » Mes amis, continuai-je tout hors de moi à mes camarades, je vous donne ce misérable pour le plus vil coquin qui souille la surface de la terre. Notre bon ami l'Ech....elle, ce brave grenadier dont j'ai parlé, et qui était notre maître de philosophie, parut en ce moment, et voulut comme de raison savoir de quoi il s'agissait. Je tirai ma lettre de ma poche, je la lui donnai : « Tu es un galant homme; lis, lui dis-je, et engage mes camarades à ne pas laisser échapper cet infâme scélérat.» Il fut gardé à vue.

CHAPITRE VII.

Juste traitement. — Lettres rendues. — Horrible trahison. — Assassinat. — Mort d'un scélérat. — Explication.

Voici un trait ineffaçable dans ma mémoire, et qui pourra trouver place dans celle de quelques lecteurs. Il est de caractère et d'une énergie peu commune.

Il est cependant bon de peindre le personnage héroïque, avant de parler de son action.

L'abbé l'Ech...elle, appelé depuis trois mois à peu près au collége de Beauvais, pour être maître de quartier de philosophie, succédait à deux gredins que j'avais fait chasser, moi en personne, et pour cause. Je dédaigne de les nommer. Celui-ci, âgé de quarante six ans à peu près, avait servi dix ans, trois ans grenadier, et sept ans cavalier.

Il n'est pas possible de rencontrer sous le ciel une meilleure créature; et si j'avais le temps, je citerais des choses amusantes de ce brave homme. Je trouverai peut-être le moment. Un mot va suffire.

A son installation par monsieur le prin-

cipal, il dit devant lui avec un air de rigueur à en imposer : « Il m'est revenu que ces messieurs étaient fort méchans.... Nous verrons qui sera le plus méchant d'eux ou de moi. Mon nom de guerre est *mal-aisé*, et je ne l'ai pas oublié.

« Ces messieurs; dit le principal, ont besoin d'être un peu tenus. Je vous les recommande, et vous salue, monsieur l'abbé. » — « De tout mon cœur, monsieur le principal. » — « Le voilà parti : chut ; pas si diable que je suis noir : embrassons-nous. Liberté, pas de licence, pas de bruit; tout ira bien. C'est comme dans les troupes à son devoir, à son poste ; fais-y ce que tu voudras, et vogue la galère. » Il tint parole. Nous ne fîmes plus de tapage, on n'entendit plus parler de ces fameux philosophes qui ébranlaient tout le collége par les scènes bruyantes et renaissantes qui se passaient chez eux. Le calme le plus parfait ; l'union la plus intime entre le maître et les écoliers. « Le bruit gâte tout, disait-il ; la paix arrange tout. » Tels étaient ses principes, et sa conduite ne les démentit pas un instant.

D'après ce que je viens de dire, mon homme est connu. Je passe à mon récit.

Je le suivais des yeux tandis qu'il lisait la longue lettre de ma tendre Herminie. Les siens prenaient tour à tour toutes les expressions des sentimens que lui inspirait sa lecture. Quand elle fut finie, il alla à la loge du portier, et lui commanda d'ouvrir la classe de logique; ce qui étant fait sur-le-champ, il nous y fit tous entrer avec le monsieur, qu'il y conduisit lui même par le collet, d'une main grenadière et puissante.

Quand nous sommes tous entrés, il met quelqu'un de nous à la porte en dedans, fait asseoir le monsieur sur une stale placée exprès devant la chaire, sous la garde de deux de nos camarades. Alors il me rend la lettre, et me dit de monter dans la chaire. J'obéis, et voici ce qu'il me dit après avoir fait faire silence : « Ne t'est-il pas ordonné de lire cette lettre à monsieur, dans le cas où il renouvellera sa visite ? » — « Oui, mon ami. » — « La peronne qui commande a des droits à ton obéissance. Je crois en avoir moi-même quelques-uns. Lis donc sans scrupule et sans crainte. Je laisse à ton intelligence le soin de cette lecture. Tu dois m'entendre. Parle; nous t'écoutons. »

Je lus donc avec courage ce qu'on peut appeler la sentence de ce misérable. On a dù trouver en lettres italiques dans la lettre, les passages que je crus devoir supprimer à cette lecture.

Quand elle fut finie, l'Ech....elle, toujours à son projet, demanda au coupable retenu sur la sellette par quelques bras nerveux, ce qu'il avait à répondre. Le monstre, plus olive que de coutume, écumait, suait sang et eau, et certes il ne s'était jamais trouvé à semblable fête. Il roulait des yeux sinistres, et gardait un silence farouche.

« Votre silence est un aveu ; dit notre grenadier. Maintenant avez-vous les lettres de ce jeune homme?... Point de réponse.... Avez-vous les lettres de ce jeune homme? Répondez.... Songez, monsieur le fabricateur de fausses clefs, le crocheteur de secrétaires, le séducteur de fonctionnaires publics, le contrefacteur d'écriture, que vous n'avez pas beau jeu ici; songez que je vais vous faire mettre nu comme un ver, et que c'est un mauvais quart d'heure à passer, je vous en avertis. »

A ces mots très-significatifs, le coupable tira un paquet de sa poche et le jeta à

terre. Un de mes camarades qui le tenait, lui appuya un superbe coup de poing sur l'épaule, et lui répéta ce mot connu : « Ce n'est pas le tout d'être roué, il faut encore être poli. » Ramasse, ou je...ce... L'Éch...elle interposa son autorité, défendit les voies de fait, et vint à la chaire me remettre le paquet. Je lui dis tout bas qu'il pouvait bien avoir sur lui les lettres interceptées ; il descendit, et recommença l'interrogatoire : « N'auriez-vous que cela sur vous, monsieur? l'écrit qu'on vient de lire parle de lettres interceptées : n'en auriez vous pas quelqu'échantillon dans vos poches? » A ces mots, voilà mon tigre hors de lui : il entre dans une telle fureur que, si l'on n'avait pas été assez prudent pour s'opposer à sa frénésie, et assez en force pour le mettre à la raison, il aurait occasioné quelque scène tragique. Il maudissait, il blasphémait, il menaçait Herminie et moi des plus atroces vengeances ; un feu infernal lui sortait des yeux ; une écume verdâtre souillait les coins de sa bouche ; tout son corps n'était qu'une convulsion ; enfin, pour me servir d'une idée un peu triviale, mais vraie, il offrait l'image presque parfaite d'un démon se débattant dans

un bénitier. Il tira de sa poche un autre paquet de lettres, en mit plusieurs en pièces, et l'on eut beaucoup de peine à lui arracher les autres, qui me furent remises. Il en restait encore assez pour le convaincre du crime d'interception : les dates déposaient contre son complice et contre lui. Quand nous eûmes tout ce qu'il m'était essentiel de recouvrer, les portes s'ouvrirent, on le reconduisit à la grille, où on lui rendit son épée. Il sortit furieux, et murmura, en me lançant un regard de sang : « Malheur au père, à la mère et à l'enfant. »

Ces mots effrayans que j'avais mal entendus, et qu'un de mes camarades me répéta, rappelèrent à ma mémoire le songe funeste que j'ai raconté plus haut. L'homme affreux, les papiers, Herminie avec un enfant à la mamelle, cette enfant arraché de ses bras, les précipices, les torrens, les gouffres, le volcan, tout cela se retraça en noir à mon souvenir, et mon imagination ébranlée s'égara dans un dédale de pensées et de réflexions plus tristes les unes que les autres.

Cependant nous allâmes à la promenade, après avoir pris chacun nos épées déposées,

avec nos noms, dans la loge du portier. C'était une épidémie alors que cette manie de porter l'épée, et l'on pense bien que je n'avais pas été un des derniers à en être atteint. J'avais beaucoup de goût pour les armes, et j'avais déjà eu long-temps un maître d'escrime assez connu, nommé Men...ier.

J'étais bien loin de penser que j'aurais, ce jour-là même, à faire usage de cette arme; mais que peut-on opposer à sa destinée?

Nous marchions vers le mont Parnasse, notre promenade favorite, en nous entretenant de ce qui venait de se passer. Cette scène m'avait laissé un fond de mélancolie, dont l'amitié de Senneval, les consolations de quelques autres, et surtout la franche gaieté de l'Ech...elle, ne pouvaient parvenir à me tirer.

Arrivés au lieu de nos jeux, mes camarades se distribuèrent en bandes, et se livrèrent à leurs amusemens ordinaires. C'était le battoir, les barres, ect. Je refusai d'en être, et je préférai de me promener seul pour lire toutes les lettres d'Herminie qui ne m'étaient point parvenues, et que l'on avait arrachées à la fureur du perfide R...eu.

Ne m'occupant que de ces lettres ché-

ries, je ne pensais guère au chemin que je faisais dans ces endroits écartés, qui, comme on sait, étaient fameux alors par les rendez-vous sanglans que s'y donnaient fréquemment la vengeance et le point d'honneur; c'était ce qu'on appelait les derrières des chartreux. Je m'étais, sans m'en apercevoir, considérablement éloigné de mes camarades : j'étais seul au monde avec mon Herminie, que je retrouvais la même dans ses nouvelles lettres. Tout à coup, au moment où je détournais l'angle d'un mur, je me sens percer au sein gauche. La douleur me fait retourner brusquement, et je vois fuir l'exécrable R...eu, qui m'avait suivi de loin sans être aperçu, et venait de consommer le crime le plus lâche dont jamais se soit souillé la plus infâme trahison.

A cette vue, la rage me donne des forces et des ailes; je serre précipitamment mes lettres; j'arrache mon épée de son fourreau comme on s'arme d'un poignard; je cours perdant mon sang, mais non pas ma fureur. J'atteins le scélérat : je le saisis au collet et le terrasse.

Là le monstre (oh! comme le crime est bas! comme il est lâche et vil!), le monstre

agité par les remords de sa conscience bourrelée, et par les angoisses d'une mort prochaine, a l'audace de me demander la vie, à moi, à sa victime poignardée par-derrière! La vie, misérable; la vie, tiens, la voilà: c'est une peine que j'épargne au bourreau.

Alors (pardonne moi, mon Dieu, ah! pardonne moi: javais perdu l'usage de ma raison), alors lui mettant un pied sur la poitrine, et le tenant toujours de la main gauche, je lui enfonce mon épée dans le cœur à plusieurs reprises, et son âme abominable s'enfuit au milieu des imprécations et des blasphèmes les plus épouvantables. Cette effrayante expédition faite, je regarde d'un œil égaré autour de moi. Je n'aperçois personne absolument dans ces déserts de sang et de meurtre. Je m'éloigne à grand pas du lieu témoin de tant d'horreurs, et je dirige ma course vers l'endroit où je me rappelais d'avoir laissé mes camarades. Je soutins cette course assez long-temps, à ce que j'ai pu calculer par les détails que j'ai appris depuis; mais enfin je tombai sans connaissance, et quand je revins à moi, je me trouvai dans ma chambre chez mon père, et dans mon lit, environné d'une grande quantité de per-

sonnes qui semblaient attendre ou mon réveil ou mon dernier soupir. Je reconnus dans le nombre, mon père, ma mère, le docteur P***, M. Hamelin, l'Ech...elle, Senneval, Lagrange, M. Maltor et quelques autres. Je promenai mes regards languissans sur tout ce monde, après quoi mes yeux se refermèrent et j'entendis très-distinctement un cri terrible qui retentit encore en ce moment dans mon cœur. « Malheureuse! il expire. » Ce cri d'une mère désespérée me fit rouvrir la paupière. Je tournai sur elle un œil atone, que la faiblesse referma sur-le-champ, et je l'entendis dire encore : « Ah! docteur, il a serré ma main, est-ce son dernier adieu? »

J'épargne à mon lecteur les détails d'une maladie extrêmement longue et dangereuse. Ma blessure était effrayante. J'avais le rein traversé, et la cicatrice qui m'en reste après trente-six ans est encore très-douloureuse.

La science profonde du docteur P***, les soins extrêmes que l'on eut de moi, ma jeunesse, mon excellente constitution, tout cela milita victorieusement en ma faveur, et me fit échapper à la mort que j'avais bien justement donnée.

Ce ne fut qu'au bout de six semaines que je commençai à pouvoir articuler quelques paroles qui eussent de la suite et un peu de sens. Jusque là j'avais été une véritable machine. Je vivais sans vivre ; j'étais l'être dont parle Ovide :

Vivit et est vitœ nescius ipse suœ.

Je fus encore long-temps ménagé pour les entretiens : on me parlait très-peu. Toutes mes idées s'étaient enfuies devant la mort, et mon retour bien lent à la vie ne pouvait les ramener que bien lentement. Elles rentraient les unes après les autres dans ma tête depuis long-temps démeublée, et il se passa un temps bien considérable avant que je pusse en réunir assez pour les lier.

Enfin, quand la quantité prodigieuse de sang que j'avais perdue et qui m'avait mis en danger plus que ma blessure même, quand ce sang perdu fut à peu près remplacé par tous les soins et tous les secours possibles ; quand le retour de quelques forces physiques annonça la renaissance des facultés morales; en un mot, quand je pus distinguer et reconnaître tous ceux qui m'environnaient, répondre à leurs ques-

tions, et même leur en faire, ce fut alors que je me hasardai à demander l'explication du songe pénible et douloureux que je sentais bien que je venais de faire.

On me promit qu'on ne me la ferait pas attendre, et que dès le lendemain, on inviterait mon maître et mon ami Senneval à venir; que c'étaient eux seuls qui pouvaient me donner les notions que je désirais, comme les témoins les plus immédiats de tout ce qui s'était passé. Cette assurance me tranquillisa, et j'attendis le lendemain sans trop d'impatience, quoiqu'avec une assez juste ardeur,

L'Ech.... elle et Senneval vinrent en effet, et pour que rien ne gênat leur récit, on nous laissa seuls ensemble. Voici ce qu'ils m'apprirent. L'Ech.... elle portait la parole :

« L'heure de nous retirer étant près d'arriver, je fis le dénombrement de mon monde, et je m'aperçus que tu manquais. Tes camarades et moi nous t'appelâmes de toutes nos forces : point de réponse. Senneval se souvint du chemin que tu avais pris, après ton refus de jouer avec les autres. Nous tournâmes nos pas de ce côté, et après une marche assez courte, nous te

te trouvâmes étendu à terre, noyé dans ton sang, et ne donnant aucun signe de vie. Ce n'est pas, mon ami, pour stimuler ta reconnaissance, mais c'est là que tu aurais pu voir à quel point tu es aimé de tes camarades. (Je lui serrai la main, et mes larmes jaillirent en abondance de la source du cœur.)

» A la consternation dans laquelle nous plongea cet affreux spectacle, succédèrent deux idées importantes : la première de te transporter, car tu pouvais n'être qu'évanoui; la seconde de chercher ton assassin, car nous ne doutions pas un instant que tu n'eusses été assassiné. En te tournant de tout sens, nous avions découvert le coup qui t'avait été porté par-derrière. Ces deux opérations purent se faire ensemble; j'envoyai une partie des nôtres à l'endroit le plus voisin pour trouver et amener un brancard, la voiture n'étant pas proposable dans l'état où tu étais. Ensuite laissant quelqu'un auprès de toi, je suivis avec les autres la trace de ton sang, qui nous conduisit près d'un cadavre percé de plusieurs coups d'épée à l'endroit du cœur, et nous reconnûmes le scélérat à qui nous venions de faire justice au collége.

» Il ne nous fut pas difficile alors de deviner par ces résultats la marche de l'événement. Toi seul peux dire si nous nous sommes trompés.

» Nous imaginâmes que le misérable ne nous avait pas perdu de vue depuis notre sortie du collége, et qu'il avait eu soin d'éviter nos regards en se tenant à une distance convenable de nous; qu'ensuite te voyant t'éloigner seul, il avait marché avec précaution sur tes traces, jusqu'au moment où trouvant sa belle, il t'avait plongé par-derrière le coup dont tu étais percé. » — « C'est précisément l'affaire jusque-là, lui dis-je. » — « Nous supposâmes que, le coup ne t'ayant pas terrassé, tu avais rassemblé toutes tes forces pour te venger; et que l'ayant atteint dans sa fuite, lâche comme son action, tu lui avais passé plusieurs fois ton épée au travers du corps; que de là tu avais essayé de revenir nous joindre, et qu'en chemin tu avais perdu connaissance. » — « Voilà mot à mot comme la chose est arrivée, et je ne puis y rien ajouter. » — « Nous avons bien pensé que cela ne pouvait guère être autrement; mais il me vint une idée, en attendant que le brancard fût venu. Je jugeai

à propos de fouiller le scélérat et de m'emparer de tous les papiers qu'il pouvait avoir sur lui. C'est une précaution que je ne suis pas fâché d'avoir prise, et tu m'en sauras gré. Comme rien ne presse, je te ferai voir cela quand il en sera temps. Je n'ai pris que ceux qui te concernent.

» Le brancard arriva, nous te mîmes dessus le plus commodément qu'il fut possible, et nous convînmes à l'unanimité que c'était chez tes parens qu'il fallait te transporter. Je renvoyai deux de tes camarades au collége avertir M. Hamelin de la cause de notre retard : il se rendit sans délai chez ton père, où nous racontâmes ta déplorable aventure avec les sentimens qu'elle nous inspirait.

» A présent que le mal est passé, nous pouvons risquer de mettre sous tes yeux le tableau de cet affreux moment. O mon ami! ton père, ta mère, le docteur, tes camarades, tes amis, deux fois ving-quatre heures auprès de ton lit de mort (car tu n'étais plus au nombre des vivans). Que de larmes! que de sanglots! quelle désolation! quelle image! » — « Arrête, mon ami; je ne suis pas assez fort pour le soutenir. » Et mes larmes étouffèrent ma voix.

CHAPITRE VIII.

Suite de l'explication. — Retour à la vie. — Façon de voir d'une mère, et ses suites. — Adieu Herminie. — Fin de mes études. — Sortie du collége à dix-sept ans.

« Pardon, mon ami, pardon ; j'ai tort. Te voilà rendu à la vie, à ta famille, à tes amis. Ne parlons plus que de ce bonheur inespéré, et qu'aucun souvenir fâcheux ne le trouble. A toi, Senneval, achève d'instruire notre enfant de tout ce qu'il lui importe de savoir. »

« Tu n'apprendras pas sans plaisir, me dit Senneval, que quelques suscriptions de tes lettres m'ayant indiqué l'adresse de madame De K....lec, je me hazardai à lui écrire, de l'aveu de l'Ech....elle.

» Je ne lui marquais pas toute l'énormité du danger que tu avais couru ; je lui disais seulement qu'une maladie grave et imprévue t'empêchait de lui écrire, et que bientôt probablement tu serais en état de remplir toi-même cette douce fonction dont ton amitié m'avait chargé. Je l'invitais à me répondre : ce qu'elle a fait. Tu verras, quand ta santé le permettra, ses lettres qui ne con-

tiennent que des témoignages d'attachement pour toi et de reconnaissance pour moi.

» Ton assassin, comme nous nous en doutions, a été trouvé et transporté à la *morgue*, où nous avons tous été le voir. Il ne paraît pas que personne l'ait réclamé. On a fait, comme cela se pratique, mille et mille contes, plus absurdes les uns que les autres, sur sa tragique aventure ; et on a fini par n'en plus parler. Ainsi c'est une affaire assoupie pour ne se réveiller jamais; et, dans tous les cas, l'Ech....elle est possesseur d'un écrit trouvé sur lui, qui lui ferait perdre la vie bien autrement s'il existait encore.

» Voilà, mon bon ami, ce que nous avions à t'apprendre. Ton Herminie, tes parens, tes amis, tout ce qui te connaît t'aime, et t'invite à ne rien négliger pour reprendre, dans toute sa vigueur, une santé qui nous intéresse également tous, comme tu n'en peux douter. » L'Ech...elle ajouta : « Pour te tirer encore d'inquiétude, au cas que cette affaire t'en laissât quelqu'une, sache que nous avons un bel et bon procès verbal chargé de toutes nos dépositions bien circonstanciées, toutes

vraies, conséquemment à ton avantage, et revêtues de nos signatures. C'est une pièce dont nous n'aurons sans doute jamais besoin, mais qu'il est toujours bon de conserver. »

Après cette explication, qui m'était vraiment nécessaire, mon maître et mon ami m'embrassèrent, et me laissèrent à mes réflexions. Elles ne furent pas gaies : mon incertitude sur l'état d'Herminie et sur le degré de connaissance qu'elle pouvait avoir du mien ; l'image de ce misérable expirant sous mes coups dans les convulsions de la rage et du désespoir; son sang que je voyais réjaillir jusqu'à moi, et me souiller d'une tache ineffaçable ; tout cela me tourmenta si fort, que je sentis le besoin d'échapper à moi-même en appelant quelqu'un près de moi. Je sonnai ; ma mère rentra avec le docteur P***, et leur conversation, qu'ils tournèrent sur les objets les plus agréables, me rendit un peu de calme.

Enfin mes forces revinrent insensiblement; ma santé se consolida, et il fut décidé que j'irais à Sans-souci passer le temps d'une convalescence, dont la lon-

gueur prévue ne me permettait plus de retourner au collége de l'année.

C'était vers la fin de mars qu'était arrivée l'affreuse catastrophe. J'avais gardé le lit quatre mois et plus, ce qui m'avait conduit jusqu'au mois d'août, vers le milieu duquel commençaient ordinairement les vacances.

Je fus donc transporté à Sans-souci, où ma mère consentit à me tenir fidèle compagnie. Le siége de ma blessure étant le rein, je fus bien long-temps sans pouvoir marcher seul; mais enfin, peu à peu je repris le dessus, et il ne me resta plus de mon accident qu'une assez grande faiblesse du côté gauche et une pâleur qui me dura fort long-temps. Elle fut attribuée avec raison à la perte immense de sang que j'avais faite, et il me fallut bien encore au moins une année pour me remettre dans mon premier état.

Me voici arrivé à une des époques les plus douloureuses de ma vie. Je sortais d'une maladie physique où j'avais vu mes jours en danger: je tombai dans une crise morale à laquelle je ne conçois pas même encore aujourd'hui que j'aie pu avoir la force de résister. O ma mère, ma mère!

votre malheureux fils ne vous en veut pas d'une démarche dictée sans doute par la tendresse jointe à la prudence ! Mais que j'ai souffert, grand Dieu ! que de larmes confiées au silence des nuits ! que de nuages de douleur et de regrets répandus sur mes jours ! Pardon, ma tendre mère ; pardon ! ce sont des souvenirs et non pas des reproches ; mon infortune et mes longs chagrins ne vous ont rien, absolument rien ôté du cœur sensible de votre fils reconnaissant.

Depuis long-temps je ne recevais plus de lettres d'Herminie : Senneval, qui m'avait montré celles en petit nombre qu'elle lui avait adressées, n'en recevait pas davantage. Je ne savais à quoi attribuer ce silence désespérant.

Il est vrai que ma mère, que mon accident avait nécessairement mise dans notre confidence, m'avait dit d'être sans inquiétude ; que c'était elle-même qui avait engagé mon Herminie à suspendre sa correspondance pendant le temps de faiblesse et de danger auxquels m'avait réduit mon accident, dont elle ne lui avait caché ni la cause, ni les circonstances ; mais que l'instant approchait où, devenu plus fort,

je recevrais enfin de ses nouvelles. Elle m'exhortait en conséquence à tâcher de me refaire le plus tôt possible, afin d'être en état de lire et de répondre. Je crus aveuglément ma mère, et je me sentis bientôt la fermeté nécessaire pour soutenir le choc dont elle semblait craindre les suites.

Quel pouvait être le motif de sa crainte? qu'est-ce que ce choc pouvait avoir d'alarmant ? Herminie ne pouvait que rouvrir une correspondance douce et tendre comme elle. Ma dernière aventure, puisqu'elle la savait, ne pouvait qu'avoir ajouté à son attachement pour celui dont l'amour pour elle avait mis les jours en péril. Je n'avais donc que des consolations à espérer, et il me semblait que je ne pouvais trop tôt les recevoir.

Flatteuse illusion ! tu ne fus pas de longue durée. Mais à quoi sert de différer le récit d'un malheur que je ne puis dissimuler ? Mon plan, quand j'ai commencé cet ouvrage, a été de tout dire, et de laisser à mes lecteurs le droit de juger. C'est Herminie qui va paraître devant leur tribunal : ils verront ce qu'ils doivent penser de sa conduite.

Il était huit heures du matin ; j'étais en-

core au lit, où j'avais passé une nuit assez tourmentée. Catherine entre, et m'apporte un assez gros paquet de lettres. Je reconnais sur le pli l'écriture de l'amie de mon cœur. J'ouvre d'une main tremblante ; je trouve plusieurs lettres, chacune dans son enveloppe.

La première était adressée à Herminie à Rennes, et l'adresse était de la main de ma mère. Je frémis, je ne sais pourquoi. En la retournant, je vois écrit sur le dos, de la main d'Herminie :

« Lisez ces lettres de suite dans l'or-
» dre où elles sont, et commencez par
» celle-ci. »

Mon frisson redouble : j'ouvre la lettre, et j'y trouve ce qui suit :

Paris,.... juin 1762.

« MADAME,

» Qui que vous soyez, il me serait im-
» possible, d'après votre correspondance
» touchante avec mon fils, de ne pas avoir
» pour vous la plus tendre et la plus véri-
» table estime. Vos lettres annoncent une
» candeur, une sensibilité, une âme qui
» vous a fait trouver le chemin de la
» mienne.

» C'est ce sentiment d'affection qui » m'entraîne irrésistiblement vers vous, » qui me dicte la démarche que je vais risquer, et je me livre à la consolante pen- » sée que ma confiance trouvera grâce à » vos yeux.

» Une mère au désespoir tombe en » pleurs dans votre sein compatissant. Elle » vous conjure de lui rendre un fils qui, » sans le secours que j'attends de votre » générosité, deviendra victime de la pas- » sion bien juste, mais aveugle et effrénée, » que vous lui avez inspirée. Elle le condui- » ra au délire, et nous le perdrons toutes » deux. » (Ici ma mère faisait un détail » très-circonstancié et très-effrayant de » mon affaire avec R...eu.)

« Représentez-vous (ajoutait-elle en- » suite), représentez-vous, madame, ce » malheureux enfant qui n'a pas encore » atteint seize ans, et qui, malgré le bien- » fait de la bonne constitution qu'il tenait » de la nature, n'a plus qu'un souffle tout » prêt à s'exhaler, et ne tient plus à la vie » que par un fil délicat, que la plus légère » secousse peut rompre ! Vous qui le vîtes » sans doute dans des momens plus heu- » reux, votre œil aimant chercherait en

» vain à le reconnaître; c'est ce que peut à
» peine faire l'œil flétri de sa mère dé-
» solée.

» Vous allez sans doute me demander
» quel est le service que j'ose attendre de
» vous : eh bien ! madame, je vais m'expli-
» quer.

» Avant tout, jetez un regard sur ce
» cœur maternel qui vous implore : dai-
» gnez chercher à y lire, et voici ce que
» vous y verrez.

» Si les circonstances avaient eu le même
» bonheur que vos âmes, et la même faci-
» lité de se réunir en faveur de votre
» amour que ces âmes sensibles en ont eu
» à l'éprouver, croyez que j'aurais volé de
» toutes mes forces au-devant de ces nœuds
» que la raison m'ordonne aujourd'hui de
» chercher à rompre. Et en effet, où mon
» fils trouvera-t-il jamais, je ne dis pas une
» compagne semblable à vous, mais une
» qui possède la millième partie des vertus
» et des qualités dont tout me prouve que
» vous êtes un inestimable trésor? Mais,
» madame, voyez en même temps combien
» de choses lui défendent d'aspirer à la pos-
» session de ce trésor sans prix.

» Son extrême jeunesse ne serait pas le

» plus grand obstacle. Vos âges n'offrent
» point une inconvenance remarquable ;
» mais son peu d'avancement dans le
» monde, où il est encore loin de pouvoir
» penser seulement à embrasser un état ;
» mais votre fortune (j'entends d'ici la ré-
» ponse de votre délicatesse. A cela, vous
» me permettrez de dire qu'elle sollicite et
» motive la mienne), mais surtout votre
» naissance, madame : votre naissance ;
» vous savez quelle idée on y attache par-
» tout, et nommément dans le pays qui
» vous a donné le jour. Mon fils, d'une
» famille de commerce, honnête, mais sans
» titres, ne pourrait pas même, toutes
» choses égales d'ailleurs, accepter votre
» main quand vous la lui offririez, à moins
» que, victimes tous deux d'une passion ro-
» manesque dont vous pleureriez un jour
» les écarts, vous ne consentissiez à vous
» séparer du reste des hommes, pour aller
» végéter dans un obscur isolement et
» dans les horreurs de la misère.

» Votre raison, aussi forte que votre
» amour (que j'aime à croire telle au
» moins), repousse une pareille chimère.

» Voici donc la grâce que j'ose attendre
» de vous, madame. Elle vous coûtera, je

» n'en doute pas ; mais combien il vous » sera doux un jour d'avoir rendu un » homme à ses devoirs, à la société, et un » fils à sa mère !

» Il s'agit de vouloir bien vous servir, » dans une lettre que vous lui adresseriez, » des mêmes argumens que contient la » mienne ; de lui faire voir la barrière in- » surmontable que tout élève entre vous » et lui, et de lui faire entendre que » votre correspondance ne pouvant désor- » mais avoir aucun but raisonnable, aucun » résultat heureux, il doit désirer ainsi » que vous de la voir cesser.

» Je n'ai rien de plus à ajouter, madame, » que de nouvelles assurances de ma par- » faite estime, et de mon entière confiance » en votre sagesse et en votre générosité.

» Votre, etc.... F. . D***. »

Dire qu'il me fut possible de lire cette lettre de suite, je mentirais ; de la lire sans la baigner de larmes, oh ! bien amères, je mentirais ; de la lire sans sentir de temps en temps mon cœur se soulever contre ce que j'appelais la trahison de ma mère, je mentirais. La vérité est que je fus atterré, que je vis le coup, et que je ne vis que trop en même temps qu'il était inévitable.

Cette lettre semblait me dispenser de lire les autres ; aussi ne fis-je que les parcourir. C'étaient des copies qu'Herminie m'envoyait de ses premières réponses à ma mère. Elles étaient courtes, mais pleines de vraie sensibilité. Elle combattait la raison maternelle par la logique de l'amour. Ma mère, toujours forte de ses principes, revenait à la charge avec cette espèce d'autorité que semble donner une bonne cause ; enfin elle triompha d'Herminie, comme on va le voir par les lettres suivantes. La première était adressée à ma mère, et conçue en ces termes :

Rennes, août 1762.

« Vous l'emportez, madame. J'ai mis
» dans la balance, d'une part, les intérêts
» d'une malheureuse amante qui ne peut
» réellement rien pour le bonheur d'un
» amant adoré ; de l'autre, ceux d'un fils
» de la plus belle espérance, et d'une
» tendre mère qui n'a de consolation que
» ce fils. Vous l'emportez : le sacrifice se-
» ra complet. Veuillez songer à ce qu'il
» me coûte ; en y pensant bien, vous verrez
» que celle qui a eu le courage de le faire,
» méritait peut-être l'honneur de pouvoir

» un jour vous nommer sa mère. Consolez,
» ah! consolez.... son nom même....Je
» n'ose plus... je ne puis plus le prononcer,
» Adieu, madame, adieu..... toi..... Adieu
» la vie....

» HERMINIE. »

Ét l'on reçoit de pareils coups, et l'on ne meurt pas! Courage, voici le dernier.

Rennes, août 1762.

« Mon ami (son ami!), rien ne pourra
» m'empêcher de te donner ce nom dans
» le secret de mes pensées : c'est la der-
» nière fois que tu le verras tracé de ma
» main sur le papier. La voix de la raison
» a parlé par l'organe d'une mère. C'était
» d'elle que je t'avais reçu, puisque c'est
» à elle que tu dois le jour. Elle redemande
» son bien : je ne puis ni ne dois le lui re-
» fuser. Je remplis un devoir effrayant,
» mais il a sa douceur, puisque je ne puis
» me dissimuler que c'est un devoir.
» Je te demandai autrefois l'exemple du
» courage; aujourd'hui, je te le donne.
» Adieu, mon ami, adieu pour jamais. Je
» ne t'ordonne pas d'oublier Herminie.
» Son cœur l'assure que le tien ne pour-

» rait pas obéir. Adieu... adieu, mon ami.

» P. *S.* Il est temps de te révéler le secret » de la petite cassette. A gauche, sur la » plaque de la serrure et contre le passage » censé cêlui de la clef, est un petit bou- » ton rond, partagé comme une vis par » le milieu. En mettant l'ongle dans cette » fente, et en tirant horizontalement de » gauche à droite, la cassette s'ouvrira.

» Je te supplie de vouloir bien remettre » toutes ces lettres à ta respectable mère, » que j'assure des plus tendres sentimens... » Adieu. »

Je sonnai. Catherine parut. Je lui donnai le paquet, en détournant les yeux pour lui cacher mes larmes. Je lui dis de le remettre sur-le-champ à ma mère, et je restai seul avec ma douleur.

Quelque temps après, ma mère vint, s'assit près de mon chevet, me prit affectueusement les mains, pleura avec moi, me parla tendresse et raison, me demanda pardon, l'obtint, remit un peu de calme dans mon âme, et, continuant chaque jour à m'entourer de toutes ses bontés maternelles, parvint, sinon à déraciner, du moins à assoupir le sentiment de mes peines.

J'ouvris la cassette en secret. Il n'est pas temps de dire ce qu'elle contenait. Je la remis dans sa place mystérieuse, et n'y touchaiq ue long-temps après.

Ma santé ayant enfin reparu dans toute sa force à peu près, si l'on excepte la pâleur, je retournai achever, tant bien que mal, mon ennuyeuse philosophie. Cette seconde année n'offre rien de remarquable. A dix-sept ans, je passai maître-ès-arts, chose nécessaire pour les vues que l'on avait sur moi, et je sortis du collége en le regrettant peu, mais emportant pour ceux de mes maîtres qui l'avaient mérité, un attachement et une reconnaissance que rien n'a pu altérer.

Me voilà donc enfin échappé de ce premier et indispensable esclavage. Je suis rendu à la maison paternelle. Y resterai-je long-temps ? assez pour faire mes premiers pas dans le monde, et soulever le coin du voile qui jusque-là m'avait dérobé la société; mais je vais être lancé par une volonté absolue, qui n'était point la mienne dans une carrière épineuse où je resterai tant que je pourrai. C'est ce qu'on verra par la suite.

CHAPITRE IX.

Le couvent. — Sœur Sainte-Agathe. — Ma sœur novice.

Cette longue et triste année qui suivit la perte d'Herminie fut absolument nulle pour le sentiment. Mon cœur resta dans une apathie dont rien n'eut le pouvoir de le tirer. Il ressemblait à ces terres fatiguées de produire, auxquelles on accorde un repos nécessaire.

La nature, toujours bonne et prudente, m'avait procuré cet assoupissement pour me donner le temps de me remettre des secousses d'une crise pénible; mais elle n'avait fait que suspendre l'exercice de ses droits; elle était loin d'y avoir renoncé, et, au bout de cette année léthargique, elle me réveilla brusquement pour me lancer plus puissante et plus brûlante que jamais dans la carrière amoureuse.

J'appris que l'état auquel on me destinait était la médecine. J'avais montré une répugnance absolue pour celui du commerce, et le docteur P***, qui avait des raisons particulières pour m'attirer dans son cercle, n'avait pas manqué de diriger

la volonté de mes parens vers son but, hélas! bien naturel et bien manqué.

Ce grand homme, que les plus rares talens ont marqué du sceau de l'immortalité, faisait alors des cours d'anatomie et de toutes les parties constitutives de la médecine, qui attiraient à ses leçons des auditeurs sans nombre et de tous les coins du monde.

Son génie et sa réputation mettaient à contribution l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, le Danemarck, la Suède et jusqu'à Constantinople même. Je me suis vu dans son amphithéâtre, entouré de toutes les nations de la terre, et pressé entre les quatre parties du globe. Que n'ai-je pu aimer la médecine-pratique, comme un tel maître avait su m'en faire aimer la théorie! Mais, je le répète, on n'échappe point à sa destinée. Ne prévenons point les événemens, et abandonnons-nous à leur cours, puisque rien ne peut les détourner.

Les élèves de médecine joussaient des vacances ainsi que les autres facultés de l'université, et dans le même temps. Ce n'était qu'à la rentrée des classes que je devais poser le pied sur le seuil du temple

d'Épidaure, et la campagne de mon père, plus belle, plus riante que jamais, était l'aimable séjour que j'habitais pendant ces jours de repos et de délassement.

Un dimanche que pour la première fois, j'avais accompagné ma mère à la messe du couvent de Popincourt, situé, comme je l'ai dit, en face de notre maison, je me plaçai avec elle dans le chœur près de ce grand rideau noir qui sépare les religieuses, les novices, les pensionnaires, et toutes les habitantes du saint lieu, des profanes mondains.

J'entendais derrière ce rideau un grand nombre de voix angéliques qui, des voûtes du temple qu'elles allaient frapper, venaient retentir dans les cœurs, et surtout dans le mien, toujours ouvert au charme de l'harmonie. L'orgue, touché par une habile pensionnaire, me pénétrait, en se mêlant aux voix, d'une volupté mélancolique dont je craignais de voir arriver la fin.

C'était ainsi que mon âme était disposée, lorsque tout à coup, à je ne sais quelle époque du sacrifice de la messe, le grand rideau mystérieux est tiré par une main, ah! par une main dont je n'oublierai ja-

mais la petitesse, la blancheur, le potelé et la grâce inexprimables. Mais quel fut mon trouble et mon ravissement, lorsque cette main charmante ayant écarté le voile qui couvrait le reste de la personne, je pus voir, à un demi-pied de moi, la plus céleste figure qui eût encore frappé mes regards. Le costume de novice était celui de cette adorable recluse. Un bandeau blanc couvrait son front jusqu'aux sourcils châtains et bien arqués qui surmontaient deux yeux bleus, comme on peint, ou comme il faut peindre ceux des anges. Une peau d'un éclat et d'une fraîcheur incomparables; une bouche toute petite, et de la couleur d'une belle cerise; en un mot, un ensemble qui ne laissait absolument rien à désirer; tels étaient les charmes de la belle novice Agathe de V....let.

Sa taille n'était pas très-grande, mais bien proportionnée. Ses vêtemens religieux n'empêchaient pas, et favorisaient même le soupçon d'un embonpoint que les rigueurs du cloître n'avaient point encore attaqué.

Ce fut alors que je me sentis saisi d'un tel accès de dévotion, que, s'il n'eût tenu qu'à moi, je serais resté dans l'église tout

le temps qu'on aurait voulu, devant la nouvelle divinité qui venait de s'offrir à mes yeux; mais sa présence était un bien dont je ne devais pas jouir long temps.

Le service finit; le rideau se referma. Je quittai le temple, non sans me retourner bien des fois vers la grille, derrière laquelle je laissais mon cœur. Je suivis mélancoliquement ma mère, et nous arrivâmes en silence à la maison. Depuis long-temps accoutumée à me voir un air sombre et pensif, connaissant à fond la cause de cet état habituel de mon âme depuis l'histoire d'Herminie, elle ne conçut aucune inquiétude, et fut bien loin de soupçonner les nouveaux tourmens que l'amour allait me causer.

Le plus cruel, dans ce moment où je sentis son feu se rallumer en moi, fut l'aspect effrayant de tous les obstacles qui se plaçaient d'eux-mêmes entre ma nouvelle idole et moi.

D'abord je lui étais inconnu; et bien vraisemblablement, malgré la ténacité de mes regards acharnés à ne pas s'éloigner d'elle, la belle novice n'avait guère songé à faire attention à moi.

Ensuite, quand elle aurait eu la bonté

de me remarquer, celle même de me distinguer et de m'accorder un sentiment de faveur, à quoi cela aurait-il servi? N'avais-je pas devant mes yeux cette clôture sévère, ces grilles impénétrables, ces lois rigoureuses, et enfin toutes les barrières insurmontables qu'élève le cloître entre l'amour et lui? Toutes ces réflexions désespérantes auraient dû me rendre ma raison; mais, par une fatalité dont je ne suis pas le seul à fournir la preuve, plus je voyais de difficulté, plus je me roidissais contre elles, sans avoir même une lueur d'espoir de les vaincre.

Je ne m'abusais pas un instant sur l'impossibilité de réussir jamais dans ces extravagantes amours; mais il ne me vint pas une seule fois en pensée de chercher à éteindre un feu qui ne faisait que s'allumer, Un miracle seul pouvait venir à mon secours; mais comment espérer ce miracle? Eh bien! il se fit pourtant; et après l'étonnante, que dis-je? l'incroyable aventure que je vais raconter, que les amans prennent courage. Ce fait, aussi vrai qu'il est étrange, est de nature à rallumer dans leurs cœurs tous les flambeaux de l'espérance: le voici dans toutes ses circonstances.

C'était le dimanche d'après celui qui avait ravi mon cœur à l'indifférence pour le rendre à l'amour. J'accourais au temple avec une ardeur dont le ciel ne pouvait s'offenser, puisqu'au fait c'était lui rendre hommage à lui-même que d'aller y adorer un de ses plus beaux ouvrages. Je l'avais revu, cet ange qu'y venait chercher mon cœur, et j'étais sorti du sanctuaire plus brûlant d'amour que je n'y étais entré. J'avais remarqué avec une satisfaction extrême que la belle novice s'était placée contre la grille du même côté que moi; de manière que cette grille seule nous séparait. J'avais même cru m'apercevoir (ô illusion d'un cœur en délire) que ses beaux yeux s'étaient de temps en temps soulevés sur moi, et n'annonçaient aucun sentiment de rigueur. Le véritable foyer de toutes les brûlantes chimères de l'espérance est vraiment le cœur d'un amant.

Je ne sais quel baume suave et régénérateur coula dans toutes mes veines. J'entrevis la perspective d'un doux retour dans les yeux célestes de la charmante Agathe, et il me sembla que je reprenais un nouvel être.

Plus maître de moi que le premier jour

de mon apparition au couvent, je pris une contenance tout-à-fait propre à faire plaisir à ma mère, que ma constante mélancolie alarmait en secret. Je sentais intérieurement de petits accès de joie dont je ne pouvais définir la cause, et que je n'aurais pas manqué de prendre pour un pressentiment, si j'avais pu deviner l'aventure bizarre qui allait arriver, et qu'il est temps de mettre sous les yeux du lecteur.

Une heure venait de sonner. Une grande partie de la compagnie que recevait ce jour-là mon père, suivant sa prudente coutume, était déjà rassemblée. La joie animait toute la maison, lorsque, de dessus la terrasse, nous voyons arriver clopin-clopant un vieux pauvre à barbe grise, longue, sale et touffue, qui nous crie d'un peu loin, d'une voix rauque, que mon père était attendu au couvent de Popincourt par madame la supérieure. Il approche et répète son message. « Qu'est-ce que cela signifie? qu'ai-je affaire au couvent de Popincourt, et que me veut la supérieure? » — « Va voir ce que c'est avec ton fils, dit ma mère. Il n'y a qu'un pas, tu seras bientôt revenu. »

Nous partons, nous arrivons; on nous fait entrer dans le parloir, où nous atten-

dait la supérieure. « Est-ce à M. D*** père que j'ai l'honneur de parler? » — « C'est lui, madame, qui a celui de vous présenter son respect. » — « Qu'on amène cette demoiselle! »

On amène en effet une jeune personne: c'était ma sœur. Nous reculâmes de surprise, mon père et moi. « Quoi! vous ici, mademoiselle! et qu'y venez-vous faire? » La supérieure, sans donner à Sophie le temps de répondre, fait un long discours sur la grâce et le bonheur qu'avait eu ma sœur d'entendre sa voix, et de céder à une vocation qui lui paraissait démontrée à elle supérieure.

« Quoi! mademoiselle, vous voulez vous faire religieuse? » — « Si vous avez la bonté d'y consentir, répond la subite convertie. Un rayon de la grâce divine est venu dessiller mes yeux et échauffer mon cœur. Bien jeune encore, je suis toute souillée d'iniquités. Il est temps que je me réconcilie avec Dieu et avec moi-même. Il ne me reste, pour fléchir la miséricorde céleste, que le parti de me consacrer, loin d'un monde qui m'eût perdue, à la retraite et à la pénitence. » — « Veuille ce Dieu tout-puissant, dont vous dites avoir senti

la grâce, que ceci ne soit pas une nouvelle comédie que vous voulez jouer, et dont vous vous proposez de nous rendre dupes! » — « Ah, mon père! » — « Ah, monsieur! » s'écrie la supérieure. — « Vous ne la connaissez pas comme moi, » dit mon père, aussi peu convaincu que moi de la sincérité de cette belle vocation. « Au reste, ajouta-t-il, vous voulez être religieuse : c'est votre dernier mot? Eh bien! je le veux bien aussi; mais souvenez-vous, mademoiselle, que personne ne vous force à prendre ce parti, et que, si vous venez un jour à changer d'avis, on aura le droit de vous forcer à tenir la parole que vous donnez volontairement à Dieu et aux hommes. Vous pouvez, madame, admettre ma fille au nombre de vos novices. » — « Monsieur, la pension est de six cents livres. » — « J'allais vous le demander, madame. J'y souscris; cela suffit. » — « Monsieur, dit la supérieure à mon père qui s'en allait, la coutume est de payer la demi-année d'avance » — « La demi-année, madame? Le premier quartier, vous voulez dire? » — « Pour les pensionnaires, oui; pour les novices, non. » — « La raison? » — « Ce sont des usages reçus. Ensuite il y a une

dot de deux mille écus. » — « Faut-il la payer d'avance aussi, madame? » — « Non, monsieur; c'est pour vous avertir. » — « Dans combien de temps prend-on le voile? » — « Dans deux ans. » — « Oh ! à la bonne heure. Il y a grande apparence que je ne paierai pas la dot, me dit-il tout bas. Quant à la demi-année, madame, je n'ai pas cent écus sur moi. » — « Monsieur, vous êtes notre voisin ; une de nos sœurs converses va vous accompagner, et me rapportera la somme, dont je vais faire le reçu, qu'elle vous remettra en touchant l'argent. » — « Allons, marchons, je vous attends, ma Sœur ; et toi, songe à tenir ta vocation, ou tu verras. » Le ton de mon père annonçait sa juste mauvaise humeur.

Nous sortîmes, et trouvâmes dans la cour du couvent un fiacre qui jurait comme un charretier. « Eh bien (ici termes énergiques)! me renvoie-t-on? me paie-t-on? Que diantre est-elle donc devenue? » — « De qui parles-tu? » dit mon père. — « Eh ! d'une jeune demoiselle qui m'a pris auprès de Saint-Méry, et que j'ai amenée ici où elle me plante là pour raverdir. » — « Cette jeune demoiselle est ma fille. » — « Ah, ah! not' bourgeois, ma foi, ça

fait une jolie enfant, là; il ne faut pas mentir. On voit bien qu'elle a de qui tenir.... Voilà son frère, je parie. Elle lui ressemble sac...ié comme deux gouttes d'eau. » — « C'est bon, mon ami; tu vas nous mener avec cette brave sœur converse jusque chez moi (elle arriva en ce moment), et là, je te paierai toutes tes courses. » — « Ça suffit not' maître. » — « Vous avez le reçu, ma sœur? » — « Oui, mon doux Jésus! » — « C'est à merveille; montons. » Et le fiacre donne galamment le bras pour monter à la sœur converse; et le voilà sur son siége, et en un demi-quart-d'heure, nous sommes à la maison.

Mon père, interrogé avec empressement par tout le monde, dit à ma mère: « Avez-vous jamais eu des religieuses dans votre famille, madame? » — « Non, que je sache. » — « Eh bien félicitez-vous. La grâce divine vous en envoie une, dont les prières efficaces vont vous mettre supérieurement avec le ciel. » — « Que veut dire cette plaisanterie? » — « Ce n'est point une plaisanterie. Mademoiselle Sophie, votre chère, féale et amée fille, se fait religieuse; et voilà une très-aimable sœur converse du couvent de Popincourt,

à laquelle je vais compter la première demi-année de son noviciat. Voulez-vous bien venir avec moi, ma sœur? » Il sortit avec la sœur, lui donna cent écus, prit le reçu et paya bien le fiacre, qu'il chargea de reconduire la religieuse.

Pendant sa courte absence, tous les amis se regardaient. Ma mère n'en pouvait pas revenir. Elle me faisait répéter cent fois la même chose, se croisait les mains, levait les yeux au ciel, les fixait en terre et ne pouvait que dire : « Mon Dieu! est-il bien possible? » — « Très-possible, dit mon père en rentrant. Je mettrais ma main au feu que c'est encore un tour que cette effrontée-là nous joue; mais qu'elle y prenne garde. » — « Pourquoi! disaient quelques plats parasites? c'est peut-être une sincère vocation, un coup du ciel; qui sait? » — « Un coup de Jarnac (1), bonnes gens.... Ah! je connais la pèlerine mieux que vous, allez; mais je suis là, Dieu merci. Allons nous mettre à table. »

Ce qui fut dit fut fait. Comme dans le fond il n'y avait rien de bien effrayant

(1) Tout le monde connaît le combat de Jarnac et de La Châteigneraye.

dans tout cela, on en causa, chacun dit son mot, mais l'appétit de personne n'en souffrit. En effet, que ma sœur se fît religieuse ou non, il n'y avait pas là de quoi perdre un coup de dent.

Vers la fin du repas, il nous arriva un nouveau plat de dessert. On n'a peut-être pas oublié que depuis long-temps ma sœur était chez madame Roussel, qui avait promis le miracle de sa conversion, et l'avait opéré en effet, puisque Sophie s'était enfuie de chez elle pour se faire religieuse.

On vient avertir que quelqu'un demande à parler à mon père : c'étaient le fils et la gouvernante de la bonne madame Roussel. Ils venaient, tout épouvantés, s'informer si l'on avait des nouvelles de mademoiselle Sophie. « Très-heureuses, » dit mon père. — « Ah! Dieu soit loué! » — « Oui, c'est lui qui s'en est emparé; et assurément cela est bien louable à lui. Mais, est-ce que madame Roussel ne savait rien de sa vocation? » — « Comment, de sa vocation? » dit le jeune homme. — « Oui, de sa vocation. Elle vient de se mettre en religion au couvent de Popincourt, là vis-à-vis. » — « Ah! Dieu soit béni et la sainte vierge Marie! s'écrie

en se signant la bonne Marianne. Ah bien! je lui pardonne à présent le tour quelle m'a fait, puisque c'est pour ça. Cette pauvre demoiselle! » — « Comment! quel tour? » — « Eh! mon Dieu, oui. Je l'avais menée à Saint-Méry à la messe de midi. Elle était sur une chaise, et moi à genoux tout bonnement par terre. Avant le lever-Dieu, je la vois bien à côté de moi; après le lever-Dieu, je ne la vois plus; ce qui me fait presque croire qu'elle a pris, pour s'en aller, le moment que je me baissais pendant le divin sacrifice. » — « Oh! vous pouvez le croire tout-à-fait, ma bonne. c'est ce moment-là tout juste qu'elle a choisi. Elle a pris une voiture qui l'a conduite à Popincourt, où elle est en sûreté. Rafraîchissez-vous, et soyez tranquilles. » Ils se rafraîchirent, se reposèrent un moment, et partirent bien joyeux de la vocation de ma sœur.

CHAPITRE X.

Projet. — Conversion apparente. — Bénédiction maternelle. — Correspondance ingénieuse. — Espoir.

Tandis que chacun s'occupait; suivant sa manière de voir, de la subite fantaisie de ma sœur, j'avoue ingénument que je pensai à en tirer parti pour les intérêts de mon amour. Quelque chose me disait que sa démarche cachait un mystère, et je devinais assez juste ; mais j'ignorais encore de quelle espèce il pouvait être. La suite seule pouvait me donner là-dessus des lumières que je ne tardai pas à obtenir.

J'ai déjà dit que les événemens ordinaires n'avaient rien de piquant ni de flatteur pour Sophie. Pour faire le plus court et le plus facile voyage, un chemin tout simple et tout uni lui aurait souverainement déplu. Elle voulait des détours, des obstacles qu'elle créait elle-même. Elle entrait dans un labyrinthe qu'elle aimait à rendre inextricable; et, à fin de compte, elle avait le bonheur de trouver le fil qui devait l'en tirer.

Son irruption dans le couvent de Po-

pincourt, pour me servir de ce terme, était un rêve de son imagination romanesque, qu'il lui avait plu de réaliser pour avoir la douceur (inestimable pour elle) de lutter contre les difficultés qu'elle avait entassées elle-même, et d'en triompher.

Je n'ai su positivement tout cela qu'après ; mais je le pressentais en partie. Je connaissais trop ma sœur pour pouvoir lui supposer une seconde le penchant de la retraite, et ce fut d'après cette certitude qu'elle ne voulait qu'une aventure, que je formai le dessein de l'employer à faire réussir la mienne.

Une grande partie de la société qui était chez mon père s'était distribuée en diverses troupes. Les uns étaient au jardin, les autres au billard. J'étais, moi, sur la terrasse avec ma mère et un ami ou deux, lorsque du fond de l'immense jardin de Popincourt que nous avions en face, nous découvrons une longue procession qui semble s'avancer de notre côté. A mesure que le cortége approche, nous distinguons la supérieure en tête, environnée et suivie des pensionnaires et des novices mêlées ensemble; la marche était terminée par les professes, suivies des sœurs

converses et de la classe inférieure du couvent.

Le cortége se dirigeait véritablement vers nous; et quand nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous vîmes ma sœur entre la supérieure, mon adorable Sainte-Agathe et une autre novice. Je ne dirai rien de ce que j'éprouvai. Cela se se suppose facilement. La belle Sainte-Agathe lui serrait affectueusement les mains, avait l'air de lui parler de la manière la plus encourageante, et son sourire et toute sa personne étaient vraiment célestes.

La terrasse s'était remplie. Chacun averti de cette espèce d'ambassade, était accouru pour savoir quel en était l'objet.

Quand la procession fut arrivée à une distance convenable, la supérieure, se détachant du groupe, s'avança avec ma sœur, et instruite par elle quelle était, dans le nombre, la mère de sa nouvelle novice, elle lui adressa les paroles suivantes, avec toute l'onction dont ces pieuses charlatanes sont capables.

« Madame, c'est sans doute à la mère de mademoiselle que j'ai l'avantage de parler. » — « Oui, madame, » répondit

ma mère un peu décontenancée. — « Votre chère fille, madame, obéissant à la voix d'en-haut qui s'est fait entendre à elle, est venue avec confiance déposer dans mon sein l'ardent désir qu'elle a conçu de se consacrer au Dieu du ciel et de la terre; mais, avant d'entamer le grand œuvre de cette pieuse consécration, elle m'a laissé entrevoir combien il lui serait doux de tomber en ma présence, aux pieds de sa mère, et de lui demander sa bénédiction, bienfait qu'elle regarde avec raison comme devant être le protecteur de ses desseins religieux et l'aliment de son courage. Elle attend à genoux (Sophie s'y était mise en effet) qu'une mère généreuse et sensible lui accorde cette faveur qui va fortifier sa marche dans la carrière difficile que la grâce vient de lui ouvrir, et de mon côté je me joins à elle pour l'aider à l'obtenir. » — « Si ma fille, répondit ma mère, qui avait eu le temps de se remettre, si ma fille est véritablement appelée à l'état qu'elle a l'air de préférer aujourd'hui, de quel droit madame, oserais-je me mettre entre l'Être-Suprême et elle? Je lui accorde de toute mon âme cette bénédiction dont elle paraît sentir le

besoin ; mais qu'elle se souvienne que la bénédiction des parens, si fructueuse pour des enfans vertueux qui de bonne foi veulent la mériter, se change en malédiction, et en entraîne tous les fâcheux effets sur la tête coupable de ces enfans inspirés par un mauvais génie, qui ne leur souffle qu'imposture et pernicieux desseins. Puisque c'est au ciel qu'elle prétend se dévouer, qu'elle se persuade bien qu'on peut se jouer des hommes, mais qu'on ne se joue pas de lui.

» Je croirais vous offenser, madame, en vous demandant, pour cette nouvelle convertie, des soins que votre piété éclairée, votre charité indulgente ne manqueront pas de lui prodiguer. Puisse le ciel, qui m'entend, la bénir comme je la bénis. »

Ma mère alors se mit à genoux contre la balustrade de la terrasse, prononça tout haut quelques courtes prières, et étendant les doigts en croix, donna réellement sa bénédiction à ma sœur, aussi à genoux, les mains croisées sur la poitrine et la tête baissée.

Cette cérémonie, accompagnée de part et d'autre du plus profond silence, eut

réellement quelque chose d'imposant et de majestueux qui agit puissamment sur tous les spectateurs. Presque tous les yeux se mouillèrent de larmes religieuses, et ce moment fut vraiment digne du regard de la divinité. Qu'eût-ce été, si tout le monde eût eu la même bonne foi que ma mère! mais on ne lit point dans les cœurs: Dieu seul a ce pouvoir; et, après une cérémonie aussi touchante, aussi auguste et aussi authentique, il n'y eut personne qui ne demeurât convaincue que les larmes de ma sœur avaient été sincères, et que sa vocation était vraiment un miracle de la grâce.

Laissons-la retourner paisiblement à son monastère sous l'aile protectrice de la zélée supérieure, et déjà riche de l'amitié de la belle et sensible Sainte-Agathe. Nous les suivîmes des yeux jusqu'à ce que tout le cortége fût rentré dans le cloître, et la soirée se passa en réflexions graves, mais consolantes, sur tout ce qu'on venait de voir et d'entendre.

La compagnie se retira à l'heure accoutumée. Je restai seul avec ma famille à continuer la conversation sur l'événe-

ment du jour; et, après un léger repas, j'allai chercher dans la silencieuse nuit les conseils qu'elle accorde quelquefois et dont j'avais réellement besoin.

Celui que j'en reçus me parut le plus sage; mais pour le mette à exécution, il fallut user d'un moyen qui pouvait n'être pas neuf, et duquel cependant je n'avais pris l'idée nulle part. Il s'agissait d'écrire à ma sœur une épître en vers sur le bonheur qu'elle avait eu de se sentir touchée par la grâce, au point de se vouer à l'état religieux; de lui peindre en apparence les charmes de cet état; et de composer tellement cette épître, que chaques premiers mots de chaque vers réunis formassent un sens tout différent, et analogue à mon but amoureux.

Par ce moyen je n'exposais rien que ma besogne, qui courait le risque d'être inutile, si ma sœur ne me devinait pas; mais du reste mon secret demeurait en sûreté, quand même la supérieure eût vu ma lettre, comme cela arriva.

Voici ces vers, que je n'insère ici qu'à cause de leur singularité, et non certainement en faveur de leur mérite. Les premiers mots étaient écrits en caractères diffé-

rens qui pouvaient me trahir, mais qui étaient nécessaires à mon projet.

Épître à ma sœur, novice au couvent de Popincourt.

La grâce a donc trouvé le chemin de ton cœur !
Plus le monde a d'attraits, plus tu le crois trompeur.
Aimable en ses leçons, simple dans sa doctrine,
Des vrais biens cette grâce est la source divine.
Deux trésors sont ici, l'innocence et la paix :
Novices, goûtez bien des plaisirs si parfaits.
Tes jours vont, ô ma sœur ! s'écouler auprès d'elles ;
Compagnes de ta vie, à la vertu fidelles,
Est-il un plus grand bien que de leur ressembler ?
Adorée à ton tour, on va te contempler.
Ton zèle ardent et pur au ciel marque ta place.
Secours inattendus que tu dois à la grâce,
Ou plutôt noble élan d'un cœur qui veut enfin
Mourir en servant Dieu pour renaître en son sein.

On trouvera sans peine, en rassemblant les premiers mots, le sens suivant.

La plus aimable des deux novices, tes compagnes, est adorée. Ton secours, ou mourir.

Par ce moyen encore je sondais la vocation de ma sœur. Je connaissez assez et la tournure et l'étendue de son esprit, pour être certain qu'elle me devinerait, et

me répondrait d'une façon ingénieuse; mais je ne l'étais pas de la manière dont elle prendrait la chose. Si elle refusait le service demandé, c'est que sincèrement elle voulait ce qu'elle avait annoncé. Si la mémoire de ce que j'avais fait pour elle dans le temps de Senneval lui inspirait de la reconnaissance, c'était encore ce que sa réponse devait m'aprendre.

Tout bien réfléchi, bien calculé, j'allai porter ma lettre effrontément moi-même: je voulais être présent à sa lecture par la supérieure. J'arrive, je demande Sœur Sainte-Sophie au parloir. On me reconnaît pour son frère; on va la chercher; elle vient avec la supérieure, qui ne la quittait point dans ces premières visites, de peur que quelque profâne ne vînt ébranler l'édifice, peut-être un peu chancelant, de sa prompte vocation.

Je donnai ma lettre à ma sœur, qui la remit à la supérieure. Celle-ci l'ouvrit, la lut, et la rendant à Sophie avec un air rayonnant de joie : O! que vous êtes heureuse, ma fille, d'avoir un frère qui pense aussi bien! dit-elle. » Ma sœur lut plusieurs fois; des larmes d'attendrissement coulèrent de ses yeux, et elle me dit avec

la plus grande sensibilité : « Que je suis pénétrée, mon frère, du vif intérêt que vous prenez à ma destinée ! Je n'oublierai jamais vos sages conseils, et j'en serai éternellement reconnaissante. Si notre bonne mère supérieure le permettait, je vous supplierais d'entretenir avec moi une correspondance qui ne pourrait que me fortifier dans la sérieuse résolution où je suis, et me serait d'un grand secours. »

La bonne supérieure émue elle-même, et à mille lieues de soupçonner deux jeunes gens dont la figure ingénue semblait garantir la candeur et la bonne foi, consentit avec empressement, s'étendit sur l'utilité de ces correspondances pour le bien des âmes, permit à ma sœur de me répondre, et dit bien généreusement qu'elle jetterait pour la forme un coup d'œil sur nos lettres; mais que, sûre de nos sentimens et de nos principes, elle ne rendrait pas cette inquisition très-rigoureuse. L'adroite Sophie, en lui rendant grâce de sa flatteuse confiance, lui demanda sa surveillance avec ardeur, et l'adulation ne manqua pas son effet ordinaire, qui fut que la plus entière liberté d'écrire nous fut ac-

cordée. Mais ce n'était pas assez pour ma sœur : elle tenait la supérieure dans ses filets, il fallait profiter du moment.

« O ma bonne et généreuse mère ! dit cette rusée et spirituelle comédienne, comment déjà comblée de toute vos faveurs, puis-je avoir la téméraire indiscrétion de vous en demander encore une ? » — « Parlez, ma fille. » — « Ce qui me donne un peu plus de hardiesse, c'est qu'il est qucstion d'un service à rendre à la communauté d'une part, et de l'autre à une brebis innocente, mais bien prête à s'égarer. » — « De quoi et de qui s'agit-il donc, mon enfant ? » — « De la Sœur Sainte-Agathe. Mon frère n'est pas de trop dans la confidence que j'ai à déposer dans votre sein maternel. » — « Eh bien ! la Sœur Sainte-Agathe ? » — « Doit faire incessamment ses vœux, comme vous savez, ma mère, mais je ne puis vous dissimuler que chaque jour accroît sa répugnance. Il lui paraît affreux de se voir sacrifiée sans retour au barbare caprice d'une mère indigne de ce nom (ce sont ses termes). Dès mon arrivée en ce lieu saint, Sœur Saint-Agathe a semblé frappée d'un mouvement sympathique qui l'a entraînée vers

moi, et qui fut réciproque. Au nom de la mutuelle amitié qui s'est formée entre nous, sans autre mobile qu'un penchant naturel, elle m'a fait lire dans son cœur. J'y ai vu ses combats, ses déchiremens, ses résolutions violentes, quelquefois une espèce de rage et de désespoir. » — « Elle paraît si douce! » — « Elle cache sous un air serein tous les orages de son âme, que j'ai souvent eu bien de la peine à calmer. » — « Eh bien! ma fille. » — « Eh bien! ma tendre mère, il serait bon que mon frère dans les lettres qu'il m'écrirait, peignît le monde sous des traits si révoltans (et il a certainement bien beau jeu), et présentât la retraite sous des couleurs si riantes, si douces, si suaves, que Sœur Sainte-Agathe pût concevoir autant d'éloignement pour l'un que d'enthousiasme pour l'autre. Avec une sage et véhémente éloquence, on peut tout sur une âme sensible. Celle de Sœur Sainte-Agathe l'est au-delà de l'expression. Il ne faudrait que diriger cette extrême sensibilité; et c'est le secret d'un orateur ou d'un écrivain habile. Tout jeune que vous paraît mon frère, le sang qui nous unit ne doit pas me défendre de lui rendre justice. Vous

voyez, ma respectable mère, par le peu qu'il m'écrit, qu'elle est, je ne dirai pas seulement la pureté, mais encore l'ardeur de ses sentimens! » — « Il est certain que cela est rare à l'âge de monsieur, qui probablement vit dans le monde, et a eu le bonheur d'échapper à la corruption épidémique..... En conséquence, j'approuve qu'il remplisse ses lettres de tout ce qui pourra dessiller les yeux et gagner le cœur de Sœur Sainte-Agathe. Je me ferai un plaisir, et non pas une loi de lire ces morceaux du mérite desquels je suis déjà convaincue. Quant à vous, Sœur Sainte-Sophie, abandonnez votre amie à elle-même le moins que vous pourrez. Je donnerai des ordres pour que rien n'interrompe vos pieux entretiens. J'entends la cloche. Ne tardez pas à me joindre au chœur... Je vous salue aimable et vertueux jeune homme, et je ne vous dis point adieu. »

« Aimable et vertueux jeune homme! répète ma sœur en souriant après le départ de la supérieure. N'est-il pas vrai, mon frère, qu'il y a des éloges qui confondent quelquefois plutôt qu'ils ne flattent? Au reste, j'ai entendu ta lettre. Tu viendras

après-demain à la même heure chercher la réponse... On nous observe.... Adieu... Après demain à la même heure, n'y manquez pas, mon frère. » Ton de couvent dans ces derniers mots, révérence de couvent et adieu de couvent.

Si je m'en retournai bien satisfait, c'est ce que je n'ai pas besoin de dire. Oh ! j'étais bien sûr de ne m'être pas trompé sur le compte et les projets de ma sœur. Un couvent et elle, c'était le feu et l'eau. Mais quelle sagacité! quelle pénétration ! quelle adresse pour préparer tous les ressorts de la machine que nous allions faire jouer! Il faut en convenir; je n'avais pas, malgré ma bonne volonté, le demi-quart de son intelligence et de son talent dans l'art d'imaginer un plan, ni de conduire une intrigue.

Le plus doux espoir, depuis ce moment, ne manqua pas de me faire voir tous les objets à travers son prisme magique. Déjà les murs du couvent s'abaissaient pour me faciliter un passage jusqu'aux pieds de ma belle; déjà les berceaux touffus du jardin sacré me recevaient avec elle au sein des nuits, sous leurs voûtes silencieuses; enfin, déjà cachée avec l'amour et l'amant dans

l'ombre épaisse de leur feuillage, la sensible novice cessait en soupirant de l'être entre mes bras.

Toutes ces riantes images ne purent que se graver plus profondément dans mon esprit et dans mon cœur, à la réception de la réponse de ma sœur. J'aurais défié les intelligences les plus subtiles de deviner le raffinement de la structure et le mot de l'énigme de cette réponse, dont le mécanisme très-connu aujourd'hui, est pourtant extrêmement simple. Il m'est impossible de me rappeler exactement la lettre de ma sœur ; mais je vais essayer de donner une idée de l'artifice avec lequel elle était composée, en en prenant à peu près la quintessence. C'était une lettre dont la lecture faite de suite, dans toute l'étendue de la ligne, formait un sens, et faite jusqu'à la moitié de la ligne en formait un autre tout contraire. En voici un exemple.

MON CHER FRÈRE,

Je ne saurais vous exprimer ma joie et ma reconnaissance. Combien la sœur Sainte-Agathe mon amie m'a félicitée! Comme elle a été sensible à toutes vos preuves de tendresse fraternelle et aux expressions si naïves, si touchantes, qui la peignent si bien, et qui semblent partir d'un cœur rempli de sentiment, et surtout bien sincère. Le sien partage la douce satisfaction que me cause votre tendresse. Elle me charge de vous en assurer, et je m'empresse de vous dire qu'elle se croirait très-riche d'avoir un pareil frère, et bien heureuse d'avoir la facilité de ma jouissance, qui est celle de vous voir. Je ferai mon possible pour répondre à votre amitié, et pour vous procurer la certitude que vous avez droit d'exiger de moi d'être aimé d'une bien tendre amie plus encore que d'une sœur. Donnez-moi toujours des conseils Il me sera bien doux d'en recevoir dont l'exécution soit facile, et dans ce cas bien intéressant pour nous vous pouvez compter sur la docilité de votre bien affectionnée sœur.

CHAPITRE XI.

Expédient dangereux. — Nouvelle connaissance. — Escalade. — Rendez-vous nocturne. — Elle est à moi.

Cette lettre ingénieuse, dont un geste de ma sœur, en me la donnant, me fit comprendre le mystère, me combla d'une joie dont la douceur m'était inconnue depuis long-temps

De tous les biens dont j'ai pu jouir dans le cours de ma vie, j'atteste que l'avantage d'être aimé a toujours été le plus grand pour moi. Le bonheur de plaire à Sœur Sainte-Agathe me présageait celui de la posséder, si je trouvais le secret d'un rapprochement, comme me l'indiquait la lettre. J'appliquai dès lors toutes mes facultés inventives, je tendis tous les ressorts de mon imagination pour tâcher de m'ouvrir un chemin jusqu'à mon idole. Pouvoir sacrifier et m'immoler en holocauste à son charmant autel, quelle perspective! quel stimulant! j'y rêvais à tous les instans du jour et de la nuit. Les lettres allaient leur train. La supérieure ne surveillait ni nous ni notre correspondance. Je n'avais pas

d'autre mercure que moi-même, et souvent de la main à la main ma sœur me glissait des papiers importans. J'en faisais autant quand le cas l'exigeait. Quelquefois Sœur Sainte-Sophie entraînait Sœur Sainte-Agathe au parloir. Alors quel trouble! quels regards! combien je jouissais! combien je souffrais! Enfin Sœur Sainte-Agathe en vint jusqu'à m'accorder des lettres pleines d'âme et de tendresse. Ma sœur me les rendait, et se chargeait de mes réponses. Mais soit que je visse mon ange derrière la grille du chœur ou derrière celle du parloir, c'était toujours l'incommode amour à l'espagnole. je n'imaginais rien, lorsqu'enfin l'amour à la française eut pitié de moi, et vint m'inspirer une idée dangereuse, mais qui pouvait réussir. Ce n'était ni à mon âge ni avec ma passion que je pouvais penser à des suites. Je ne voyais que le moment du bonheur, et si je l'obtenais une fois, que m'importait le reste?

Une après-midi que j'étais sur la terrasse de la maison à regarder ou plutôt à dévorer l'espace qui me séparait inhumainement de ma belle, je pense tout à coup à toiser de l'œil la hauteur des murs du

malencontreux jardin. Je m'aperçois qu'ils n'étaient pas, comme tout le monde le sait, d'une élévation inexpugnable. Il me vint alors en tête que je n'étais pas le premier amant qui eût escaladé des murailles. Tous les romans que javais lus, et qui sortirent en foule de tous les coins de ma mémoire, me prouvèrent jusque par-delà l'évidence que les murs des couvens de religieuses n'avaient été créés et mis au monde que pour être escaladés par l'amour justement indigné des barrières posées par le fanatisme entre lui et la beauté. Bien convaincu que l'amour et les romans avaient raison, et que les murs seuls avaient tort, je me proposai de ne pas tarder à les franchir, et je courus écrire à ma sœur pour l'instruire à mots couverts du beau plan que je méditais. Ma lettre est inutile ici. Voici le précis de la réponse :

« Les chiens sont loin. Les jardiniers » encore plus. Leur sommeil est celui de » la fatigue. Il est lourd et durable. Les » berceaux du côté du mur designé sont » autant de temples convenables. On pren- » dra la nuit prochaine toutes les précau- » tions nécessaires pour s'y rendre en sû- » reté. Minuit précis. Les matines favori-

» seront l'entreprise. Courage, et tout ira
» bien. On a fait quelques objections. Elles
» sont toutes détruites. Sans adieu. »

Pour le coup, rien n'était plus positif. Il ne restait qu'une petite difficulté, c'était de pouvoir escalader le mur. Prendre l'échelle du jardinier, cela était fort bien pour monter; mais une fois sur le chaperon du mur, comment faire pour descendre?

Je n'ai de mes jours été dans une semblable perplexité. Manquer le rendez-vous le plus délicieux et le plus désiré, il eût mieux valu cent fois se pendre. Écrire l'impossibilité de s'y trouver, mille fois pis encore. Cela aurait annoncé une sécheresse d'invention, une mollesse de courage tout-à-fait propres à donner de moi une fort humiliante opinion. Le vin était versé, il fallait le boire; mais comment? Ma sœur, mon incompréhensible sœur était encore la magicienne dont le pouvoir devait m'aider à mettre à fin cette périlleuse aventure. Voici de ces coups imprévus qui véritablement étonnent par la hardiesse du projet, la justesse des combinaisons, et le brillant du succès.

Iétit déjà cinq ou six heures du soir.

Je me désespérais de ne trouver aucun moyen probable de franchir ce malheureux mur. J'étais sur le point de jeter, comme on dit, le manche après la coguée, lorqu'on frappe à la porte. Je me promenais au jardin en me grattant le front et me rongeant les ongles. La jardinière s'avance, conduisant vers moi un grand jeune homme de vingt-huit à trente ans, très-bien vêtu, très-bien fait, d'une figure heureuse et spirituelle, et surtout extrêmement poli. « C'est un monsieur qui vous demande, » dit la jardinière. — « Moi ou mon père? » — « Monsieur a demandé M. D*** le fils. » Et elle s'en va.

« Soyez le bien venu, monsieur, dis-je à l'étranger; voulez vous bien venir vous reposer au salon. » Et j'allais lui en montrer le chemin. — « Nous sommes parfaitement bien ici, monsieur, si toutefois cela vous convient. » — « Comme il vous plaira, monsieur. »

Alors il me présente une lettre. L'écriture était contrefaite; mais je ne tardai pas à connaître l'écrivain. C'était de ma sœur.

L'étranger était son amant. La lettre lui donnait, avec le rendez-vous pour cette

nuit, l'ordre de venir me prendre, muni des secours nécessaires pour franchir le mur. L'amante cloîtrée indiquait la marche, les points de ralliement, rien n'était oublié. Elle disait que ce qui la rassurait beaucoup dans cette aventure était que nous serions deux, et conséquemment en état de nous opposer avec succès au danger, s'il s'en présentait quelqu'un, ce qu'au reste elle ne présumait pas. Enfin elle se faisait une fête de la charmante partie carrée, et me recommandait aux soins de son preux chevalier, qui me combla en effet des marques les plus touchantes d'un vif intérêt. Je reçus comme je le devais ces affectueux témoignages d'un attachement dont ma sœur me valait le contre-coup flatteur.

Ce jeune homme qui, paraissait très-bien né, avait une politesse aisée, garant d'une éducation distingée; et nous fûmes bientôt, vu la circonstance un peu étrange, dans une extrême activité.

Que si quelque censeur veut se fâcher contre la nature des services que nous étions prêts à nous rendre ma sœur et moi, je n'ai rien à répondre à sa mauvaise humeur. Ma sœur était amoureuse et moi aussi. Je

venais au jardin avec son amant; elle venait au jardin avec ma maîtresse. La partie était carrée; mais elle était égale. Ce n'est pas de l'avoir faite qu'on pourrait me blâmer, ce serait peut-être de la raconter; mais encore une fois c'est ma vie que j'écris. Cette aventure se trouve dans ma vie; je ne vois pas pourquoi elle ne se trouverait point dans mon livre. Au reste, est-ce que je m'en vante? Moi! au contraire, je m'en accuse. C'est ici une confession publique comme celle de.... de.... de.... tant d'autres pénitens qui demandent l'absolution en faveur de la sincérité de leurs aveux; ainsi, messieurs les censeurs, qu'avez-vous encore à dire? Ce petit paragraphe contient toutes mes raisons pour les faits ultérieurs, et me dispense à l'avenir de répondre à tous les *si* et les *mais* de la critique.

Je reviens à mon compagnon d'armes, qui de plus en plus, par le bon ton de sa conversation et de ses manières, me fit tacitement approuver le choix de ma sœur. Il eut la délicatesse de s'abstenir d'en parler. Il venait chercher le bonheur, et non pas me lire la gazette. Nous soupâmes très-gaiement et très-bien. La nuit promettait, d'après la soirée, d'être, quoique belle

assez obscure pour favoriser nos galantes entreprises. Il était muni d'une superbe échelle de corde double, avec un fort crampon au milieu, qui, jeté sur le chaperon du mur, devait l'envelopper et s'y affermir par le poids même de celui qui monterait. Je devais passer le premier, lui me tenant l'échelle jusqu'à mon arrivée au bas du jardin; et, à mon tour, je devais lui rendre de l'autre côté le même service. Tout cela bien convenu, nous attendîmes impatiemment l'heure.

Elle arriva enfin. Toute la nature semblait, par son calme et son silence, conspirer pour l'amour. Ma danoise, bien instruite par mes signes, crut que l'étranger était un autre moi-même. La porte de la serre fut ouverte sans bruit, et refermée de même. Le plus profond sommeil enchaînait mon jardinier et sa femme dans les bras l'un de l'autre. La rue était plus déserte encore que de coutume, s'il est possible. Le crampon fut habilement jeté, et mordit fortement la crête du mur. Je montai avec un courage égal à la circonstance, et bientôt le sol du jardin sacré me reçut, ainsi que mon compagnon, dont l'escalade et la descente furent aussi heu-

reuses que les miennes. Nous crûmes pouvoir laisser l'échelle au mur du jardin, mais mon *beau-frère* avait retiré le côté qui pendait dans la rue, de crainte d'accident.

Nous voilà donc deux profanes, avec des desseins qui nous ressemblaient beaucoup, dans une enceinte religieuse que jamais aucun mondain n'a souillée de sa présence impure. La lettre de ma sœur était notre boussole, et nous dirigeâmes nos pas, d'après l'indication, vers les berceaux le long du mur à gauche. Nous ne fûmes pas longtemps en marche, sans voir venir à nous une femme seule. Nous la joignîmes. C'était ma sœur, qui, saisissant le bras de son héros, me dit à voix basse : « Dans le second berceau à gauche : victoire complète, ou tout est perdu ; » et elle s'éloigna ensuite à grands pas avec son compagnon.

J'avais fort bien entendu le peu de mots qu'elle m'avait dits, et je m'armai de toute ma résolution. Je ne tardai pas à trouver le mystérieux bosquet qui allait être le théâtre de ma honte ou de mon triomphe. Si les rayons du soleil pouvaient à peine y pénétrer en plein jour, que l'on juge de son obscurité au milieu d'une nuit déjà sombre. Entré dans cet asile ténébreux,

j'étends les mains, je cherche l'astre de mon bonheur, et je cherche quelque temps en vain.

Une respiration haletante et entrecoupée m'appelle vers un des angles. J'étends encore mes mains avec précaution, et je saisis un bras qui me repousse mollement. Je ne le quitte point, et je presse enfin cette main charmante, que je n'eus pas de peine à reconnaître, malgré le voile épais que la nuit étendait sur mes yeux et sur elle.

Sœur Sainte-Agathe (c'était elle-même) était assise sur un banc de gazon, et paraissait, autant que je pus me figurer son attitude, avoir la tête appuyée sur une de ses mains. L'autre était au pouvoir de son amant à ses genoux, et baignée des larmes du plus ardent amour. Elle ne faisait plus d'efforts pour la retirer. Elle commença à reprendre un peu de calme, me releva avec bonté, me fit asseoir à côté d'elle, et me demanda la plus grande attention pour ce qu'elle allait me dire. Je promis sans quitter sa main, et voici notre entretien : « Que voulez-vous de moi, jeune homme? » — « Amour pour amour. » — « Osez-vous prononcer ce nom dans le lieu où vous êtes? »

— « J'ose prononcer le nom d'amour devant celle qui m'embrase de tous ses feux. » — « La connaissez-vous bien? » — « Je la connais pour le plus bel ouvrage de l'auteur de la nature. » — « Savez-vous qu'il la réclame? » — « Je sais qu'on veut la forcer de se donner à lui. » — « On vous a mal instruit. C'est de mon plein gré que je m'enchaîne aux autels. Mon sort est décidé, et je n'ai consenti à vous voir cette nuit que pour détruire une illusion qui, trop prolongée, ne pourrait que vous rendre malheureux. »

Une sueur glacée se répandit par tous mes membres; le silence de la mort fut ma réponse. Sœur Sainte-Agathe s'en aperçut. « Qu'avez-vous, mon ami? me dit-elle. »

A ce mot, *mon ami*, mot qu'elle accompagna d'un tendre serrement de main, mes larmes purent couler, mes sanglots purent trouver un passage, mais leur éclat était dangereux.

« Calme-toi, bon jeune homme, me dit une bouche adorable en venant s'unir à la mienne pour la fermer; calme-toi; ta douleur nous perdra. » — « Pourquoi la causer, cette douleur? O mon ange! peux-tu bien

vouloir ma mort, toi dont une seule parole peut m'enivrer de toutes les douceurs de la vie? peux-tu bien vouloir ma mort? Car, ne t'y trompe pas, ô mon amie! j'ai juré de ne pas survivre au malheur de n'avoir pu te plaire. » — « Ah! tu ne me plais que trop..... Si nous nous fussions rencontrés dans le monde, quel eût été mon bonheur de me livrer toute entière à toi! » En achevant ces mots qui m'éblouirent de volupté, elle jeta ses beaux bras autour de moi, et me serra énergiquement contre son cœur. Oh! c'est alors que, lancé hors de moi-même, ne pouvant rester dans le cercle trop resserré de mon existence, je sentis le besoin irrésistible de la confondre avec la sienne.... Je la pressai à mon tour contre mon sein haletant.... ma bouche alla porter et pomper le feu dévorant de nos cœurs sur la sienne.... L'ange veut résister.... vains efforts.... Quelques cris.... étouffés par des baisers redoublés.... quelques mots expirans sur des lèvres entr'ouvertes et desséchées d'amour et de volupté... quelques tentatives...... impuissantes pour éloigner l'âme de l'âme.... quelques mouvemens.... plus favorables que nuisibles.... quelques soupirs.... d'extase.... en un mot,

victoire complète, défaite adorable.... Le ciel s'est ouvert, et son sein nous a reçus...

eRligieux silence qui suis le sacrifice ordonné et consommé par la nature à l'autel céleste de la beauté sensible, laisse-moi jouir un moment de ton charme inexplicable.

Elle est dans mes bras l'autre moitié de moi-même, ou plutot mon tout. Sa tête penchée ne tourne plus sur son pivot vertical. Ses yeux sont fermés.... Elle ne dort pas... elle soupire de temps en temps.... elle n'a pas perdu la vie. Ma main est sur son cœur.... son cœur palpite.... Ma bouche est sur sa bouche entr'ouverte; sa douce haleine me parfume.... D'où vient donc cet assoupissement si semblable à la mort? Que dis-je? quel feu se rallume et circule dans mes veines! Ah! c'est l'amour qui m'avertit de la rendre à l'existence, dût-elle la reperdre encore.... Avec quelle ardeur je t'obéis! Amour, dieu de tout mon être!.. Où suis-je? s'écrie ma renaissante épouse. Où suis-je? m'écriai-je moi-même, et bientôt nous ne sommes plus.... O Dieu!.... grand Dieu!.... quels momens!

Non, le torrent des siècles roulera sur ma tête; l'abîme sans fond de l'éternité s'ou-

vrira pour moi; tous les objets passés, présens et avenirs s'évanouiront comme une ombre devant ma mémoire; un seul objet y restera pour ne s'en effacer jamais : ce sera l'adorable Sainte-Agathe anéantie entre mes bras, et mourante à la fois de son amour et du mien.

Insensiblement la vie, quelque temps exilée par une puissance supérieure à elle, cherche à rentrer dans son séjour accoutumé. Les organes, détendus par une crise violente qui semble avoir brisé leurs ressorts, en retrouvent par degrés le jeu un moment suspendu.

L'âme recommence à sentir, et l'esprit à penser. L'amour va diriger l'une, la raison va vouloir se faire entendre à l'autre. Quel sera le résultat de cette intéressante lutte? Tremblant devant mon bonheur, inquiet de sa suite, j'attends dans un pénible silence le premier mot qui va sortir d'une bouche adorée, mais souveraine. Ce mot peut encore être mon arrêt, et l'amant heureux peut se voir traiter en criminel.

Un long et profond soupir annonce que les facultés sont ressuscitées. Je tiens une main que je couvre d'ardens baisers. On

me la laisse. On y joint l'autre, et de ces deux mains adorables, on serre la mienne, que l'on porte de son cœur à sa bouche. « Que fais-tu, mon ange? » — « Je baise la main du souverain de mon être, de celui qui vient d'usurper sur moi une puissance que Dieu seul dût avoir. » — « Ton souverain n'est et ne sera jamais que ton esclave. » — « Ah! je n'ai plus même le droit d'oser espérer qu'il daignera n'être que mon égal. Ne nous faisons point illusion, mon ami. J'ai trop présumé de mes forces; je devais ne point venir. Puisque je t'aimais, je devais succomber; c'est ce que j'ai fait. » — « Ah! c'est moi dont les coupables efforts.. » — « Je suis aussi coupable que toi. Au reste, notre crime t'a rendu maître de moi. Je suis à toi, et ne peux plus être qu'à toi. Que vais-je devenir? » — « Ma compagne, mon inséparable compagne. » — Comment? quels nœuds? » — « Les plus sacrés, les plus indissolubles. » — « Tu penses ce que tu dis, j'en suis certaine, et je t'en aime davantage. Nous sommes encore trop émus tous deux pour prendre une résolution. Ta sœur revient. Nous nous reverrons ici... ici même... Une autre aurait joué la fureur, les larmes, le désespoir :

rien de tout cela. Je suis et plus franche, et plus juste : je suis vaincue, je m'y attendais ; j'en avais un pressentiment, et je n'ai aucun reproche à te faire. C'est à toi, ou plutôt à l'avenir à m'apprendre si je dois pleurer ou non ma défaite. Ta sœur approche... Tu me seras toujours cher... Taisons-nous. »

Ma sœur nous rejoignit en effet. Il était temps de nous retirer, si nous voulions avoir autant de bonheur dans notre retraite que dans notre escalade. On ne se dit pas un mot. Un serrement de main, un baiser, deux mots, *on s'écrira, on se reverra*, tels furent les adieux des acteurs de la partie carrée. Nous n'éprouvâmes pas plus de difficultés dans le retour que dans l'arrivée, et deux heures sonnèrent que nous étions en paix derrière nos verroux.

Aucune question, aucun mot relatif à ce qui venait de se passer dans l'enclos des vierges du Seigneur ; et nous allâmes chercher dans le sommeil un délassement que j'eus pour mon compte le bonheur d'y trouver.

Des songes rians voltigèrent autour de moi pendant ces instans de repos. Le lendemain mon discret *beau-frère* me quitta

de bonne heure en me laissant l'échelle de corde, et me faisant entendre qu'avant peu nous en ferions usage.

Pour moi, quand je fus un peu revenu de cette brûlante ivresse si naturelle à un cœur vraiment passionné, je me mis à réfléchir sur l'état de ce cœur encore palpitant de volupté. Je vis que, de toutes les femmes qui avaient eu des droits sur lui, cette dernière était celle qui lui avait le mieux fait sentir le charme de l'amour heureux; et je vins à bout de m'en donner des raisons satisfaisantes. »

Il est certain d'abord que, pour les perfections extérieures, sœur Sainte-Agathe l'emportait de beaucoup sur quelques-unes. Herminie seule pouvait lutter avantageusement avec elle; mais Herminie avait été mère, et sœur-Sainte-Agathe venait, pour la première fois, de courir le risque de le devenir. Tout ce que la rose virginale a de fraîcheur, tout ce que son épine même a de délicieux, je venais de le trouver en ravageant le jardin charmant de cette jeune et sensible novice; mais ce n'était pas tout encore.

CHAPITRE XII.

Réflexions. — Récapitulation. — Second rendez-vous. — Évasion de ma sœur. — Sort affreux de Sainte-Agathe.

Il est dans la nature de l'homme une certaine bizarrerie qui, toutes choses d'ailleurs égales, lui fait attacher plus de prix à ce qui lui a coûté davantage.

La possession douce et tranquille de Manon ne m'avait exposé à aucun danger. Le pire de l'aventure avait été de me piquer à l'épine de la charmante fleur dont je parlais à l'instant, et ce petit malheur-là était ce que j'avais trouvé de plus heureux. Quant au charme de la jouissance, il était pour ainsi dire, pur, innocent et chaste comme elle. Point de grands transports, point de convulsions, point de ces accès frénétiques dont ses jeunes sens n'auraient pu supporter le délire. Tout était doux, d'une volupté paisible et langoureuse. C'était une jolie petite victime qui se prêtait au sacrifice, en souriant ingénument au sacrificateur.

Le bonheur d'arriver au sanctuaire de la dévote ne m'avait non plus coûté au-

cune démarche pénible, ni fait courir aucun risque. Ce sanctuaire, très-beau dans le fait, mais semblable à ces monumens de riche structure qui avancent dans la carrière du temps, s'était ouvert de lui-même, et aucun obstacle ne m'avait empêché de m'y introduire. Les cérémonies qui s'y pratiquaient étaient presque des orgies, et c'était là que, pour la première fois, j'avais pu prendre une forte et juste idée des écarts et des emportemens de l'amour. J'en dirai autant de mes rares séances avec la jolie et brûlante Juliette. Ces deux femmes avaient des sens dont la voix impérieuse faisait taire celle de leurs cœurs. Aussi ni l'une ni l'autre n'arriva jusqu'au mien; elles ne l'effleurèrent même pas; et voilà pourquoi à l'exception de quelques regrets physiques, leur perte brusque et presque simultanée me fut très-peu sensible.

Il n'en fut pas de même de la belle et généreuse Herminie. Celle-ci entra dans mon âme en souveraine digne de la place qu'elle venait occuper. La majesté, la perfection de ses charmes, la douceur affectueuse de son caractère né tendre et vraiment sensible, la délicatesse de son amour et de ses procédés, la grâce toujours nou-

velle de toutes ses manières, la richesse de son esprit juste et cultivé, le mérite de ses talens nombreux, tout cela faisait de cette femme adorable un trésor qu'un petit avorton d'écolier, à peine sorti des langes de l'enfance, était sans doute bien peu digne de conquérir et de posséder ; mais ce n'est pas ainsi que l'amour raisonne. Son premier signal pour s'emparer des cœurs est, à n'en point douter, la sympathie ; et dès qu'elle s'est manifestée, l'amour, qu'elle tient pour ainsi dire par la main, entre presqu'en même temps qu'elle dans les âmes qui ont senti son influence. Voilà en peu de mots l'histoire de ma passion pour Herminie et de son attachement pour moi. Voilà aussi la cause de leur durée : jamais Herminie et moi nous ne penserons avec indifférence l'un à l'autre, parce que les effets de la sympathie sont indélébiles, parce que les substances homogènes auront toujours une étroite affinité, parce que l'aimant attirera toujours le fer.

Pour les plaisirs secrets, alimens nécessaires à l'amour, quoi qu'en disent Platon et ses sectateurs (qui ne se sont pas gênés pour les goûter mystérieusement quand ils l'ont pu), je ne puis bannir de ma mémoire

le charme qu'Herminie ajoutait à leur charme déjà si puissant. Je ne saurais même en donner une idée exacte. Il est certain d'abord que tout en elle appelait et stimulait le désir; mais dans les instans délicieux de l'union la plus intime, comment peindrai-je ce soin délicat de veiller au bonheur de son amant et d'en faire le complément du sien même, cet abandon absolu qui n'excluait pas une certaine pudeur, ces transports où l'âme semblait disputer le plaisir aux sens, cette volupté sans emportement, ce délire sans démence, cette ivresse sans frénésie et ces extases *apothéotiques* qui ressemblaient aux effets d'un commerce réel avec la divinité.

Après avoir perdu, sans doute pour toujours, une compagne aussi accomplie, il semblait qu'en même temps j'aurais dû perdre jusqu'à la pensée de me rengager dans de nouveaux liens, sûr, comme je devais l'être, qu'ils ne m'offriraient jamais la même somme de bonheur, et ne pourraient que perdre infiniment à la comparaison. Mais avec quelque connaissance du cœur humain on se convaincra bientôt du contraire. Il faut regarder ce cœur comme une véritable éponge. On peut bien tarir, en

la pressant fortement, le fluide dont elle est imbibée; mais transportez-la dans un autre fluide, ou versez-le à grands flots sur elle, elle s'en imprégnera et s'en gonflera aussitôt sans que rien puisse y mettre empêchement. Il en est absolument de même du cœur. Un concours d'événemens forcés, ou mille autres causes inutiles à déduire, peuvent bien faire quitter la place à tel ou tel objet qui remplissait ce cœur; mais ses pores ne sont que vides et restent ouverts, tout prêts à recevoir le premier objet qui se présentera avec les qualités nécessaires pour l'occuper de nouveau.

D'après cette théorie fort simple et constatée par l'expérience de tous les temps et de tous les hommes, il ne paraîtra nullement étonnant que sœur Sainte-Agathe, sans inconstance de ma part, sans usurpation de la sienne, soit venue naturellement se placer dans un cœur qu'Herminie n'occupait plus et ne pouvait plus occuper tout entier. Car ce serait encore une erreur de croire que l'amour peut subsister longtemps sans la présence de l'objet aimé, ou du moins sans l'espoir de le retrouver. Ma mémoire était toujours mariée avec

Herminie, mon cœur commençait à en être veuf; et telle est, au vrai, la marche de la nature.

Je passe à la déduction des raisons pour lesquelles sœur Sainte-Agathe m'avait, à ce qui me semblait, fait mieux sentir que les autres le charme de l'amour heureux. Ces raisons ne seront que des illusions. Mais, hélas! qu'est-ce que l'amour lui-même? Quelles qu'elles soient, j'ai promis de les dire, et je tiens parole.

Je me suis expliqué sur les charmes extérieurs de sœur Sainte-Agathe. Moins grande qu'Herminie, mais, comme elle, parfaitement bien proportionnée, elle avait un peu plus de fraîcheur, et sa blancheur égale était pourtant autre et plus rosée pour ainsi dire, à en juger du moins par son visage et par ses mains; car les voiles jaloux de la nuit m'avaient défendu de juger le reste, même lorsqu'il n'en avait plus pour moi. Il me fut du moins possible de prendre une idée des formes et des contours, et c'est ici qu'échappe le crayon. Pour cette fois, tant de charmes ne sont pas une illusion, et quoi qu'en pensent bien des gens de goût, que je respecte infiniment, je persiste à dire que tous les

chefs-d'œuvre de l'art disparaissent devant celui de la nature.

Sœur Sainte-Agathe en était un, et de ce côté mon enthousiasme avait une base solide. Mais il y avait encore bien d'autres choses qui s'élevaient en sa faveur. On va rire et me taxer d'enfantillage. A la bonne heure : je n'en achèverai pas moins.

Connaître une religieuse, escalader les murs d'un couvent pour voir soulever ces voiles sacrés qui semblaient devoir me dérober à jamais des attraits célestes ; jouir des derniers soupirs de la chasteté monastique expirante sous les efforts brûlans d'un amour profane ; oser en quelque façon disputer à Dieu sa conquête et la lui enlever, tout ce romanesque avait fortement agi sur mon imagination déjà très-ardente. Le succès avait complété l'enchantement, et tant de circonstances ou agréables ou glorieuses se réunissant dans ma tête en faveur de Sainte-Agathe, il ne faut plus être surpris si cette charmante fille devint la plus précieuse idole de mon cœur, et si presque tous les charmes du passé disparurent à peu près devant les voluptés et les prodiges du présent.

Hélas ! en parlant de mon bonheur avec

tant de complaisance, je lui donne plus de durée qu'il n'en eut réellement. La foudre se balance sur nos têtes, et bientôt elle va éclater.

Il est bien vrai que ce ne fut point Dieu qui l'alluma pour revendiquer le cœur de sœur Sainte-Agathe. Ce cœur pur ne l'avait jamais tant aimé qu'au milieu des douceurs de l'amour. Non, ce ne fut point le vrai Dieu, le Dieu bienfaisant, père de la nature et de l'humanité, ce fut le dieu des couvens qui se mit en colère, c'est dire en deux mots que ses effets furent terribles. Les coups cependant n'atteignirent que l'innocente et adorable Sainte-Agathe, et c'était elle seule qu'ils auraient dû épargner, car à coup sûr elle était la moins coupable. Elle ne l'était que de faiblesse; nous l'étions ma sœur et moi, de séduction. Mais toutes ces réflexions oiseuses, quoique justes, ne peuvent rien sur le sinistre événement qu'il est temps de raconter.

De nouveaux avis nous ramenèrent, mon beau-frère et moi, dans l'enclos où le même bonheur nous accompagna en tout. Seul sous le berceau avec sœur Sainte-Agathe, je la trouve si tendre, si

docile aux douces volontés de mon amour, que je demandais au ciel encore une âme pour pouvoir la lui donner. Oh! quelle source inépuisable de sensibilité ! oh! comme j'eus la facilité de m'enivrer à la source pure des félicités célestes! Qu'il est ardent, le feu qui couve sous la cendre des cloîtres ! il faut que les peintures hyperboliques que les nonnes font sans cesse à leurs élèves des voluptés ineffables des élus dans la plénitude de leur gloire et de leur béatitude, électrisent et incendient ces jeunes et combustibles cerveaux. Ne reposant jamais leur imagination que sur des tableaux enchanteurs, ne rêvant que d'anges d'une beauté ravissante, que du commerce pur et divin qu'elles auront avec eux devant le trône de l'Éternel, leurs sens s'allument, leurs cœurs s'ouvrent à la volupté en même temps qu'au sentiment; un désir inquiet et brûlant les consume sans relâche, et dans cette disposition, bien favorable à l'amour, quand elles deviennent sa conquête et sa proie, elles réalisent pour leur amant toutes les jouissances de ce ciel dont elles ont si longtemps caressé l'image, et dont leurs sens embrasés leur ont exagéré les délices.

Ce n'est absolument qu'à cela que je puis attribuer la science étonnante de la bien pure Sainte-Agathe, dans l'art de prendre et de donner le plaisir. Quoi qu'il en soit, ce plaisir exalta tellement son imagination et la mienne, qu'il n'est point de forme sous laquelle nous n'ayons essayé de le reproduire. Entraînés par un pouvoir supérieur à nous, nous marquâmes nos pas nombreux dans la carrière amoureuse par tous les raffinemens que nous pûmes inventer. Chacun des charmes de mon amante fut un autel. Je ne sais comment nous pûmes suffire à tant de sacrifices; et ce qui paraîtrait surprenant sans ce que je viens de dire, c'est que c'était la brûlante Sainte-Agathe qui mettait la première tous ses soins à rallumer le flambeau de l'amour, quand il menaçait de s'éteindre; c'était elle qui offrait à mes caresses, à mes baisers, à mes transports, tous les trésors de son incomparable beauté. En un mot, il est certain que l'amour et la volupté nous identifièrent tellement, que nous ne vivions plus que confondus ensemble et dans la ferme disposition de mourir ainsi, si l'amour l'ordonnait.

O nuit, délicieuse nuit! était-ce par un

pressentiment secret de l'avenir qui nous menaçait que ton ombre mystérieuse nous invita à profiter de son voile pour jouir sans contrainte de tout ce que l'amour a de plus enivrant; je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que nous fîmes parfaitement bien d'épuiser la coupe du bonheur. Nos lèvres ne devaient plus en approcher. Le rempart inexpugnable du cloître allait élever sa formidable barrière entre mon idole et moi. Des vœux bien autres et bien moins doux que ceux de nos cœurs allaient séparer pour jamais sœur Sainte-Agathe du monde et de son malheureux amant. Ah! n'avançons pas l'épouvantable catastrophe, elle viendra trop tôt.

Entre deux ou trois heures du matin, la prudence nous avertit qu'il est temps de penser à la retraite. Ma sœur, en quittant son compagnon lui dit tout haut : « Soyez tranquille; faites ce que je vous ai dit : nous nous reverrons tous quatre plutôt que vous ne pensez. » Mêmes adieux, mêmes succès dans notre retour à la maison. Pas le moindre accident.

Le partner de ma sœur accepta encore un asile pour le reste de la nuit dans une maison que sa présence n'honorait pas

infiniment; mais je n'étendais pas bien loin mes réflexions sur la conduite de ma sœur; et tranchons la difficulté, je n'en faisais, à proprement parler, de sérieuses sur rien que sur mes amours.

Le lendemain cependant, ce jeune homme dont les manières distinguées ne s'étaient pas un instant démenties, rompit un peu la glace, et me dit avec un sourire de confiance: « Jusqu'à présent, monsieur, nous avons observé tous deux une réserve qui vous a sans doute paru aussi convenable qu'à moi; mais, au moment de nous quitter (pour peu de temps, j'espère) je me fais un devoir de vous prévenir qu'on travaille secrètement à mettre le sceau à notre bonheur, et que bientôt nous n'aurons plus de murs à escalader ni vous ni moi. » Après cette confidence, à laquelle je ne répondis que par des souhaits vagues et des monosyllabes insignifians, il me prit la main, et s'éloigna avec l'air de la plus grande satisfaction.

Seul, je réfléchis au sens de ces paroles, et ne pus parvenir à leur en assigner aucun raisonnable. Que veut dire, nous n'aurons plus de murs à escalader ni vous ni moi? Est-ce que les portes du couvent vont s'ou-

vrir pour nous laisser pénétrer librement jusqu'à nos belles? ou bien va-t-on les forcer, ces portes redoutables, pour ravir deux victimes aux rigueurs du cloître et aux engagemens affreux d'une vocation contrainte? Cette dernière idée était plus vraisemblable que l'autre; mais le mot de l'énigme resta encore impénétrable pour moi. Attendons.

Quelques jours se passent; point de nouvelles. Quelques jours encore; même silence. L'inquiétude commence à me saisir tout de bon, lorsque je vois arriver un matin, à la maison, un domestique à livrée, qui me remet la lettre suivante : elle était de ma sœur.

« Hâte-toi, mon frère, d'acquérir des » renseignemens sur la destinée de sœur » Sainte-Agathe, que son peu de courage » ou un accident ont sans doute perdue.

» En deux mots, tourmentée d'un grand » projet que j'allais mettre à exécution, je » le lui confie et l'engage à profiter de la » circonstance et de mon audace pour se » soustraire à des vœux qu'elle devait » craindre plus que jamais. J'arrache enfin » sa parole de m'accompagner dans ma » fuite préparée pour l'avant-dernière nuit.

» Une corde, qu'en furetant par tout le » couvent, j'avais trouvée dans un vieux » clocher sans cloche, devait faciliter no- » tre évasion. Le comte de F.... (que tu » connais sans le connaître) nous attendait » dans la rue à l'endroit indiqué. Tout al- » lait bien. J'étais heureusement descen- » due, et en sûreté, dans la voiture du » comte. Nous attendions toujours sœur » Sainte-Agathe, lorsque tout à coup » la corde accrochée au mur disparaît » et retombe en dedans du cloître. Nous » entendons en même temps un gémis- « sement qui nous persuade que Sainte- » Agathe est tombée. Il était impossible de » franchir du dehors le mur qui la sépa- » rait de nous. Après bien des consulta- » tions inutiles, nous prîmes le parti pru- » dent de nous éloigner en grande hâte, » de peur d'un accident irremédiable, » mais non sans une mortelle inquiétude » sur le sort de ta malheureuse amie. Fais » tous tes efforts pour découvrir ce qu'elle » est devenue. Le même domestique qui » te rend la présente, et auquel tu » remettras l'échelle de corde devenue » inutile, viendra tous les jours à Sans- » Souci, plutôt deux fois qu'une, pour sa-

» voir s'il y a quelque chose de nouveau.

» Brûle ma lettre aussitôt que tu l'au- » ras lue. » C'est, en effet, ce que je crus prudent pour elle et pour moi. Je la brûlai ensuite. Mais je restai muet et sans mouvement après la lecture de cette funeste épître. Le domestique me tira de mon engourdissement, en me demandant s'il y avait réponse. Je cherchai mon équilibre, que j'eus beaucoup de peine à trouver : j'allai chercher l'échelle ; je la lui remis en silence, et il partit.

Il n'était pas encore loin quand je vois arriver à la maison une nuée de gens de justice avec quelques femmes du couvent. On me demande si ma sœur n'est pas cachée dans le logis. Rassuré par cette question, je réponds avec un feint étonnement : « Est-ce que ma sœur n'est pas au couvent? » — « Elle n'y est plus depuis l'avant-dernière nuit. On l'a cherchée hier dans tout le monastère. La sœur Sainte-Agathe a été trouvée évanouie au pied d'un mur avec une corde à côté d'elle qui annonçait un projet d'évasion. On lui a donné des secours qui l'ont rendue à elle-même. On l'a interrogée. Elle n'a rien répondu de positif, ni de satisfaisant. Elle

garde le silence le plus opiniâtre; et sa mère, que la supérieure a fait avertir, doit se rendre au couvent ce matin même, pour tâcher d'obtenir les aveux qu'elle refuse. »

Chaque mot était un coup de poignard pour moi. Il fallut cependant dévorer ma douleur et cacher mon trouble. Je demandai pourquoi on venait faire à la maison une perquisition si tardive : « Car, ajoutai-je, ou ma sœur s'est réfugiée ici, et vous lui avez donné le temps d'en sortir, en ne paraissant qu'aujourd'hui; ou elle n'y est point venue, et alors votre démarche est inutile. Au reste, vous voilà dans la maison; vous pouvez la visiter partout. Si elle y est, vous la trouverez; mais à coup sûr, ce serait à mon insu. »

La stupide cohorte ne manqua pas de fouiller jusque dans les paillasses, et mit tout sens dessus dessous pour ne rien trouver. Ils ne manquèrent pas non plus de faire un beau et ennuyeux procès verbal, qui constatait juridiquement leur imbécillité, et me débarrassèrent enfin de leur odieuse présence.

CHAPITRE XIII.

Suites de l'évasion. — Nouvelles effrayantes. — Profession forcée. — Elle meurt. Désespoir. — Retour à la médecine. — Je suis auteur.

Un moment après leur départ, mon père arrive en fureur, et donne carrière à tout son ressentiment en termes peu ménagés. « Tu sais la belle nouvelle, me dit-il, en me regardant fixement? » — « Je viens d'en apprendre une qui n'est point belle, lui répondis-je, sans me déconcerter; il paraît que ma sœur s'est échappée du couvent. » — « La malheureuse! qu'elle prenne bien ses mesures pour m'échapper à moi-même; car je jure par ce que je connais de plus sacré... » — « N'achevez pas, mon papa, m'écriai-je, n'achevez pas! » — « Je m'en doutais; je l'avais prévu; j'étais sûr que la peau de la brebis ne couvrirait toujours qu'une détestable louve.... Elle n'a pas paru ici? » — « Pas une seconde; pouvez-vous penser que je l'aurais reçue sans vous en donner avis? »

Les jardiniers attestèrent, ainsi que moi, qu'on ne l'avait point vue. Nous racontâmes la visite que nous venions de recevoir

à ce sujet. Mon père, excellent homme, mais sans caractère et très-haut, se défâcha un moment de la fuite de ma sœur, pour se fâcher contre les visiteurs de Popincourt, qui, selon lui, n'avaient pas eu le droit de faire une descente chez lui en son absence. Enfin, après avoir beaucoup crié, beaucoup tempêté, chose qui lui était familiaire et balsamique, il remonta dans la voiture qui l'avait amené, et protesta énergiquement qu'il allait remuer ciel et terre pour déterrer la misérable, et la traiter comme elle le méritait.

Cette fille imprudente était pendant ce temps à l'abri de toute atteinte, et sûre pour bien long-temps de l'impunité, tandis que l'innocente victime de ses séductions (et le dirai-je? des miennes) allait passer par les épreuves les plus cruelles, allait se voir foulée aux pieds par sa barbare marâtre, et finir par être ensevelie vivante dans un tombeau effrayant, qui, fermé une fois sur elle, ne devait plus se rouvrir. Esclavage affreux! mort anticipée mille fois plus horrible que la mort même, c'était à vos tourmens épouvantables qu'était dévouée la plus innocente et la plus belle des créatures angéliques que le ciel

prend quelquefois plaisir à former! Et c'est en son nom que s'exercent de semblables cruautés, et il le permet! il semble sourire aux bourreaux, et ne fait rien pour les victimes! O Dieu de mon cœur, jamais on ne me persuadera que ce soit par ton ordre que se font ces odieux sacrifices! Mais, qu'importe? ils ne se multipliaient pas moins dans les temps fanatiques dont je parle, et celui de l'infortunée Sainte-Agathe n'en fut pas moins consommé.

Jamais je ne me rappellerai sans frémir tout ce que j'ai souffert depuis la lettre de ma sœur jusqu'à celle qu'on va voir, et qui ne fit qu'accroître mes tourmens, en me tirant de mon incertitude. Je sus enfin ce qu'était devenue mon amie. N'eût-il pas été plus heureux pour moi de l'ignorer?

Quatre jours s'étaient écoulés depuis l'évasion de ma sœur; tout était muet autour de moi; le domestique dont on m'avait annoncé les visites, n'était point revenu. Je séchais d'inquiétude, n'osant pas même faire la plus simple question, de peur de me trahir et de nuire à ma malheureuse amie.

Une sœur converse se présente à la

maison, et me dit, devant la jardinière, « que la supérieure désirerait bien me voir, et qu'elle m'attendait, si mes affaires me permettaient de me rendre auprès d'elle; que, dans le cas contraire, elle me priait, elle sœur converse, de lui donner un mot d'écrit, par lequel je marquerais à la supérieure la raison qui me privait de l'honneur de la voir. » C'était la même qui avait reçu les cent écus de la *vocation*. Je crus entrevoir quelque mystère dans ce message, et la priai de me suivre dans mon appartement. Elle était vieille et peu belle. La jardinière jugea qu'au peu de risque qu'il y avait, la sœur pouvait m'accompagner; ce qu'elle fit, non sans quelques petits refus de commande.

Quand nous fûmes dans ma chambre, la bonne sœur regarda bien si nous étions seuls; et, après s'en être assurée, elle tira une lettre qu'elle me remit en me disant: « Lisez vite et répondez; la pauvre enfant serait morte, si je n'avais enfin consenti à lui procurer les moyens de vous écrire, et à me charger de sa lettre; ce qui m'a été facile, parce que c'est à moi seule que sa garde est confiée. Je vais des-

cendre au jardin, où je vous attends avec une réponse. » Elle sortit en effet. J'ouvris la lettre. O grand Dieu! des caractères de sang!...... Tout le mien se glaça.

« Ne t'effraie pas, mon ami, ce sang » est le mien; mais il n'épuisera malheu» reusement pas mes veines....je m'en sers » faute d'encre.... Il coule d'une blessure » peu dangereuse que m'a faite ma mère... » Celle de mon cœur est plus profonde... » L'une se guérira; l'autre est incu» rable.

» Je me trouve heureuse de me sentir » plus calme... J'en aurai plus de force » pour te raconter tout... Oui, tout ce » qui m'est arrivé d'affreux.

» Ta sœur (je lui pardonne), ta sœur » m'a perdue en voulant me sauver, di» sait-elle : elle n'en avait que l'envie, » mais non pas les moyens. La visite faite » chez toi a dû t'instruire de bien des » choses. Voici ce que probablement tu » ignores.

» Retrouvée sans connaissance, secou» rue, ressuscitée, absolument rendue à » moi-même, j'ai cru devoir prendre le » parti du silence. On a eu recours à ma

» mère pour me le faire rompre : elle est
» venue. Non, je ne pourrai me faire l'ef-
» fort de dire toute la vérité, même à toi.
» Qu'il me reste du moins la consolation
» de l'avoir respectée, malgré son injus-
» tice et son peu de tendresse !

» Comment te cacher cependant que,
» ne pouvant rien obtenir de moi sur mon
» projet prétendu d'évasion (nous étions
» dans le parloir intérieur), elle s'est
» élancée en fureur sur moi, a déchiré
» mes vêtemens, mon visage ; m'a en-
» sanglantée, terrassée, écrasée sous ses
» pieds, en appelant sur moi toutes les
» vengeances de la terre et du ciel avec
» des imprécations.....»

La lettre me tomba des mains. Je la repris en frémissant, et j'ai pu l'achever !

« Si la supérieure et d'autres professes,
» témoins de cette violence, ne m'eus-
» sent arrachée de ses mains, j'expi-
» rais sous ses coups, et tous mes maux
» étaient finis.

» Enfin, elle a exigé que je me détermi-
» nasse sur l'heure à prononcer mes vœux
» dans huit jours au plus tard. Je n'ai
» pu rien opposer à sa volonté tyranni-

» que. Dans huit jours ton épouse sera
» celle de Dieu.

» Ne sois point jaloux, ô mon ami ! ce
» que je vais lui offrir n'est plus que le
» reste d'une existence à moitié dévorée
» par des douleurs dont l'atteinte est mor-
» telle, et que ce Dieu de miséricorde ne
» tardera pas à reprendre.

» Oh ! si jamais un tendre sentiment te
» parla pour la malheureuse victime qui
» t'adore, oh ! ne me refuse pas une grâce,
» bien terrible, je le sens; mais j'ai be-
» soin que tu me l'accordes. Mon ami,
» mon unique ami, viens dans huit jours
» au temple; viens voir, pour la dernière
» fois, celle qui ne connut la vie que du
» moment où tu lui devins cher; qui ne
» l'eût aimée que pour te la consacrer,
» et qui brûle de la perdre en ta pré-
» sence. Souviens-toi que mon dernier
» soupir t'attend. »

Je ne sais quoi de sinistre m'environna après cette lecture; je ne pus l'achever qu'à travers un nuage qui s'était épaissi par degrés sur mes yeux. Il me sembla que tout frémissait et s'agitait autour de moi. J'eus besoin du retour de la sœur pour me tirer de cet état extrêmement

pénible. Je pris la plume d'une main tremblante, et j'eus à peine la force de tracer ce peu de mots, sans doute indéchiffrables pour d'autres que pour une amante.

« Je ne puis répondre en ce moment;
» l'abîme du néant s'est ouvert....l'exis-
» tence s'y est engloutie.... L'amour me la
» rendra, mais ce ne sera que pour la re-
» perdre... Envoie demain, s"il se peut...
» O mon amie !... mes yeux... ma force...
» je me meurs. »

Je m'affaiblis en effet, mais je revins promptement à moi. Je cachetai mon billet; je le remis à la bonne sœur avec une preuve non équivoque de ma reconnaissance. Je lui balbutiai que je l'attendais le lendemain. Elle promit et me laissa seul... avec le désespoir....et la mort.

A quoi sèrt de plonger l'âme du lecteur sensible dans les flots d'absynthe qui abreuvèrent si amèrement la mienne? A quoi sert de retenir suspendu sur la tête de ma souffrante amie le glaive attaché par un fil délicat et fragile qui dans un instant va se rompre? Abrégeons son supplice et le mien.

Je préparai pour le lendemain une lettre

où le délire de l'amour et celui de la douleur semblaient se disputer de démence. Les rêves monstrueux qu'enfante la fièvre frénétique n'approchent pas du désordre de cette inconcevable épître. O mon amie! cette absence totale de ma raison abîmée dans le désespoir, dut bien te prouver la force et la vérité de ma passion effrénée et inconsolable.

Elle part, cette lettre, la dernière que traça la main de l'amant, la dernière que baigna de ses pleurs l'œil presque éteint de l'amante. Elle contenait la promesse de me rendre au temple, le serment de me précipiter à l'autel, de me placer entre elle et ses vœux arrachés par la contrainte, de tout braver pour la soustraire au sacrifice infernal qu'on allait consommer au nom de Dieu. Elle contenait enfin tout ce qu'un cerveau en proie aux secousses violentes du plus forcené transport peut fulminer, dans le paroxisme de sa crise.

Les jours se passent dans des agitations, dans des convulsions entrelacées d'affaissement et de défaillances. Les nuits, tous les fantômes sortent des lieux sombres; tous les morts désertent leurs tombeaux; tous les spectres se revêtent de formes

fantastiques, plus hideuses les unes que les autres, et ce cortége lugubre vient au sein des ténèbres se grouper près de mon lit, et s'agiter pêle-mêle autour de mon imagination, qui seule leur avait donné une chimérique existence, qu'elle transformait en effrayante réalité.

Il arrive enfin ce jour, ce jour à jamais funeste, qui aurait dû être le dernier des miens. C'était un dimanche. Ma mère qui recevait, suivant la coutume, beaucoup de monde, était venue de bonne heure. Elle avait entendu parler d'une profession à Popincourt. Son premier mouvement fut de s'y rendre. Elle ignorait l'intérêt que j'y prenais, et me proposa de la suivre. Nous arrivons; nous nous plaçons avec peine; l'assemblée était immense, tant il est vrai que les hommes ont été les mêmes de tout temps! Les Carthaginois, les Gaulois, les adorateurs de Teutatès, et bien d'autres peuples, sacrifiaient à leurs dieux des victimes humaines. Barbares et mille fois plus barbares chrétiens, n'était-ce donc pas des victimes humaines que ces êtres infortunés que vous écrasiez du poids d'une chaîne insupportable et éternelle, pour

les lier aux autels d'un Dieu que vous aviez fait à votre détestable image?

Abrégeons. Si je ne me hâte pas, je n'aurai pas le pouvoir d'achever.

Elle arriva pâle, sans force et sans couleur, soutenue par les odieux ministres du sacrifice qu'elle venait consommer; mais, par un raffinement imbécile de stupide cruauté, elle était étincelante de pierreries: tout ce que l'appareil mondain a de plus éblouissant éclatait sur ses vêtemens. Arrivée devant l'autel, elle soulève des yeux ternes qu'elle avait tenus baissés jusqu'alors. Je frémissais. Ce qui se passait en moi est un chaos vraiment indéfinissable. Elle se hasarde à promener ses regards sur l'assemblée, les dirige lentement à droite et à gauche, les fixe enfin du côté où je me plaçais habituellement, me voit, me reconnaît, relève les yeux vers le ciel, joint les deux mains avec force, pousse un profond soupir, chancelle, tombe et meurt (1).

La vie à l'instant m'abandonna moi-mê-

---

(1) Ce fait, qui fit du bruit dans le temps, eut le sort de toutes les anecdotes de cette espèce, et retomba dans l'oubli. Personne n'a jamais su que moi la véritable cause de cette triste catastrophe.

me; mais, hélas! ce ne fut pas pour toujours, comme mon heureuse et malheureuse amie. A mon retour à l'existence, je me trouvai couché au pied du grand arbre qui était dans la cour, près de la porte du couvent. Une grande foule m'environnait; la bonne sœur converse me présentait une tasse d'argent remplie de je ne sais quelle liqueur confortative. Ma mère, assise à mon côté, me soutenait la tête sur ses genoux, et me faisait respirer des odeurs fortes. Aussitôt que j'eus repris un peu de connaissance, je m'écriai : « Oh! allons-nous-en, par grâce, allons-nous-en bien vite. » J'essayai de me lever, trop faible, je retombai. Alors une dame, qui était au nombre des spectateurs de cette triste scène, offrit obligeamment à ma mère sa voiture, qui fut acceptée avec reconnaissance. Tandis qu'on m'y portait, j'eus le temps d'entendre une foule de propos. « La pauvre jeune religieuse est morte subitement. — C'est son amant peut-être, ce jeune homme-là; » et autres discours qui me déchiraient le cœur. Enfin j'arrivai à la maison. On me mit au lit presque mourant, et j'entendis ma mère dire avec amertume : « Je n'aurai jamais un instant de repos avec cet

enfant-là : il finira par faire mourir sa mère de douleur. »

A ces mots mon cœur se serra comme s'il eût voulu se fermer pour toujours; et, se dilatant ensuite en proportion de la compression, ouvrit un passage à des larmes salutaires que jamais je n'avais eu tant de besoin de répandre. « Non, tu ne mourras point, dis-je en sanglotant à ma mère; tu vivras pour aimer ton fils, pour en être adorée, et lui tenir désormais lieu de tout. » Elle m'embrassa tendrement, et me donna, sans connaître la cause de mon état, les consolations les plus touchantes. J'étais de bonne foi en lui disant que désormais elle me tiendrait lieu de tout. Mais je n'avais que dix-sept ans depuis peu de jours, et à cet âge, quelque tendre, quelque chérie que soit une mère, combien l'amour filial a de dessous avec un autre amour plus impérieux qui soumet tout, tyrannise tout, et, dans sa manie de régner seul, atténue tous les autres sentimens!

Laissons respirer mon lecteur, et respirons moi-même : il en est temps. Cinq semaines avaient suffi à commencer, à filer et à dénouer cette désastreuse intrigue. Le terme des vacances approchait, et, pour

être un jour utile aux vivans, j'allais faire connaissance avec les morts.

Dans l'état où était mon âme flétrie, leur société m'inspira moins de répugnance. La beauté d'un étui de scapels dont le docteur P*** me fit présent, l'impatience de m'en servir, la curiosité, la nouveauté des objets, celle des individus dont je devenais le compagnon, le charme surtout, le charme inexprimable des leçons sublimes de notre illustre professeur, tout cela donna peu à peu une autre tournure à mes idées. Ma vie, devenue extrêmement variée, peupla ma tête d'une foule de distractions utiles à ma santé morale, et un bonheur assez rare qui m'arriva en ce temps, ne contribua pas peu à cicatriser toutes les plaies qu'une passion funeste n'avait cessé de faire à mon cœur.

Dans le nombre de nos amis communs, était un nommé la F.... qu'il faut distinguer de ces plats gloutons, de ces vils parasites qui venaient presque jouer chez mon père le rôle dégoûtant des harpies du pauvre Phinée. Celui-ci était un homme aimable, de très-bonne compagnie, se plaisant plutôt à recevoir bien et souvent chez lui une société choisie, qu'à manger lui-même

chez les autres. Ce galant homme m'avait voué une tendre amitié, qu'il m'a conservée jusqu'à sa mort, arrivée il y a une dizaine d'années. J'avais fait connaissance chez lui d'un musicien très-distingué, virtuose unique alors pour le cor de chasse: c'était l'aimable et savant *Rodolphe*, auquel je me plais à payer ici un tribut d'estime et d'amitié qui ne saurait que lui être agréable. Il désirait avoir un petit poëme pour les comédiens italiens, dont le théâtre, riche alors des Clairval, Caillot, la Ruette, son épouse, madame Favart et autres talens distingués, faisait les délices de la capitale, et rivalisait avantageusement avec les deux autres grands spectacles de Paris.

Mon petit amour-propre fut stimulé. Quelques petites pièces de vers et même de théâtre que j'avais faites au collége, pour dérider un peu le front du temps très-nébuleux de mes deux années philosophiques, avaient fait concevoir de moi quelques espérances. On me donna des éloges anticipés, afin de m'inspirer le désir de les mériter, on m'assura que, si je voulais, je ferais une petite pièce charmante. Le gant est jeté; je ne puis me

dispenser de le ramasser. Je me mets à l'ouvrage, et, en peu de temps, je mets à fin la grande entreprise d'une petite pièce intitulée : *l'Orphelin, ou la voix du cœur.*

Voilà cette voix orpheline qui se fait entendre dans les sociétés de notre arrondissement; voilà mon orphelin qui trouve des parens dans nos amis; mais son admission dans ces familles, toute flatteuse qu'elle était, n'était pas suffisante. Il fallait que la grande famille italienne lui ouvrît son sein, sans quoi rien de fait.

On demanda une lecture pour un jeune auteur; elle est accordée. Je me présente en tremblant avec mon embryon dramatique. On m'encourage, on parvient à me donner la force nécessaire pour lire ma frêle production. L'indulgence inspirée par mon âge, et l'envie de bien faire qu'on démêlait en moi, plus que toute autre considération sans doute, fit recevoir ma pièce avec un concours de circonstances on ne saurait plus honorables, et bien douces pour ma petite vanité qui était de beaucoup plus âgée que moi. Mon musicien est aux anges et me donne un bon dîner. Pendant plusieurs jours ce n'est que fêtes dans ma famille et chez nos amis.

On ne m'appelait plus que monsieur l'auteur. Tout cela était bien beau; mais le plus joli, c'était mes entrées libres au théâtre, qui me furent accordées suivant l'usage d'alors, dès l'instant même de la réception de ma pièce.

Oh! pour ce cadeau-là, j'avoue que j'en sentis vivement le prix. J'avoue que le plaisir de pouvoir aller tous les jours, tous les jours à la comédie, chassa toutes mes idées noires de mon cœur et de ma tête. Elles s'enfuirent devant le spectacle, comme on voit des nuées de corbeaux s'envoler du sein d'une forêt ténébreuse à l'approche d'un bruit de chasse, et c'est de là que, pour quelque temps du moins, je dois dater le calme de mon âme.

CHAPITRE XIV.

La messe basse. — La chute. — Thérèse. — Le frère Toussaint. — La police s'en mêle. — Ils sont pris.

En commençant l'étude de la médecine, j'étais venu demeurer chez mon père, qui logeait alors rue Française, vis-à-vis la petite porte de la Comédie italienne; ce

qui me procurait une grande facilité pour jouir de mes entrées.

Je dois, pour raisons, faire ici le tableau de la nouvelle vie que je menais, et indiquer à mes lecteurs le partage de ma journée. A huit heures du matin, je me rendais rue de la Bûcherie, aux écoles de médecine, pour y entendre d'ennuyeuses leçons dont l'utilité était seulement de conduire les élèves au baccalauréat, puis à la licence, par le moyen des inscriptions; car ces leçons publiques étaient en général marquées au coin de la tiédeur respective des professeurs et des disciples. Je dis en général, car il y a eu d'honorables exceptions. Au fait, c'était une espèce de corvée de part et d'autre, et les cours particuliers ouverts par de grands maîtres tels que le mien, étaient bien autrement profitables que ces classes de rigueur et d'ennui.

Je sortais entre dix et onze des écoles pour me rendre à une chapelle qui m'a rendu fameux à Paris, dans mon jeune âge, par ma fervente dévotion. C'était la paume, exercice auquel j'étais devenu d'une force à être admis dans les aimables parties de ce temps, et pour lequel

j'avais ce qu'on appelle une véritable passion.

De là tout suant, mais point fatigué, je me rendais entre midi et demi et une heure à l'amphithéâtre pour la leçon du docteur, où j'avais en honneur un vrai plaisir, et qui finissait toujours trop tôt au gré de ses auditeurs. Cette leçon me menait jusqu'au dîner pour lequel je retournais chez mon père, et qui était toujours très-bon. Après le repas, ou j'allais encore à la paume voisine, rue Beaurepaire, ou je descendais chez moi dessiner, faire quelques vers, jusqu'à l'heure du spectacle, après lequel je revenais souper en famille; me coucher ensuite, et le lendemain je recommençais.

Telle était exactement ma marche journalière tout le temps que je suis resté chez mon père, et c'est pendant ce temps assez heureux que m'est arrivée l'aventure suivante, que d'après mon plan je ne dois pas passer sous silence.

Il est bon de savoir que ma mère, née sans doute avec un grand penchant pour la dévotion, n'aurait pas été fâchée de me le voir partager. Elle eût été bien amoureuse de me voir savourer avec elle l'élixir

des sermons de Père ou Père un tel. Il lui eût été doux de m'avoir à son côté aux grandes messes, tierces, sextes, nones; vêpres, complies et saluts, dont son âme *très-églisière* était très-friande. Mais s'étant bientôt aperçue que mes yeux, qui venaient à peine de s'ouvrir pour la terre, n'avaient pas encore une prodigieuse disposition à tourner leur prunelle profane vers le ciel, elle s'était mise à la raison, et m'avait demandé, pour toute grâce, d'entendre au moins une messe basse tous les dimanches. Ah bon Dieu! qu'à cela ne tienne! Peut-on désobliger une tendre mère pour une chétive messe basse tous les dimanches? Il y aurait conscience. J'allais donc entendre une messe basse tous les dimanches pour lui plaire.

Un dimanche que j'entendais ma messe basse à Saint-Sauveur, et qu'il faisait, par parenthèse, un temps abominable, je me trouve à côté d'une jeune fille de dix-sept ans environ, qui paraissait être de la classe commune, mais d'une fraîcheur, d'un éclat et d'une propreté achevées. Si le Créateur voulait que je n'eusse pas de distraction, il ne fallait pas que, par son ordre ou sa permission, une si jolie créature se trou-

vât si près de moi. Je lui transportai toute ma dévotion, toute ma ferveur, et les vœux que je fis tout bas furent ceux de voir de plus près et plus long-temps une aussi charmante enfant. Pour cette fois la messe basse me parut beaucoup trop courte; et, quand elle fut finie, je pris au moins le parti de suivre, de bien près, la jolie blonde (car c'était sa couleur), et de tâcher adroitement, en marchant sans affectation sur ses pas, de découvrir le lieu de sa demeure.

Un événement un peu fâcheux pour elle, mais bien heureux pour moi, m'épargna la lenteur d'une opération difficile et peut-être impossible.

J'ai dit qu'il faisait très-mauvais. Il avait plu. Les marches par lesquelles on arrivait, en ce temps, à Saint-Sauveur, étaient fangeuses et glissantes. La belle petite rose, qui me précédait, tenait ses vêtemens un peu relevés pour ne pas balayer les degrés avec le bord, lorsque tout à coup, je ne sais par quel accident, elle fait un faux pas, et tombe en avant si malheureusement, que toute la partie postérieure de son corps se trouve à découvert. Oh! messieurs les amateurs! quelle aubaine! quel-

les formes! quelle blancheur! quelle propreté! Cependant tout mon cœur s'émeut, je me précipite vers elle; je répare, en hâte, le désordre occasioné par sa chute, je l'aide à se relever et je lui offre mon bras, en imposant silence d'un ton assez menaçant, à une foule de polissons qui l'accablaient avec une grossièreté stupide de tous les quolibets usités en semblable occurrence parmi la canaille. Les honnêtes gens m'approuvèrent; les autres se turent en m'entendant dire avec fermeté: «Venez, mademoiselle, prenez mon bras, et soyez sûre que je ne souffrirai pas que personne vous insulte.» Elle accepta, en effet, un secours dont elle avait vraiment besoin. Un jonc d'une grosseur remarquable, comme on les portait alors, et que j'agitais d'un air passablement méchant, fut un porte-respect pour les clabaudeurs de la lie du peuple. Les gens comme il faut facilitèrent notre retraite, et je me vis bientôt en liberté de lui demander où elle désirait être conduite: elle me dit, d'une voix oppressée, qu'elle demeurait rue du Renard, petite rue, très-peu éloignée du lieu de la scène. Arrivés à sa porte, je lui demandai la permission de l'accompagner

jusque dans son logis, désirant ne pas la quitter que je ne l'eusse vue au moins un peu remise de la secousse violente qu'elle venait d'éprouver. Elle crut me devoir trop pour me refuser, et nous montâmes. Un joli petit logement, aussi propre qu'elle, nous reçut dans son étroite et fraîche enceinte habitée par elle seule, et parfumée par plusieurs vases de fleurs qui décoraient sa cheminée. Une chambre à alcove, celle où nous entrâmes et deux jolies petites chambres derrières celle-là, c'était tout son local; mais tout cela était si soigné, si bien arrangé, qu'on se plaisait tout d'un coup dans cette aimable cellule.

Avant tout, je crus devoir m'informer si elle ne s'était point blessée. «Nullement», me répondit-elle; et en effet, je conçus que le monde qui était devant elle au moment de sa chûte, n'étant pas assez serré pour l'empêcher entièrement de tomber, avait du moins rompu le coup. Ses genoux et une de ses mains seuls avaient porté : elle ne s'y sentait aucune douleur.

Elle me demanda à son tour la permission d'aller changer de vêtemens, les siens ayant été en grande partie souillés par la

fange si commune dans Paris, quand il fait mauvais temps surtout.

Resté seul, tandis qu'elle était passée dans le cabinet voisin, je ne pus m'empêcher de songer aux avantages de la dévotion, et au bonheur d'entendre une messe basse tous les dimanches. Enfin, n'avais-je pas eu celui de rendre une espèce de service à une jeune et jolie personne qui, malgré les charmes de son visage, et ceux bien intéressans qu'un accident fâcheux avait dévoilés, n'en aurait peut-être pas été moins embarrassée, sans la chaleur et le zèle empressé avec lequel j'avais volé à son secours?

Pendant que je m'occupais de ces réflexions, qui me conduisaient à d'autres, et m'ouvraient déjà la perspective d'un riant avenir, ma jeune protégée revint plus jolie, plus fraîche et mieux ajustée qu'avant sa chute. Je ne pus la voir sans une vive émotion : c'était vraiment une charmante fille. Sa taille svelte, élancée, était complétement formée; elle ne laissait plus rien à faire à la nature, ni rien à désirer à l'amour. Je l'invitai timidement à m'accorder un baiser, qu'elle ne crut pas devoir refuser à son protecteur, et qu'elle

reçut en rougissant comme une belle pêche. Ensuite elle m'engagea très-poliment à m'asseoir. Comme il n'était pas tard, et que je n'étais qu'à deux pas de la maison, je résolus de profiter de l'occasion pour obtenir d'elle, sans indiscrétion, quelques renseignemens sur son état, sur son séjour à Paris, et les moyens de lui être utile, si la chose m'était possible.

Ce dernier objet fut même bien véritablement ce qui me détermina à risquer des questions : j'en obtins facilement les réponses.

La jeune personne se nommait Thérèse Sa....court. Elle était Picarde, et des environs de Montdidier. Sa famille étant trop nombreuse, son père, honnête laboureur, s'était décidé à se priver d'un de ses enfans pour pouvoir subvenir aux besoins et à l'éducation des autres. On avait parlé de tirer au sort entre ceux qui étaient en état d'aller à Paris, et d'y trouver à se placer. Tant filles que garçons, il s'agissait d'entrer au service : cela lui avait paru bien humiliant. Elle avait prié qu'on ne tirât point au sort, et qu'aucun de ses frères ou sœurs ne quittât la maison paternelle, où le pain était blanc, pour aller manger du pain bien noir

chez les autres; ajoutant qu'elle savait le métier de dentellière, où elle avait été élevée; qu'à Paris, sans se mettre en maison, elle pourrait vivre en raccommodant les dentelles, et mettre encore quelque chose de côté, ou pour son mariage, ou pour celui d'une de ses sœurs. Que son père et sa mère avaient consenti; qu'on lui avait fait un bon trousseau pour long-temps, et qu'elle était partie avec la bénédiction de ses parens, et une assez bonne somme pour vivre encore quelque temps à Paris en attendant de l'ouvrage; qu'elle y était depuis un mois à peu près; qu'un pays, vieux marchand de pigeons, de ceux qu'on appelle *coconniers* dans le canton, et ami de sa famille, lui avait trouvé le logement qu'elle occupait, où elle se trouvait fort bien, n'entendant pas plus de bruit, ni jour ni nuit, dans la maison, qu'elle n'en faisait elle-même, et ayant déjà, par la grâce de son hôtesse, quelques pratiques, qui la mettaient à même de ménager le sien.

Cette confidence simple et naïve, bien marquée du cachet de la vérité, m'inspira sur-le-champ un projet simple comme elle, dont l'exécution ne devait souffrir, et ne souffrit en effet aucune difficulté.

Je ne lui communiquai point mon idée; je me bornai à lui demander la permission de revenir le soir même pour lui faire part de quelque chose d'important. Elle rougit beaucoup; ne sachant pas trop ce qu'elle devait répondre. Je la déterminai en l'assurant qu'il était question de ses intérêts, et que, dès ce moment, j'allais tout employer pour lui donner des preuves de mon zèle. Rendez-vous entre sept et huit. Je me retire en lui baisant tendrement la main, baiser respectueux qui m'en valut un sur les feuilles de rose dont ses joues fraîches étaient tapissées.

Tout en m'en allant, j'avais beau faire, je ne pouvais éloigner l'idée des charmes que le hazard m'avait fait voir de si près. Ces contours si purs, cette peau si éblouissante, ces formes si heureuses, ce linge si propre, tout cela ne me donnait pas de l'amour, mais ce qui lui ressemble tant et si souvent, des désirs, oh! des désirs qu'il fallait éteindre à tel prix que ce fût.

J'avais vu de l'ingénuité, de la naïveté même, donc il y avait un germe de confiance. J'avais vu des larmes de reconnaissance rouler dans ses jolis yeux bleus, donc il y avait de la sensibilité dans le cœur. J'a-

vais vu en tout et partout une extrême propreté, un soin poussé jusqu'à la recherche dans sa simplicité, donc il y avait un certain désir machinal de plaire; car je veux bien qu'on fasse une infinité de choses de ce genre-là pour soi-même, pour sa propre satisfaction; mais quand on en fait tant, on travaille aussi un peu pour les autres.

Toutes ces réflexions me conduisirent jusqu'à la maison, où m'attendait à l'ordinaire un très-bon repas. Après le dîner, au lieu d'aller par quatre chemins, je pris le plus bref; et, me trouvant seul avec ma mère, je lui racontai franchement mon aventure de la messe, en omettant seulement les détails trop nus de la chute, dont je parlai comme d'une chute pure et simple, et en passant sous silence ma visite à la jeune infortunée. Je dis seulement que j'avais appris de son hôtesse, entre les mains de qui je l'avais laissée, tout ce que je savais de sa propre bouche; et, insistant assez fortement sur le besoin qu'elle avait de pratiques, je décidai ma mère à lui donner la sienne, qui certes en valait plusieurs à elle seule. Ma mère était extrêmement curieuse de cette parure, et en était très-richement fournie.

Il fut conclu que j'irais dans la soirée dire à l'hôtesse d'envoyer mademoiselle Thérèse à notre adresse (que je lui portais gravée avec vignette), et qu'elle eût à venir dès le lendemain dans la matinée.

Du reste, ma mère me loua beaucoup de mon action charitable, et me promit bien qu'elle ne resterait pas sans récompense. O ma bonne et chère maman! quand et comment s'accomplira votre prophétie? Nous verrons.... Patience et courage.

Pour là patiencè, Thérèse ne mettra ni la mienne, ni celle du lecteur à une bien longue épreuve. Quant à mon courage, oh! c'est autre chose. Voyons, voyons un peu ce que tout cela va devenir.

Bien entendu que je retourne à l'heure dite chez Thérèse, et même beaucoup avant; bien entendu que je fais ma commission; bien entendu que Thérèse vient le lendemain matin, qu'elle apporte de son ouvrage, que ma mère en est fort contente, et lui en donne une forte pacotille; bien entendu encore que tous les soirs il est convenu que j'irai passer un moment avec Thérèse, que je préfère à présent à la comédie, ou pour qui je partage mon temps avec le spectacle.

« De tous ces bien entendus-là, s'il allait naître un malentendu, ah! ah! cela serait bien plaisant. » — « Pour vous; mais pas si plaisant pour moi. » — « Au reste, je badine. » — « Non, non, soyez tranquilles, soyez tranquilles, je vous dis; vous verrez qu'il n'arrivera rien. »

Huit jours se passent, dimanche pour dimanche tout juste. J'ai tellement avancé mes affaires, j'ai tellement électrisé l'âme reconnaissante de Thérèse, que ce beau dimanche-là on me laissa voir, de tout cœur et de bien bonne volonté, ce qu'on avait montré il y avait huit jours, avec bien du chagrin et de la mauvaise humeur. Un pareil triomphe en aussi peu de temps! ah! la reconnaissance est une si belle chose! son empire est si puissant sur les âmes bien nées! allons, la défaite de Thérèse est un peu prompte, si vous voulez; mais elle est naturelle. Sa première chute, où je l'avais si bien secourue, devait en amener une seconde entre mes bras; et tout compté, tout rabattu, Thérèse s'est comportée là comme une bonne et brave fille; et honni soit qui mal y pense.

Tout ce que je vous puis attester, mes amis, c'est que depuis que le monde est

monde, onc n'avez vu et palpé cuir si blanc ne tant poli; onc n'avez rencontré formes plus pleines et relevées, tant de haut que de bas; onc vos yeux n'ont miré tant de mignardises d'amour éparses çà et là, dans ce beau grand joli petit chef-d'œuvre de nature, du tout parfaitement en bon point. Ajoutez manœuvre gente et douce, membres souples et agissans, reins leste et mobiles, et diversité merveilleuse de gestes tendans à grand'liesse et volupté.

Une chose à laquelle je ne pus m'empêcher de faire attention, c'est que les obstacles que j'avais rencontrés chez Manon et sœur Sainte-Agathe, me parurent infiniment moindres; et cependant, de mon côté, à mon âge, je n'avais pu que *croître* et *embellir*. Au reste, je ne m'arrêterai pas long-temps à cette idée. Ce que Thérèse m'inspirait était loin de ressembler même à la millième partie de ce que j'avais senti pour Manon. Deux facultés étaient en moi : l'une morale, l'autre physique. Tandis que la première goûtait le repos qui lui était si nécessaire, l'autre était en doux et plein exercice, et il ne m'en fallait pas davantage.

Au bout de quinze jours à peu près

d'une jouissance paisible, j'étais à causer au coin du feu avec Thérèse ; on frappe à la porte, cela m'étonne ; elle ne recevait personne : elle-même est surprise. « Qui va là ? » — « Ouvre ; c'est ton frère Toussaint. » — « Ah ! Dieu ! vrai, Dieu ! c'est toi, frère Toussaint ! et elle ouvre, et les voilà bras dessus bras dessous, et ils jargonnent à n'en plus finir leur maudit picard, et je prends le parti, après quelques demi-politesses, de laisser là le frère Toussaint et la sœur Thérèse. A demain, à demain. — L'apparition de ce frère Toussaint, au demeurant, grand drôle, jeune, fort et bien bâti, ne me surprit pas beaucoup. Thérèse m'en parlait sans cesse, et son arrivée me parut toute simple ; mais voici ce qui ne me le parut pas, c'est qu'il était presque toujours là, et que je n'avais plus avec mademoiselle Thérèse que de très-rares particularités ; cela dura à peu près six semaines, au bout desquelles frère Toussaint décampa, et retourna au pays, à ma grande satisfaction.

J'avais cru ne devoir rien dire à Thérèse au sujet de Toussaint. Au fait, c'était son frère ; je n'avais aucun droit de l'empêcher de le recevoir. Toussaint parti, nous re-

prîmes nos anciennes allures, et pendant quelque temps tout alla fort bien. Un soir, comme je sortais de chez elle, elle me dit, en m'embrassant, que le lendemain elle ne serait pas chez elle; qu'en conséquence, je ne me donnasse pas la peine de venir; elle me fit même une histoire très-bien arrangée, qui motivait cette sortie. Nous nous reverrons après demain : tout est dit.

Le lendemain à l'heure accoutumée, quelque chose me dit d'aller chez Thérèse, malgré son avertissement de la veille. Je monte bien doucement son mauvais escalier, que par bonheur je connaissais bien. J'arrive sans bruit à la porte. J'écoute en retenant mon haleine, et j'entends : « Il n'y a pas à barguigner, ma petite; dès demain, faut aller dire à la mère, puisqu'all's'est aperçue que t'étais grosse, qu'c'est son fils qui t'a fait c't'enfant. Fallait en v'nir là tôt ou tard, puisque tu me l'avais écrit toi-même au pays. Comm'çà, les parens paieront la façon, et not'enfant s'ra choyé encore par-dessus l'marché. » Ainsi parlait Toussaint.

Ensuite : « Finis donc. » — « Laisse moi faire; il y manque peut-être encore queu-

qu'petite chose, à c't'enfant. » — « Ah! du train dont tu y vas, il sera au moins le double d'un autre.... Ah, mon ami!.... Mais qu'est-ce que tu me fais donc? » — « Tiens, comme c'est donc joli comme çà. Je n'te fons pas mal, n'est-ce pas? » — « Ah, Toussaint? »

Je crus pouvoir me dispenser d'en entendre davantage : la rage me suffoquait. Il était de bonne heure : j'allai tout conter à ma mère : elle partagea ma fureur. De là, suivant une idée qui me vient, je cours au spectacle; j'y cherche et je trouve l'inspecteur de police qui était de nos amis. Je lui raconte le fait; je l'invite à souper; il accepte; il vient : Demain, mes amis, au saut du lit, vos coquins seront pris. D***, je viendrai vous chercher : soyez prêt. » Il tient parole : Il a avec lui quatre cavaliers. Nous marchons; nous arrivons... En bas : « Silence, » dit-il. Nous montons : « Ouvrez, de par, » etc. Le frère et la sœur étaient fraternellement au lit ensemble. Thérèse marcha à l'hôpital, Toussaint je ne sais où. Ainsi se termina l'histoire. Méfions-nous des sœurs Thérèse et des frères Toussaint.

CHAPITRE XV.

Punition des coupables. — Il y a apparence que je ne serai pas médecin. — Adélaïde. — Songes épouvantables.

Je ne fus pas plutôt vengé de Thérèse, que la pitié vint me parler pour elle. C'est une réaction naturelle qui s'opère d'elle-même dans tous les cœurs sensibles. Une larme qu'elle m'arracha dans le récit que je revins faire à ma mère de l'expédition dont je venais d'être témoin, me valut de sa part une belle et longue mercuriale, accompagnée d'une sublime dissertation sur la sensibilité, et sur l'usage qu'un homme sage en devait faire. Un homme sage de dix-sept ans et demi! Enfin comme il ne m'en coûtait pas plus, je promis la sagesse; mais je conservai la pitié.

Dès le soir de ce jour fatal à la fraternité de Thérèse, je courus à la comédie pour parler à mon inspecteur, et tâcher de le fléchir en faveur de cette infortunée. Je le trouvai en effet, et lui exposai la commission de mon cœur.

Il haussa les épaules, en souriant d'une autre pitié que celle que je lui demandais,

et me dit : « Comment, mon petit bon ami, vous êtes de cette pâte-là ? Ah ! cela est pardonnable à votre âge. Mais écoutez, et que du moins cette aventure-ci, qui par bonheur n'est rien, vous serve de préservatif à l'avenir contre les Thérèses et toutes ces espèces-là.

» Apprenez que votre Thérèse est une petite effrontée que son libertinage a forcée de quitter son pays, après avoir porté la honte dans sa famille, et le désespoir dans l'âme d'un bon père et d'une mère respectable.

» Quand nos deux prisonniers ont été en présence de M. de Sart..., ce magistrat, instruit par moi du fait, leur a fait subir un interrogatoire fort simple. «Qui êtes-vous?.. Silence.... répondez de bonne volonté. Nous avons les moyens de vous faire parler autrement, et ces moyens ne sont point doux, je vous en préviens. De deux choses l'une, ou vous êtes frère et sœur, ou vous ne l'êtes pas. Si vous l'êtes, le bûcher vous attend, et les flammes vont vous punir d'un crime dont s'indigne la nature. Si vous ne l'êtes pas...» — «Nous ne le sommes pas, monseigneur. » — « Ah ! et pourquoi donc le disiez vous? pourquoi cet abominable

mensonge? »— « C'est lui. »—« C'est elle.» — « C'est lui, c'est elle, reprend le magistrat; misérables que vous êtes! voilà bien la bassesse, la turpitude du crime: vous vous concertez pour le commettre, et, quand il est découvert, vous avez la lâcheté de vous en accuser l'un l'autre. Alors il m'appelle et me dit: « Vous allez conduire cette fille à la Salpêtrière : qu'elle y soit traitée avec la dernière rigueur. »—«Monseigneur, elle est dans un état.... » — « Vous avez raison; mais j'entends qu'elle soit traitée avec toute la sévérité que cet état pourra permettre. Je n'ai point de pitié de ces infâmes créatures qui joignent la perfidie et le dangereux mensonge à la corruption et à la dépravation des mœurs. Quant à ce misérable, qu'on le mette au cachot, au pain et à l'eau jusqu'à son départ pour les îles. »

» Voilà, jeune homme, où en sont les choses. Voyez maintenant ce que je puis faire pour votre Thérèse. Le magistrat voulait vous faire venir en témoignage; mais je lui ai représenté que, moi et mes gens ayant constaté le fait, on pouvait se passer de cette formalité, qui, à coup sûr, serait fort chagrinante pour vous sous tous les

rapports. » Je le remerciai comme je le devais. Il me serra la main en me disant : « Allez, mon enfant, allez voir la comédie, et, croyez-moi, ne pensez plus à Thérèse. »

Le conseil était bon, mais il me fallait quelque courage pour le suivre; car on a beau dire, on s'attache toujours plus qu'on ne pense dans ces liaisons intimes où l'on croit que le cœur n'est pour rien. Il n'y est pas pour grand'chose sans doute, mais il y met toujours à son insu un peu du sien. Au reste, le courage dont j'avais besoin, je le trouvai sans peine dans mes réflexions sur la perfidie et l'ingratitude de cette petite âme vile. Depuis que je la connaissais, je ne lui avais fait que du bien; l'époque même de notre liaison avait été marquée par un service rendu. Je me pénétrai bien de ses torts, de sa bassesse, de sa noirceur, et je finis par n'y plus penser du tout.

Tout cela n'empêchait pas le scalpel d'aller son train tant bien que mal; mais, il faut l'avouer, le goût ne venait point.

Comme ceci a puissamment influé sur le reste de ma vie, ou plutôt en a déterminé tous les événemens ultérieurs, je me dois à moi-même, non pas une justification,

ce n'est point un crime que de ne pas aimer la médecine et de ne pouvoir pas être médecin ; mais un compte exact et fidèle des raisons matérielles et sentimentales qui m'ont éloigné de cette carrière où les plus grands avantages m'étaient promis.

Ces raisons se bornent à deux ; l'une purement matérielle : c'était le dégoût insurmontable de la compagnie des cadavres que j'ai eu le courage de fréquenter près de trois ans, sans pouvoir me familiariser avec eux ; l'autre tenait au sentiment : c'était la douleur forte et réelle que j'éprouvais à la présence des malades. J'eusse été, quoiqu'on en ait dit et pensé, un fort mauvais médecin ; car, conduit comme je l'ai souvent eté par le docteur au chevet des malades, tout à coup mon cœur se serrait, mes yeux s'obscurcissaient, ma tête s'embarrassait ; j'étais saisi d'un frisson, d'un tremblement qui m'interdisaient l'usage de toutes mes facultés, même physiques. Comment, dans un pareil désordre de toute la machine, aurais-je pu constater l'état d'un malade, et ordonner les remèdes convenables à une maladie que je n'aurais pu juger ? Suis-je donc le seul, grand Dieu, qui ait eu des aversions insurmontables,

des répugnances invincibles? Je ne regarde donc pas comme un grand forfait de n'avoir pu triompher de celle qui m'éloignait de la médecine.

Dans le silence des nuits, je vois souvent sortir des Champs-Élyséens l'ombre chérie du grand homme dont j'ai trahi la plus douce espérance. Elle vient planer au dessus de ma tête sur un nuage d'or et d'azur. Ses traits calmes, ses yeux sereins, sa bouche souriante, tout m'annonce que l'ombre est apaisée. Le tombeau a donc éteint ce long ressentiment qui dura jusqu'à lui.

Ombre sacrée, ta présence auguste et paisible me console, les nuits, de l'amertume que celui dont tu m'offres l'image a répandue sur mes jours en quittant la vie sans pouvoir me pardonner un crime, hélas! bien involontaire et trop longuement expié.

Ce qu'on vient de lire annonce assez clairement que bientôt le scalpel va échapper de ma main, et que je vais me séparer des morts pour me rendre aux vivans. J'épargnerai donc à mon lecteur le dénombrement des défunts dont mes camarades et moi nous allions, les nuits, débarrasser

les cimetières, non sans courir d'assez gros risques, comme par exemple d'être arrêtés comme profanateurs des morts et violateurs des tombeaux, ou par faveur de n'être qu'assommés par d'avides fossoyeurs qui vivaient de leurs trépassés, et ne se souciaient nullement qu'on leur dérobât leurs ressources cadavériques et qu'on vînt fouiller dans leur garde-manger sépulcral. On ne saura point combien j'ai déchiqueté de muscles, scié de cerveaux, injecté de veines et d'artères. O chère ostéologie sèche ! je ne dirai rien de tes apophyses, de tes sinus, de tes tubercules, de tes cavités glénoïdes, ou cotyloïdes, etc. O syndesmologie bien-aimée ou ostéologie fraîche ! je ne parlerai pas de tes membranes, de tes ligamens, de tes capsules, de tes cartilages, de tes synarthroses, de tes ginglimes, de tes arthrodies synarthrodiales, de ta synovie et de toutes tes richesses *articulatives*. La miologie, la splanchnologie, l'angiologie, la névrologie et toutes les *logies* de l'anatomie ne trouveront point ici l'étalage de toutes leurs richesses musculaires, tendineuses, viscérales, intestinales, parenchymateuses, veineuses, artérielles, aponévrotiques, nerveuses, etc.

Je dirai cependant que, s'il n'y eût eu dans la médecine que ces belles connaissances anatomiques, botaniques, chimiques; s'il n'y eût eu enfin que la théorie, et qu'elle eût pu venir sans la pratique, comme un plaisant voulait que la médecine vînt sans le médecin, j'aurais pu lui consacrer ma vie. Je ne regarde nullement comme perdu le temps que j'ai employé à étudier la belle science de l'anatomie, et il y avait bien long-temps que j'avais dit, avant de lire l'intéressant discours De M. Sélis, mon ancien commensal au collége de Beauvais, qu'un cours d'anatomie manquait à notre système d'éducation, et qu'il était aussi essentiel au corps qu'un cours de morale l'était à l'âme. Je suis fier de m'être rencontré avec ce sage professeur. Mais, avant d'apostasier et de déserter les étendards d'Esculape, je dois, pour conserver la filiation des faits dans l'intégrité de leur série, et pour que tous les anneaux de la chaîne de ma vie se tiennent sans interruption; je dois, dis-je, entamer ici le récit d'une histoire qui commence à l'époque de mes études en médecine et à celle de la fin de mon intrigue avec ma sœur Thérèse.

Pour plaire au docteur et à ma famille

autant qu'il était en moi, j'allais assidûment aux écoles de la rue de la Bûcherie. Un matin que je m'y rendais comme à l'ordinaire en traversant une rue qui en était le chemin, je vois pour la première fois, dans une vaste et superbe boutique de soieries et de dorures, une jeune personne de laquelle je ne me permettrai pas même d'esquisser le portrait. On ne manquerait pas de crier à l'héroïne de roman; des anges, des divinités, des Vénus, voilà comme elles sont toutes.

Vous ne saurez donc rien de ce qu'était Adélaïde (c'était son nom que je n'ai su qu'après); je ne vous dirai pas qu'à la coupe virginale de la figure de Manon, à la dignité majestueuse de l'ensemble d'Herminie, à la finesse, à la fraîcheur de la peau de sœur Sainte-Agathe, Adélaïde joignait des attraits à elle, et dont l'énumération serait aussi longue que la peinture en est impossible. Tout ce que vous saurez, c'est que machinalement, comme par une espèce d'opération magique, je demeurai immobile à son aspect, et qu'il se passa un temps assez considérable sans que mes yeux pussent se détacher de leur contemplation, ni mes pieds du sol où ils

semblaient avoir pris racine. La belle Adélaïde était seule dans un riche et large comptoir. Quoiqu'il fût encore de bonne heure, elle était déjà parée avec une simplicité élégante et modeste, dont rien n'égalait la grâce et le charme. Ses yeux couleur du ciel quand il est bien pur et bien serein, s'étaient naturellement portés sur un passant indiscret qui osait la fixer avec tant d'opiniâtreté; mais, voyant que mon immobilité continuait, elle les baissa en rougissant et ne les releva plus, ce qui m'avertit enfin de ma stupeur impolie; je rougis à mon tour, et m'éloignai plein de honte et de trouble.

Familier depuis long-temps avec un sentiment qui paraissait être pour moi l'existence elle-même, je ne tardai pas à en reconnaître les symptômes. Les effets de l'amour sont exactement comme ceux de la foudre. Ils se manifestent au même instant que le coup part. L'objet qui entre ainsi subitement dans le cœur s'y place pour n'en plus sortir; il s'y établit, il en dispose comme d'un domaine absolument à lui, et dès ce moment l'occupe uniquement et tout entier. Je m'aperçus donc sans peine, mais non sans inquiétude, que

la belle du comptoir me suivait, m'accompagnait, ou, pour mieux dire, était en moi pour ne plus me quitter.

« Comment, juste ciel! me disais-je, me voilà encore aux prises avec cette passion funeste qui m'a déjà causé tant de malheurs et coûté tant de larmes! Que dis-je aux prises? est-ce que je me sens la force de lutter? est-ce que j'en ai même l'envie? Ah! je connais mon ennemi: il est accoutumé à vaincre; je ne me donnerai seulement pas la peine de le combattre. »

En effet, au lieu de prendre un autre chemin, quand il aurait dû être un peu plus long; non, il fallut absolument que je passasse par la fatale rue en m'en revenant. Il fallut que tous les jours deux fois j'allasse puiser à la source délicieuse du doux et dangereux poison. Il fallut plus encore: sans besoin, sans la moindre nécessité, il me prenait de temps en temps la fantaisie d'appeler un de ces petits enfans qui se postent au coin des rues, pour rendre à la chaussure des passans qui le veulent, le lustre que lui enlève nécessairement le pavé fangeux de Paris. Je me plaçais de l'autre côté de la rue de manière

à voir et être vu, et je restais là le plus long-temps que je pouvais, tourmentant un peu mon vernisseur, le faisant recommencer, mais le payant bien. Enfin je n'eus pas de cesse que je n'eusse obtenu un chapeau bordé (c'était la mode alors pour sortir le matin), et je courus vite acheter le bord à la belle boutique où je ne pus pas seulement dire deux mots qui eussent l'ombre de sens commun. Ce manége ne laissa pas que de durer un mois.

Enfin un beau samedi au soir, mon père me dit : as-tu affaire demain ? » — « Pas d'autre, répondis-je, que celle de faire tout ce qui pourra vous être agréable. » — « Point de complaisance, mon ami, me dit ce bon père : tu sais comme nous sommes ensemble ; entière liberté. Tu pourrais avoir quelque partie arrangée avec quelques-uns de tes camarades ; c'est demain dimanche, ainsi ne te gêne pas. » — « Je vous répète, cher papa, lui dis-je en lui sautant au cou, que je suis absolument à vos ordres. » — « Eh bien ! en ce cas-là, je te mène dîner demain chez un nouvel ami avec lequel je fais en ce moment de grandes affaires. Nous irons, ta mère, toi et moi, et tu

verras de braves gens chez lesquels nous serons bien reçus. »

Voilà qui est dit. Il est bon de savoir que mon père avait quitté son grand commerce de la rue du Roule, et faisait alors la commission, ce qui lui procurait à chaque instant de nouvelles connaissances pour des envois, tant dans la France que dans les pays étrangers. L'Amphitryon du lendemain, dont il ne m'avait dit ni le nom ni la demeure, était une de ces nouvelles connaissances, et je formai le dessein de me comporter de façon à ce que mes parens n'eussent pas à se repentir de m'y avoir mené.

Encore une petite touche de superstition, mais il faut que je parle pour qu'on me juge. Déjà trois songes mystérieux, et tous trois ont eu leur effet; la perte de Manon, occasionée par son mariage; la mort d'Antoine, annoncée par lui-même, et l'affreuse catastrophe de ma blessure par R...eu, dans l'histoire d'Herminie. Voici le quatrième.

Convenu du dîner du lendemain, nous soupons ensemble, ma mère, mon père et moi, et je vais me coucher, intérieurement très-content, je ne sais pas trop

pourquoi, de la partie projetée. A peine le sommeil était-il venu m'envelopper de ces liens invisibles qui, sans qu'on les sente, enchaînent toutes les facultés, excepté celles de l'imagination, auxquelles ils semblent donner même un plus libre essor, tout à coup je me trouve transporté dans une société de personnes extrêmement aimables, au nombre desquelles se trouvait, dans mon rêve, une jeune fille charmante, dont j'étais l'amant secret.

On propose une partie de promenade aux Tuileries. C'était dans la belle saison; l'après-midi était superbe : chaque dame choisit son cavalier, et mon bras est le partage de ma belle. Nous avions à traverser la rue Traînée, devant Saint-Eustache, rue très-étroite et fort dangereuse alors.

Je marchais tranquillement avec ma compagne. Une voiture de louage, fort sale, avec un hideux conducteur, se présente devant nous. Je ne sais quel enchantement suspend l'action de tous nos ressorts; mais nous nous trouvons arrêtés et immobiles, sans pouvoir faire un pas dans aucun sens. La voiture continue sa route, nous renverse, nous passe sur le

corps; ma compagne est broyée sous les roues, et *je me trouve sain et sauf*. L'horreur de sa situation me réveille en sursaut et dans une agitation épouvantable.

Quand j'ai repris un peu mes sens, je frémis du souvenir de mon songe, et ne me sens, comme on le pense bien, nulle envie de me rendormir. J'avais alors une veilleuse, parce que, dans des momens d'insomnie, j'en détruisais l'ennui et l'incommodité par le moyen de la lecture. Je recourus à ce remède contre la poursuite de mes fantômes, qui s'effacèrent bientôt assez pour me laisser espérer un peu plus de calme dans un nouveau sommeil. Je m'y abandonne, ou pour mieux dire, je m'en laisse surprendre. A peine suis-je assoupi, que je me trouve avec la même amie, entrant au concert spirituel, où il y avait foule. A force de chercher une place dans le parquet, je parviens, avec ma dame, jusque sous la clef de la voûte du dôme, où je l'installe, quoique les dames, suivant l'usage, ne dussent pas se mettre au parquet. Me voilà à ses côtés: le concert commence. Déjà j'en savourais le charme, quand tout à coup toute l'assemblée se lève avec un murmure sourd,

mais fort; on regardait à la voûte, dont je vois la clef s'ébranler. Tout le monde fuit, excepté nous, qui ne le pouvions pas. Après avoir chancelé quelques secondes, cette clef tombe perpendiculairement, écrase ma compagne, dont le sang et la cervelle réjaillissent sur moi, me couvrent presque tout entier, et *je reste sain et sauf.*

CHAPITRE XVI.

Dîner proposé et accepté. — Surprise ravissante. — Repas délicieux. — Portraits. — Rendez-vous musical.

Mon projet n'est point de faire ici un traité d'onéiromancie. J'ai dit plus haut ce que je pensais des songes; et l'explication de ce dernier ne viendra que trop tôt.

Chassons tous ces nuages, qui ne doivent point obscurcir la sérénité du beau jour prêt à me luire. Disons seulement qu'après le retour de ce rêve affreux, qui semblait s'acharner après mon imagination frappée, je crus devoir attendre l'aurore les yeux ouverts. Son premier rayon fit son effet ordinaire, et dissipa toutes les

illusions de la nuit; la matinée fut même gaie. Je la passai à faire des vers érotiques, et entre autres une romance très-tendre, dont je ne croyais pas que l'application dût venir sitôt, et en même temps que l'emploi. On ne tardera pas à le voir.

Ensuite je me mis à ma toilette, que je me plus à soigner beaucoup, ne m'en donnant pour raison que ma première apparition dans une société, et le devoir de m'y présenter le plus décemment possible. Enfin, l'heure du départ sonne, et me voilà en marche sous la conduite paternelle et maternelle. On prend le chemin des écoles de médecine, c'est-à-dire, les rues qui y conduisaient.

Quelle est ma surprise, lorsque mon père s'arrête devant la belle boutique, en disant : « C'est ici. » La belle boutique était fermée; c'était dimanche. Il me dit de frapper à la porte de l'allée : j'obéis. Une bonne vieille gouvernante, bien arrangée, bien polie, bien révérencieuse, vient nous ouvrir. Nous montons, et au milieu d'un groupe nombreux, je vois, — vous devinez? — eh bien! oui, c'était elle; c'était elle-même : la belle du comp-

toir, plus belle que jamais, et vers laquelle le père et la mère, après avoir reçu l'hommage respectueux que je leur devais, conduisirent mes pas chancelans.

Il est des situations qu'on ne peut qu'indiquer ; celle-là est du nombre. Un égal embarras présida à l'expression réciproque des premières politesses d'usage entre cette charmante fille et moi.

Nous balbutiâmes, elle en rougissant, moi en singeant l'arc-en-ciel, et prenant tour à tour toutes ses couleurs, des : — je suis infiniment flatté ; — monsieur, vous êtes bien bon ; — mademoiselle, vous me faites trop d'honneur, etc., etc.; et puis des révérences, des révérences, à croire que c'était une gageure. Le dîner vint nous tirer de peine. « Ces dames sont servies. » — Mot charmant qui, de la haute classe, avait passé chez l'opulente bourgeoisie.— « Adélaïde, ma fille, allons, prends le bras de notre jeune homme ; car il n'osera jamais te l'offrir. » — Le bon père, le digne et respectable homme ! comme on l'aimera, quand on le connaîtra mieux ! C'est ce moment qui m'apprit le nom de la belle Adélaïde, de laquelle j'eus, en effet, la douceur d'être l'écuyer. Pour comble

de bonheur, il parut agréable au cher papa de nous placer l'un près de l'autre à table, en face de lui. Surcroît de plaisir, surcroît d'embarras ! Il faut être juste; les dix-sept ans d'Adélaïde et mes dix-huit, ne savaient trop que faire d'eux dans cette première entrevue, si peu espérée, si peu attendue. Tout ce que la gaucherie de la politesse, la maladresse des attentions, le peu d'à-propos des moindres petits soins ont de richesse, je les déployai généreusement dans ce repas. Adélaïde voulait-elle à boire, je lui offrais des petits pâtés; avait-elle besoin d'une assiette; je lui approchais du pain ou la caraffe; enfin de bévue en bévue, si l'on avait pensé à me suivre, on serait arrivé jusqu'à mon secret, qui, par bonheur, ne fut pénétré que par elle. Un mois de guerre à l'œil lui en avait dit assez pour solliciter son indulgence en faveur de toutes mes balourdises. Elle en devinait la cause, et ne pouvait s'en offenser.

Ce qu'il y eut de désespérant, c'est que, quand on commença à sentir un peu l'influence de la bonne chère, on commença aussi à nous trouver charmans; et des complimens à outrance, et de ces éloges à brûle-

pourpoint, qui mettent vraiment à la torture ceux qui ont le malheur d'en être l'objet, ou, pour dire mieux, le plastron.

Il n'est pas facile d'exprimer l'embarras où tout ce bavardage, déjà un peu bachique, mit deux pauvres enfans qui sentaient ce qu'il sentaient. Leur rôle muet étant déjà bien assez pénible, sans qu'on les mît aussi publiquement en scène.

Pour mon compte, je ne me souviens pas d'avoir été si désorienté de ma vie. Je ne savais plus quelle contenance tenir, ni à quel saint me vouer. — « Eh ! comme ils ont l'air spirituel, par-ci ! » — « Qu'ils sont modestes, par-là ! » — « Cela ferait le plus joli couple possible, et un tas de fadaises de cette espèce, faites pour démonter la tête la mieux organisée.

Ah ! voilà le dessert, enfin. La conversation va changer — vous croyez ? — eh bien ! point du tout ; elle changera d'objet, mais non pas de sujet ; il sera toujours question de nous, mais d'une autre manière. Mon très-honoré père a parlé de ma voix : celui d'Adélaïde a parlé de la voix de sa fille. Allons vite la petite chan-

son, et les jolis petits duos. Oh ! nous ne l'échappâmes point; mais pour cette fois, il faut être vrai : après le tremblement indispensable du premier morceau, j'aurais chanté avec Adélaïde une éternité entière sans désirer de cesser.

Quelle voix fraîche, franche, onctueuse ensemble et sonore ! quelle expression ! quel goût quelle élégante et pure méthode ! *Jéliotte* avait été son maître ; ils se faisaient un grand honneur l'un à l'autre.

La carrière du chant, une fois ouverte dans certaines sociétés, ne se ferme plus. Nous chantâmes ariettes sur ariettes, duos sur duos : il semblait que nos parens, devinant mes sentimens secrets, et voulant les favoriser, se faisaient un plaisir de chercher eux-mêmes les airs qui contenaient les déclarations les plus positives, et, ce qui mieux est, les plus détaillées. Je n'en citerai pour exemple que le duo de Rose et Colas (1) :

M'aimes-tu !... Ah ! comme je t'aime ! etc.

---

(1) Cette charmante pièce de Sedaine était alors dans sa nouveauté. C'est, selon moi, le chef-d'œuvre de ce genre, plus difficile qu'on ne pense.

J'espère que celui-là ne laisse absolument rien à désirer à deux amans.

Véritablement, après avoir un peu secoué notre première timidité, nous commençâmes à sentir ce que pensaient les convives, que nos voix se mariaient fort bien, et se faisaient mutuellement valoir, au moyen de l'intelligence que nous y mettions, et du soin que nous avions de nous bien écouter, pour mieux nous entendre et ne pas nous nuire réciproquement.

Enfin, un peu enhardi, josai risquer ma petite romance du matin. Elle est bien faible, mais je trahirais ma promesse et mon lecteur, si j'en donnais une autre aujourd'hui. Elle n'était pas tout-à-fait une déclaration ; mais elle pouvait en tenir lieu. La voici :

ROMANCE.

Air : *Que ne suis-je la fougère*, etc.

Pour chanter la jeune Annette,
Accourez, hôtes des bois ;
Contez chanson d'amourette,
Et déployez votre voix.
Fût-elle cent fois plus tendre,
Vos accords cent fois plus doux,

Annette est digne d'entendre :
Elle chante mieux que vous.

Pour parer la jeune Annette,
Accourez, aimables fleurs ;
Ne cachez plus sous l'herbette
Les trésors de vos couleurs.
La nature vous fit naître
Pour mourir sur un beau sein.
Fleurs, où pourriez-vous mieux être
Pour remplir votre destin ?

Pour aimer la jeune Annette,
Accourez, sensibles cœurs ;
Jamais beauté plus parfaite
Ne s'offrit à vos ardeurs.
L'œil la voit, et le cœur l'aime,
Rien n'échappe à cette loi ;
Mais je sens qu'Amour lui-même
Ne peut l'aimer plus que moi.

« Est-ce que c'est là ta chanson de ce matin? » — « Oui, cher papa. » — « Elle est de lui? » — « De lui-même. » — « De ce matin ! » — « Bon, il en fait bien d'autres. » — « Il est vrai que depuis un mois j'en ai fait quelques-unes. » Et Adélaïde rougit, et on me fait répéter la chanson.

On quitta enfin la table. Le bon père, enchanté, me fit embrasser sa charmante fille, et engagea le mien à permettre que

je vinsse de temps en temps visiter la famille, et chanter des duos avec son Adélaïde.

O tendres parens, qui n'écoutez que la bonté de vos cœurs, c'est ainsi que souvent votre expérience est trahie par votre complaisance! Vous appelez vous-même le danger : vous mettez l'étincelle près de la poudre, et l'explosion se fait. Vous en gémissez quand il n'est plus temps, et vous n'êtes pas toujours assez juste pour convenir qu'une imprudente sécurité fut la cause du mal.

Quoi qu'il en soit, je mis au rang de tout ce qui pouvait m'arriver de plus heureux, la permission de paraître de temps en temps dans une maisou dépositaire du seul trésor qui fût alors au monde entier pour moi.

Comme l'histoire que je vais suivre a d'immenses détails, et fourmille de circonstances infiniment intéressantes, pour les acteurs du moins, je crois devoir tracer en miniature à mon lecteur, le portrait des principaux personnages qui doivent y figurer.

Belle de la beauté des anges, radieuse de leur éclat céleste, Adélaïde était encore

douce, innocente et pure comme eux. Aurait-on voulu avoir une idée bien juste de la vertu, de cette vertu aimable, sans faste, sans prétention, sans ce vernis d'orgueil qui masque et ternit tous ses attraits, de cette vertu naturelle qu'accompagne la simplicité, la sévérité pour soi-même, et l'indulgence pour les autres; de la véritable vertu, en un mot? on n'avait qu'à regarder Adélaïde, et l'on n'aurait pu s'empêcher de s'écrier: « Voilà ce que je cherche. »

Quelle foule intéressante de sentimens plus touchans les uns que les autres, remplissaient, échauffaient sa belle âme! quel amour affectueux pour le meilleur des pères! quelle tendresse respectueuse pour une mère sage, et amie éclairée de sa fille! quelle soumission pour tous deux! quelle reconnaissance! quelle affection pour la bonne gouvernante qui l'avait vu naître et l'avait élevée! quelle humanité! quelle sensibilité, quelle bienfaisance pour les infortunés qu'elle soulageait en secret, tandis que bien d'autres se contentent de les plaindre tout haut! Ajoutons à toutes ces précieuses qualités du cœur une finesse d'esprit, une délicatesse de jugement, un aplomb de raison bien rares, même dans

un âge plus avancé que le sien. Ajoutons qu'Adélaïde avait lu de très-bonnes choses, et avait bien lu; que sa tête était meublée de ce que nos bons écrivains, tant poëtes que prosateurs, avaient fait de mieux. Le dessin et la musique avaient en elle une ardente amie et une savante praticienne. Elle touchait supérieurement du clavecin, que n'avait point encore remplacé le piano. Mais, de tant de vertus, de tant de talens, ce qu'il y avait en elle de plus admirable, c'est qu'elle paraissait ignorer absolument combien cet assemblage si rare de perfections l'élevait au-dessus des autres, et qu'elle l'ignorait réellement. Elle trouvait tout simple d'être ce qu'elle était, et croyait que toutes les autres personnes de son âge et de son sexe lui ressemblaient, ou même la surpassaient. La modestie la plus vraie et la plus sincère était le complément de tant de mérite, et y mettait le sceau, par la raison même qu'elle lui en dérobait l'éclat.

On ne sera nullement surpris qu'une fille aussi adorable, et fille unique, fût adorée en effet par un père que la nature semblait avoir façonné pour l'être, en commençant par en faire le meilleur des hommes. On

verra ce généreux et respectable mortel dans des crises qui mettront les cœurs honnêtes à portée de s'en former une idée digne de lui. Puissamment riche, il avait été lui-même l'architecte de l'édifice de sa fortune, et il n'avait pris que deux compagnons pour le construire, l'intelligence et la probité. Tendre ami de sa femme, qu'il respectait avec raison; idolâtre de sa fille, qui était pour plus des trois quarts dans son existence; estimé et cité avec distinction dans le commerce; obligeant; sûr en amitié comme en affaire; doué d'un fonds de gaieté inaltérable qui répandait la vie autour de lui, et qui avait sa source dans la pureté de ses actions, de ses sentimens, de ses mœurs, et dans la sérénité de son âme, M. la R.... offrait le touchant modèle des époux vertueux, des bons pères, des vrais amis, et de ce qu'on appelle les véritables honnêtes gens. Il était âgé de quarante-sept ou huit ans, très-bien portant et fort bel homme. Quant à madame la R...., son épouse, c'était une femme comme il s'en rencontre encore quelquefois dans un siècle et dans un pays qui semblent avoir concouru à en rendre l'espèce plus rare, je veux dire une femme

d'une vertu tellement austère, qu'elle en aurait peut-être passé les bornes, si l'on pouvait être trop vertueux.

Sa sévérité au reste ne s'appliquait qu'à elle-même, à ses propres actions. Sincèrement religieuse, elle remplissait avec exactitude tous les devoirs de son culte; mais elle n'avait ni la curiosité venimeuse, ni la charité tracassière et perfide, ni l'acrimonie du zèle corrosif de nos dévotes à la mode. Elle n'avait jamais arboré avec ostentation l'étendard fastueux de cette arrogante piété, qui se fait une loi de mépriser tout le reste pour n'estimer qu'elle, dont l'odieux cortége est l'intolérance, l'esprit de vengeance, toujours la médisance, souvent la calomnie, et tout ce que l'égoïsme exclusif a de plus révoltant, et quelquefois de plus barbare. Enfin elle n'avait pas cru devoir dévouer tous les autres à tous les tourmens de l'enfer, pour jouir seule et à son aise de toutes les béatitudes du ciel.

Elle avait, comme de raison, présidé l'éducation de sa fille, et lui avait inculqué de bonne heure tous les principes purs qui étaient la base de sa conduite à elle-même; mais l'heureux naturel de cette fille adorable lui avait rendu ce travail bien facile,

et il est vraisemblable que, sans culture, ou du moins sans beaucoup de soins, la belle âme d'Adélaïde eût vu se développer d'eux-mêmes les germes précieux dont le ciel l'avait abondamment pourvue.

La suite satisfaisante de sa docilité, de sa soumission, de l'innocence de ses penchans, était la confiance presque sans bornes d'une mère, dont la sévérité naturelle avait dû faire redouter une plus rigoureuse surveillance. Adélaïde, jusqu'à ce jour, en avait été constamment digne. O mon Adélaïde! que de crimes j'ai commis! que de malheurs me restent à raconter!

L'ordre de la nature n'a pas dû marquer encore le terme de ta carrière. Si tu existes, si ce livre tombe par hasard sous ta main, tu verras si ton amant a su te rendre justice; tu verras qu'au bout de plus de six lustres, son cœur saigne encore des blessures que sa tendresse aveugle et imprudente a faites au tien, et tu renouvelleras peut-être le généreux pardon que tu m'accordas en devenant ma victime.

Je profitai, sans en abuser, de la permission de visiter la respectable et alors heureuse famille. Long-temps renfermé dans les bornes les plus étroites, mon amour

ne perçait que par les symptômes qui ne peuvent absolument se cacher, tels que l'embarras, la timidité, les soupirs involontaires, le trouble des discours, le jeu spontané des regards; mais quand tout cela parlait, la bouche demeurait muette, et ce supplice, car c'en était un, ce supplice fut long.

Adelaïde, pourquoi ne pas en convenir; ce n'est point un fat qui écrit ses prétendues bonnes fortunes, c'est un homme droit et sensible qui raconte les orages de sa vie aimante; Adelaïde partageait le tourment, puisqu'elle manifestait les symptômes. Ce fut elle qui, sans s'en douter, amena le moment qu'appelait l'amour, et la musique fut la déesse qui mit à l'unisson deux cœurs en secret d'accord.

Il courait alors un roman pastoral très-estimé et digne de l'être, intiulé *la Rosière de Salenci*, par M. de Sauvigny, auteur de plusieurs ouvrages distingués, entre autres de la tragédie d'*Hirza* ou *les Illinois*. Dans ce joli roman de la Rosière se trouvait un duo plein d'âme, et dont le savant compositeur Monsigny, le musicien du cœur, avait doublé le charme par la riche et touchante expression de ses accords. Je savais ce duo, mais je ne l'avais pas. Adelaïde qui le

trouvait charmant, et était loin de le croire dangereux, me pria avec une sorte d'ardeur de le lui copier et de le lui apporter. Je n'avais jamais reçu de commission plus agréable. Le jour est pris : ce sera celui de la petite Fête-Dieu, demi-fête alors à Paris comme on sait. Je mesure de l'œil de l'amour l'intervalle qui me séparait de ce jour décisif, et que je ne savais pas devoir l'être. Je me mets à copier ce duo, que j'enjolive de tout ce que la vignette et l'encre de la Chine peuvent enfanter de plus parlant à l'âme et de plus riant à l'œil.

C'était un autel où brûlaient deux cœurs entrelacés ; deux tourterelles qui se becquetaient, et que couronnait de roses et de myrte un joli petit amour suspendu au-dessus d'elles, en se balançant mollement au centre d'un petit nuage bien vaporeux : enfin c'était charmant.

CHAPITRE XVII.

Dangers de la musique. — Accord parfait. — Désespoir. — Retour à l'espérance. — Sa suite.

J'avais ajouté sur un papier à part les couplets que je joins ici, et qui, pour cette fois, étaient une déclaration bien condi-

tionnée. J'apportai le tout la veille en revenant des écoles, afin qu'Adelaïde eût le temps de se préparer à accompagner le duo le lendemain au clavecin. Voici les couplets sur un air aimé de ma belle.

ROMANCE.

Air : *De sa modeste mère*, d'*Isabelle et Gertrude.*

D'un accueil qui m'enchante
Que je crains la douceur !
Près de beauté touchante
L'œil dispose du cœur.
Aimer sans espérance
Est un affreux tourment :
Paisible indifférence,
Sauve-moi d'être amant.

Mais d'un penchant si tendre
Et si bien mérité,
Comment puis-je défendre
Ma sensibilité?
Aimons sans espérance;
Aimons, sachons souffrir.
Vivre d'indifférence,
Ah! c'est déjà mourir.

L'amour a certain charme
Qu'on ne peut définir ;
S'il répand une larme,
La larme est un plaisir.

Un bonheur impossible
Est l'objet de mes vœux.
Mais tu me rends sensible :
T'aimer c'est être heureux.

Je remis bien vite et bien discrètement ma petite dépêche amoureuse, et j'allai me préparer à chanter le lendemain de mon mieux, sans trop savoir encore sur quel ton.

Toutes les réflexions que je ferais sur ce qui va suivre, seraient de la plus oiseuse inutilité. Contentons-nous de rapporter le fait aussi rapidement que faire se pourra, et débarrassons mon cœur d'un fardeau qui lui pèse encore au bout de plus de trente-deux ans.

J'arrive à l'heure convenue, l'après-midi de la petite Fête-Dieu. La bonne Geneviève était à prendre l'air sur le pas de la porte, à demi-ouverte, parce que c'était une demi-fête. Monsieur était allé dîner en ville, et ne devait revenir que le soir; madame, exacte à tous les exercices de la religion, en avait pour long-temps avec les vèpres et le sermon, y compris le salut; mademoiselle, seule dans son charmant appartement à l'entresol, et tourmentée d'une migraine qui l'avait empêchée de sui-

vre madame sa mère à l'office, était à son clavecin pour essayer de se distraire; et elle avait dit, dans le cas où je viendrais, qu'on me fît monter.

Tel était l'ordre, et tel fut le compte rendu par Geneviève de l'état actuel de la maison, dont les habitans se bornaient à trois : Adélaïde, la gouvernante et moi. Les commis et garçons de boutique étaient allés chacun de leur côté. Quelle disposition! quelle solitude! O amour! je te vois en sentinelle; tu guettes malignement tes victimes, et déjà tu glisses furtivement une main perfide dans ton carquois, pour y choisir et en tirer le trait dont tu vas les percer toutes deux.

Je me rends auprès d'Adélaïde. Je la trouve seule, dans le plus séduisant négligé possible, avec un de ces jolis bonnets ronds qui donnent un air si intéressant à une malade de seize à dix-sept ans, qui ne l'est guère. Un déshabillé d'une blancheur éblouissante, mais moins blanc qu'elle, dessinait, sans la gêner, un etaille céleste que les corps, dont on avait alors la détestable et funeste habitude, n'avaient pu parvenir à gâter. Enfin, il était impossible, quand on n'eût pas déjà brûlé pour elle du

plus ardent amour, de ne pas en être embrasé sur-le-champ, en la voyant dans le délicieux abandon de cette toilette si fraîche, si simple et si élégante. Aussi me sentis-je tellement saisi, quand elle se leva pleine de noblesse et de grâce pour me recevoir, que je perdis contenance un moment. Elle-même vint à mon secours, en me disant obligeamment : — « Voilà, monsieur, une exactitude dont je vous sais bien bon gré. » — « Et de laquelle vous ne m'avez sans doute pas fait l'injure de douter? » — « Oh! non; j'ai des preuves de votre complaisance. » — « J'ai appris avec bien du chagrin que vous étiez incommodée. » — « Un peu de migraine, mais cela ne sera rien; je me sens beaucoup mieux. »

Après un entretien de ce genre, dont je crois le récit inutile, mais qui, par degré cependant, monta la fibre des cœurs, il fut question de chanter le duo. Adélaïde se vanta de le bien savoir, ainsi que la chanson que j'y avais jointe. Elle me demanda, en rougissant, si elle était de moi. — « Et bien nouvellement faite encore, j'ose en répondre. » — « Sans doute, en s'efforçant de sourire, pour quelque objet de... pré... férence? » — « Pour un objet adoré, qui

depuis bien long-temps m'est cher, qui me le sera toujours, et sans lequel il me sera désormais impossible de vivre. » Et j'étais à ses genoux, où la violence d'un amour que je ne pouvais plus contenir m'avait précipité, et je tenais une de ses mains charmantes, que j'arrosais de larmes de feu, et tout mon cœur m'avait quitté pour aller s'unir à elle, vivre d'elle, et ne plus se séparer d'elle.

« Oh! levez - vous, par grâce, levez-vous....; si quelqu'un...., si ma bonne... » Elle regardait la porte, que j'avais soigneusement fermée, et que précédait celle de l'antichambre, dont le bruit, en cas qu'on l'ouvrît, suffisait pour avertir à temps. Rassurée sur ce point, Adélaïde ne l'était ni sur moi ni sur elle-même. Ses beaux yeux n'avaient pu voir les miens baignés de larmes si tendres, sans s'être mouillés à leur tour. Elle daignait serrer doucement mes mains avec la sienne, que je tenais; et l'émotion réciproque commençait à devenir bien expressive. « Allons chanter le duo. » — « Volontiers. » — « Je vais trembler. » — « Ma voix ne sera pas très-sûre. » — « Essayons, essayons. » — « C'est à vous à commencer. » — « Quelques notes de ritournelle. » — « Il

n'y a qu'un accord. »—« La première phrase du chant. »—« Ah! bon. »—« Y sommes-nous? » — « Je suis prête. » Et nous commençons le fatal duo, qui, pour une première fois, alla passablement.

Adélaïde, ne l'ayant entendu qu'avec ma voix seule, n'avait pu s'en former qu'une légère idée, assez agréable cependant pour lui faire désirer de le connaître entièrement; mais à cette première exécution, quoiqu'encore imparfaite, elle fut tellement électrisée, qu'à peine se donna-t-elle le temps de se reposer un peu, dans son impatience de recommencer.

« Duo charmant et bien dangereux, à
» qui je dois tant de bonheur et tant de
» tourmens! je ne t'oublierai jamais; je te
» bégaierai encore à mon dernier soupir,
» mais je te dénonce à tous les êtres sen-
» sibles qui craindront de trop se livrer au
» charme d'une volupté qu'on paie sou-
» vent bien cher. Qu'ils se méfient de toi!
» qu'ils profitent de mon expérience? Tu
» as égaré la plus vertueuse, la plus pure
» des vierges; tu l'as conduite par des
» sentiers de fleurs, jusqu'au bord d'un
» abîme où tous ses efforts n'ont pu l'em-
» pêcher de tomber. Qu'ils tremblent, et

» qu'ils ne se permettent pas le témé-
» raire orgueil de croire qu'ils auront ou
» plus de vertu, ou plus de fermeté qu'elle. »

Nous ne nous lassions point de répéter l'insidieux morceau. Il allait porter le trouble et la flamme dans tous les plis et replis de nos cœurs. Il les forçait à des palpitations étranges. Il tirait de nos âmes des larmes douces que nos yeux répandaient brûlantes. J'étais debout derrière Adélaïde assise, ma tête avancée sur son sein haletant. Une de ces larmes tombe bouillante d'amour sur ce sein, qui déjà respirait à peine. *La goutte d'huile de la lampe de Psyché.* L'amour, contenu par un reste de timidité, brise son frein, force toutes les barrières qui l'avaient arrêté jusque-là. Je retombe aux pieds d'Adélaïde ; je me relève ; je me jette dans ses bras. Machinalement elle m'entoure des siens. Nos bouches s'unissent, se collent l'une à l'autre. Un baiser perfide et dévorant (qui lui était inconnu) achève d'éclipser sa raison et de lui ravir ses forces. Languissante, elle est transportée dans mes bras, forts de ma passion, comme une colombe par un avide épervier. Rien n'arrête mes incendiaires entreprises ; rien

ne suspend ma course; rien ne s'oppose à mes rapides progrès, qu'un obstacle presqu'invincible qui me reste à surmonter. Il me force à lutter long-temps contre lui. La résistance m'irrite; je redouble mes attaques.... Enfin un cri douloureux, que j'étouffe sous un déluge de baisers, m'annonce la fin du combat, et devient le signal de la victoire.

Quelle victoire, grand Dieu! Voilà donc le beau nom que la jeunesse aveugle, impétueuse, irréfléchie, et marchant en insensée à l'immoralité et à la corruption, ose donner, dans sa grossière ivresse, à ce triomphe sans gloire, puisque c'est celui de la force sur la faiblesse, et du crime sur la vertu. Quelle victoire, grand Dieu! que celle qui condamne l'innocence vaincue à des larmes éternelles, et l'odieux vainqueur à d'éternels remords, pour peu toutefois qu'il lui reste une étincelle d'âme.

O mon Adélaïde! ô bel ange profané par les transports d'un barbare indigne de t'approcher, qui te rendra le trésor qui vient de t'être enlevé? Qui tarira la source des pleurs que sa perte te force à répandre? Ainsi le calme d'une conscience pure,

ainsi le bonheur de l'existence entière sont à la merci d'un instant de faiblesse et d'erreur!

Cependant Adélaïde a vu tomber le voile épaissi sur ses yeux fascinés par la magie de l'amour. Elle ne rouvre la paupière que pour mesurer en frémissant la profondeur de l'abîme où mon égarement vient de la plonger. Elle lève et promène autour d'elle un œil atone qui ne voit rien. Elle veut quitter le théâtre de son malheur ; elle retombe sans force sur ce sopha témoin de mon heureuse et insolente audace. Elle m'aperçoit enfin à travers le nuage qui enveloppe encore sa vue incertaine : elle me tend les bras, veut prononcer quelques paroles; sa voix roule et se perd au milieu des sanglots. Sa poitrine se dégage enfin, et laisse échapper une foule de soupirs qui l'oppressaient; enfin son cœur comprimé peut se dilater ; il peut envoyer des larmes à ses yeux. Elles coulent en torrent débordé. Je les reçois dans mon sein, les miennes se confondent avec elles. Nous avons pu pleurer! ah! nous allons pouvoir nous entendre.

« Fuis, monstre! fuis, infâme séducteur! dérobe au moins à ta malheureuse

victime l'insupportable aspect de son bourreau. » Voilà ce qu'une autre eût dit peut-être ; mais cette autre n'aurait rien prouvé, par ce grand courroux, qu'une habitude bien contractée de succomber et de crier à l'incendiaire après avoir mis elle-même le feu à la maison.

Ce n'était point là mon Adélaïde. Son malheur (car c'en était un) avait centuplé sa sensibilité. Après avoir en quelque sorte épuisé dans mon sein le trésor toujours pur de ses larmes toujours virginales, elle soulève sa longue paupière, me fixe avec attendrissement et me dit d'une voix semblable à celle du zéphyr qui se plaint dans les roseaux : « O mon ami ! qu'avons-nous fait ? »

« Qu'avons nous fait ! céleste créature ? C'était : O malheureux ! qu'as-tu fait ? qu'il fallait dire ? »

J'étais à ses pieds : sa main gauche était sur mon épaule, et sa tête reposait sur cette main. De la droite elle serrait encore les deux miennes ; elle les serrait encore, l'innocente, l'adorable amie, et cette main droite était couverte de mes larmes et de mes baisers.

« Oh ! mon malheur est-il sans remè-

de? » Quand la mort se glisse dans un cœur, elle n'y répand pas un froid plus terrible que celui que je sentis dans le mien à cete question. Comment y répondre? L'anéantissement me gagnait. J'étais dans une angoisse sans doute interminable, quand la porte de l'antichambre roule sur ses gonds : nous nous élançons au clavecin, et nous feignons de continuer à chanter dans la même attitude qui un moment auparavant.....

C'était la bonne Geneviève qui avait fermé la boutique, inquiète de savoir comment allait sa chère maîtresse, qu' elle appelait à bon droit son enfant. Comme elle avait cessé d'entendre la musique, elle craignait qu'il ne nous fût arrivé quelque chose. On l'assura qu'il n'était rien arrivé; mais ayant remarqué que nous avions tous deux quelque émotion et les yeux un peu gros, nous lui dîmes (sans mentir) que c'était ce duo qui nous avait mis dans cet état-là, et qu'il nous avait forcés à quitter le clavecin pour reprendre un peu haleine.

« Il est donc bien tendre ? » dit la vieille: — « Oh ! excessivement. » — « Si sans vous fatiguer, mes enfans.... Oh ! dame, moi, j'aime tant ce qui est sensible.... Adélaïde

le sait bien.... n'est-ce pas, ma petite....
Quand je dis ma petite, j'espère que....
Comme elle est grandie.... Lève toi donc, Adélaïde....Tenez, voyez-vous cette taille-là.... Eh bien ! je l'ai vue; bah ! et puisque c'est moi qui l'ai reçue. J'ai entendu son premier cri... A propos de ça, j'ai entendu là-bas comme un cri. J'ai eu envie de monter, mais j'ai dit : C'est peut-être dans la musique; car elle crie quelquefois qu'elle s'en égosille... Eh bien ! ce duo; cela se peut-il ? voyons. »

Il n'y avait que ce moyen-là de la faire finir : nous le chantâmes. Le souvenir nous arrache de nouvelles larmes. La bonne vieille y mêla les siennes; elle reconnut le cri, nous remercia bien de notre complaisance, jura que nous étions faits l'un pour l'autre, qu'on devrait nous marier, et que si on faisait ce chef-d'œuvre-là, je pouvais être bien tranquille, que je trouverais sûrement un trésor bien entier; et qu'enfin bref elle allait nous servir la collation que, disait-elle, nous avions bien méritée. Et elle partit, revint promptement avec d'excellentes choses, nous souhaita bon appétit nous engagea à ne pas trop nous fatiguer, et enfin redescendit à

sa chère boutique pour ne remonter, lui dit Adélaïde, que quand on l'appellerait.

A travers tout son bavardage, la pauvre Geneviève avait cependant glissé, sans s'en apercevoir ni s'en douter, le mot consolateur. « On devrait nous marier, » avait-elle dit.

Cette idée, qui n'avait pu manquer de me venir, mais que j'étais bien loin de trop caresser avant ce qui venait de se passer, répandit en ce moment dans mon cœur bien malade un baume d'espoir que je crus devoir faire passer dans celui de mon inconsolable amie.

Nous nous assîmes près de la collation avec aussi peu d'envie l'un que l'autre d'y toucher. Nos âmes absorbées dans leurs tristes pensées, laissaient bien loin de nous les besoins de nos corps.

Après un silence pénible et assez long, je reprends la main chérie d'Adélaïde en me remettant à ses genoux, et je cherche en ces termes à ramener quelque tranquillité dans son cœur.

« Vous me demandez, ô mon adorable Adélaïde, si votre malheur est sans remède : non, cher âme de ma vie, non, il n'est pas sans remède : La bonne Geneviè-

ve, sans le savoir, vient d'indiquer le seul convenable. » — « Que dites-vous, mon ami? et lequel? » — « Notre union. » — « Est-elle possible? » — « Adélaïde, si vous n'êtes pas à moi, à qui voulez-vous être? » — « Cruel que vous êtes! à personne. » (Elle se jette dans mon sein en sanglotant.) — « Vous serez à moi, Adélaïde; notre état est le même; j'entends celui de nos parens. A en juger par ce que je vois, la fortune de mon père est assez considérable; nos âges, c'est-à-dire le mien, pourraît former un obstacle, mais léger et facile à vaincre. J'étudie la médecine sous le premier maître connu. Il me veut du bien; je suis son favori. Je puis, par son moyen, avoir déjà une belle fortune avant l'âge marqué pour le doctorat. Votre bon père paraît m'accorder quelque amitié : lui-même a quelquefois souri à l'idée de notre union. Pourquoi fermerions nous nos cœurs à une si consolante espérance, et pourquoi ne nous ferions-nous pas dès ce moment le serment solennel de n'être jamais que l'un à l'autre? »

Avez-vous vu ces nuages sombres qui avaient obscurci l'or du soleil pendant l'orage, se dissiper par degrés, et rendre en

fuyant à l'astre du jour le ciel et son éclat? Eh bien! tel fut l'effet de mon discours sur l'aimable et naïve Adélaïde. Nous le prononçâmes, ce serment. Que dis-je! le croira-t-on? Déjà, nous figurant que nous étions époux, nous le scellâmes du plus ardent amour à l'autel même de l'hyménée, et nous crûmes de bonne foi notre union aussi sacrée qu'indissoluble. O amour, ce n'est pas sans raison qu'on t'a fait le dieu des hommes et le souverain des dieux!

CHAPITRE XVIII.

Terrible découverte. — Projet imprudent. — Saint-Preux chez Héloïse. — Succès perfide.

Les douleurs physiques et morales d'Adélaïde s'évanouirent ensemble, les unes devant l'amour, les autres devant l'espérance; et nous nous quittâmes dans la ferme persuasion que nous étions époux, par la raison qu'en effet il ne nous manquait plus pour l'être que le prêtre et le notaire, sur lesquels nous comptions bien, quand il en serait temps. Les voilà cependant, les rêves de la passion, les illusions de l'amour, qui

veut jouir et avoir droit de se croire encore vertueux. La sage et chaste Adélaïde en avait vraiment besoin pour soutenir l'idée de ce qui s'était passé, et se réconcilier avec elle-même. L'appât était grossier; mais la chose était possible, et nous n'avions pas le choix des consolations.

Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de motiver les faits, puisqu'il suffit de leur existence pour les constater, quelque étranges qu'ils puissent paraître, je veux cependant chercher la cause de la prompte défaite d'Adélaïde, et je n'irai pas bien loin pour la trouver : elle aimait.

J'ai su de sa propre bouche que le premier jour de mon extase devant elle avait été celui de la fin de son indifférence; que le penchant qui, dès ce moment, l'avait entraînée vers moi, s'était accru chaque jour à chacune de mes apparitions dans sa rue; qu'elle les attendait avec impatience; que le jour du dîner avait absolument décidé du sort de son cœur, qui, depuis ce moment, n'avait cessé de fournir lui-même des alimens au feu secret dont il était consumé; que mon silence lui avait fait une peine réelle, en ce que, malgré les preuves non équivoques que je lui donnais

de mon amour, elle conservait toujours un doute fatigant, qui ne pouvait disparaître que quand j'aurais dit positivement : Adélaïde, c'est vous que j'aime; » qu'une déclaration directe l'avait comblée de joie; et que, de ce moment elle avait cru ne faire plus avec moi qu'un seul et même individu. Ajoutons à cela qu'Adélaïde, de la plus belle taille des femmes, forte et bien constituée, jouissant de la plus brillante santé, devait avoir, et avait en effet en elle un foyer brûlant, dont une sagesse austère modérait l'ardeur, mais ne l'éteignait pas, et qui devait naturellement s'enflammer aux rayons électriques du flambeau de l'amour; nous conviendrons alors que rien n'est plus simple et plus vraisemblable que l'abandon absolu de cette adorable fille aux transports fougueux d'un amant hors de lui, malheureusement déjà trop familier avec le commerce des femmes, et dont la précoce expérience ne pouvait être que funeste à l'inexpérience de sa victime. Voilà ce que dit la connaissance du cœur humain, dont on a pu s'apercevoir jusqu'ici que j'ai constamment suivi la marche. Ce sera toujours ma boussole dans

tous mes écrits. Avec elle, je suis sûr de bien peu m'égarer.

Au moment d'une séparation qui ne pouvait manquer d'être bien pénible, nous convînmes d'une correspondance et des moyens de l'entretenir sans danger. Cela n'était pas difficile ; mais ce qui l'était pour moi surtout, c'était de consentir à la privation totale de ces plaisirs célestes, sans lesquels je ne pouvais plus vivre, après en avoir dégusté l'ineffable douceur. Dans toutes mes lettres je rappelais à ma belle Adélaïde qu'elle était mon épouse, ma légitime épouse, et je réclamais avec ardeur mes droits d'époux. On me répondait que mes désirs étaient sincèrement partagés ; que les moyens seuls manquaient à la volonté. On m'exhortait à la patience, en me représentant combien on en avait besoin soi-même. Cette tournure adroite et délicate me calmait pour un moment; mais bientôt je renouvelais mes importunités, et je les poussai si loin, qu'enfin mon Adélaïde, à laquelle j'avais sérieusement recommandé la lecture de la tant morale *Nouvelle Héloïse*, qui alors incendiait l'univers, qu'Adélaïde enfin se décida à prouver la

vérité de ce que Julie avait fait pour Saint-Preux en le risquant elle-même pour moi.

C'est ici que la description de son appartement trouve naturellement sa place. A côté de l'immense boutique de son père, était une allée large et claire qui conduisait droit à un bel escalier, dont toutes les marches, jusqu'à l'entresol, étaient de pierre. Qu'on veuille bien observer qu'il n'y a pas un seul de ces détails, minutieux en apparence, qui soit sans une bonne et valable raison que je ne laisserai point ignorer. Il s'agit ici d'une aventure très-peu commune sur laquelle je ne veux rien laisser à désirer.

L'entresol offrait trois portes : la première à gauche contre la dernière marche de l'escalier était celle du cabinet de M. la R.... Il était très-bien distribué : ses bureaux occupaient le devant qui donnait sur la cour; et son arrière-cabinet, séparé des bureaux par une porte vitrée, dominait un joli petit jardin appartenant à la maison. Le dessous des bureaux était occupé par la cuisine, et autres pièces consacrées à serrer les provisions.

La porte à droite de l'entresol, en face

de celle du cabinet, était la porte de l'appartement d'Adélaïde qui correspondait à tout l'emplacement de la boutique, et était conséquemment très-vaste. Sa distribution était vraiment charmante. D'une assez grande antichambre qui aurait au besoin pu servir de salle à manger, on passait dans le salon du *clavecin et du sopha.* Le meuble en était on ne saurait mieux choisi : la richesse et le goût s'y trouvaient mariés, et y faisaient le plus agréable ménage. Le salon conduisait dans la chambre à coucher, arrangée comme le sanctuaire virginal d'une fille adorable et adorée. On y respirait le baume de la candeur et de l'innocence. Cette chambre recevait un jour doux de la cour, sur laquelle elle avait vue, et aux deux côtés de l'alcove se trouvaient deux cabinets, dont l'un de toilette, et l'autre consacré au dépôt des vêtemens et aux usages connus. Ce dernier donnait dans la chambre de la bonne Geneviève, qui, par ce voisinage, se trouvait près de sa chère enfant pour lui rendre tous les services dont elle pouvait avoir besoin, et pouvait aller et venir de l'appartement dans la maison sans la gêner, au moyen de l'autre porte de sa chambre qui

donnait sur le palier, et était la troisième porte de l'entresol dont j'ai parlé.

Je crois que le lecteur connaît à présent le local aussi-bien que moi-même.

Le premier de cette belle maison était occupé par de riches et immenses magasins; le second par les appartemens du père et de la mère; au troisième encore des magasins: les commis, garçons de boutique, et autres gens attachés à la maison, logeaient au quatrième.

Quant à mon domicile, dont la connaissance est nécessaire aussi, en voici la description en bref. C'était de même un entresol, mais infiniment plus bas. Mon père l'avait pris dans une vaste écurie dépendante de l'appartement qu'il avait loué rue Française. Il avait coupé cette écurie par la moitié au moyen d'un plancher. Ses ateliers occupaient la partie inférieure, et son cabinet ainsi que mon appartement, composé de trois jolies petites pièces, se trouvaient enclavés dans la partie supérieure. Il avait fait scier les grandes barres de fer qui grillaient les fenêtres de l'écurie depuis les croisées du cabinet et de ma chambre jusqu'à l'endroit où ces croisées s'unissaient à celles de l'atelier.

Mais les barres de fer étaient conservées à ces dernières, et descendaient presque jusqu'à terre. Ces barres étaient liées de distance en distance par des traverses horizontales aussi de fer qui formaient des anneaux à chaque barre pour l'entourer, et ces anneaux saillans formaient comme autant d'échelons, par le moyen desquels on conçoit combien facilement je pouvais descendre dans la rue et remonter de même, en laissant ma croisée tout contre. Par ce secours je n'avais pas besoin de passe-partout si je voulais sortir les nuits, et je ne me suis que trop bien servi de cette dangereuse commodité.

Maintenant que nous voilà bien instruits de la disposition des lieux, marchons à l'événement, qui fut préparé par un autre inattendu, quoiqu'il eût pu se prévoir, d'après le duo de la petite Fête-Dieu.

Une lettre déchirante m'avertit au bout de quinze jours écoulés depuis cette fête, qu'il n'est que trop probable que le plus grand de tous les malheurs est arrivé; qu'un accident sans remède va attirer sur elle tout ce que le courroux maternel a de plus terrible; qu'on n'a plus d'espoir qu'en moi, et que si je ne trouve pas

les moyens les plus prompts de parer l'épouvantable coup dont on est menacé, il faut renoncer à une existence dont la honte et l'infamie rendraient désormais le fardeau insupportable. Enfin tout ce que le délire de la douleur a de plus effrayant avait dicté cette désolante épître. Elle finissait par ces mots qu'avait tracés le désespoir.

« Souviens-toi que puisque je suis mère il faut que je sois épouse ou que je meure : il n'y a pas de milieu. »

Alors au milieu du désordre affreux dans lequel cette lettre me plongea, il me vint une idée bien digne de l'égarement qui la faisait naître, et dont je ne tardai pas à épouvanter mon Adélaïde.

Je lui écrivis : « Tu n'as pas, ô mon amie,
» le choix du parti que tu dois prendre. La
» nécessité terrible, mais impérieuse, nous
» condamne à ce parti violent, mais décisif.
» Il faut te confier à ta bonne. Tu connais
» son extrême tendresse pour toi. Tu sais
» qu'elle est capable de tout entreprendre
» pour te soustraire aux dangers aussi nom-
» breux qu'effrayans qui t'environnent.
» Ta confidence est donc indispensable.

» Geneviève seule peut te donner les
» moyens de dérober ce qui t'arrive aux

» yeux clairvoyans et surveillans d'une
» mère qui, accoutumée à descendre jus-
» qu'aux moindres détails qui te concer-
» nent, ne manquerait pas en s'aperce-
» vant de la suspension d'une loi reconnue
» générale, et qui doit être ou jamais en
» vigueur chez toi, d'en chercher la cause
» dans la cause même. Alors, ô mon amie,
» quelle puissance assez forte pour te sous-
» traire aux fureurs d'une vengeance
» qu'elle croirait légitime! Je frémis de la
» seule pensée. L'industrieuse et compa-
» tissante Geneviève est donc la seule qui
» puisse tromper l'œil maternel par des
» moyens innocens et faciles à trouver
» comme à employer.

» Mais ce n'est pas assez : il faut qu'elle
» aille plus loin, ta bonne gouvernante;
» il faut qu'elle nous procure les moyens
» de nous voir et de nous concerter : nos
» secrets ne sont pas de nature à être con-
» fiés à une correspondance qui ne peut en
» admettre ni l'importance ni les dévelop-
» pemens : il faut donc absolument nous
» voir. Hier l'amour le demandait; aujour-
» d'hui la raison l'ordonne. Songe que notre
» bonheur à venir, ton honneur, tout ce
» qui doit nous être cher en dépend, et

» qu'il n'y a pas un moment à perdre. Ce » ne peut être que la nuit. Je sens tout ce » que ce mot seul a d'effrayant au premier » coup d'œil. Mais réfléchis que nous n'a- » vons que ce moyen. Que dis-je! eh! qui » sait si une surprise.... Je n'ajoute plus » rien. Tu m'as entendu... Si tu m'aimes, » ne me fais pas attendre ta réponse.»

Je portai cette lettre moi-même, et je sortis vite en disant : « A demain. »

J'allai en effet le lendemain chercher la réponse, et voici celle que je reçus :

« Le conseil est terrible, mais il est suivi. » Ma bonne sait tout... Oh! mon ami, tout » notre sang ne paiera jamais ce que fait et » fera pour nous cette généreuse et com- » patissante protectrice.

» La nuit entière s'est écoulée dans un » entretien déchirant et consolant tour à » tour. Oh! dans quel cœur tu m'as con- » seillé de chercher un asile! c'était le seul, » mon ami, c'était le seul au monde. Je » suis plus tranquille. Mon autre mère (car » quel nom lui donner si j'écoute ses bien- » faits et ma reconnaissance?) m'a solen- » nellement promis de me servir de tout » son pouvoir dans tout ce qui dépendrait » d'elle. Elle a juré de mourir avant que

» je perde un cheveu de la tête. C'est son
» énergique expression. Elle a déjà trouvê
» ce matin le moyen d'en imposer à ma
» mère, et de ce coté je pourrais être ma
» vie entière sans inquiétude. Enfin pour
» comble de bienveillance, elle t'attend
» à minuit aujourd'hui même. Elle sera
» elle-même à cette heure bien précise à la
» porte de la rue pour te recevoir. N'y man-
» que pas, je t'en conjure. Tu n'auras pas
» besoin de frapper : tu tousseras douce-
» ment trois fois; la porte s'ouvrira, et
» notre ange tutélaire te conduira près de
» moi par sa chambre. Sois bien reconnais-
» sant, mon ami, la bonne Gen... t'aime
» presque autant que moi, et elle persiste à
» jurer que nous sommes faits l'un pour
» l'autre. Hélas! mon tendre ami, elle
» parle d'après mon cœur et sûrement
» d'après le tien. O toi que j'aime, que
» j'aimerai toujours, à quelles extrémités
» nous voilà réduits! qu'allons-nous deve-
» nir? Nous causerons cette nuit des
» moyens d'accélérer une union devenue
» indispensable. Je t'attends avec l'impa-
» tience d'une épouse-amante. O moitié de
» moi-même! unissons-nous, unissons-
» nous : il le faut. Nous n'avons plus d'autre

» vœu à former, d'autre destinée à attendre :
» vivre ou mourir ensemble, voilà désor-
» mais notre devise et notre sort.

» *P, S*. Je crois inutile de te recomman-
» der l'exactitude. A tout hasard, ma
» bonne désirerait bien un déguisement :
» les habits de mon sexe par exemple.....
» Ton visage ne porte pas encore le signe
» distinctif du tien. Vois et fais ce qui te
» paraîtra le plus convenable. A minuit. »

Je ne dis rien de l'effet de cette lettre sur un jeune insensé, aveuglé par une passion effrénée, et qui ne voyait plus rien qu'à travers le microscope d'une imagination en délire. Mais où trouver des habits de femme ? Je concevais l'avantage de ce travestissement; la difficulté était de me les procurer. Enfin, à force de rêver, je me souvins d'une grosse et grande ouvrière qui avait été chez mon père, et qui depuis peu de temps était mariée à un corroyeur nommé *Boin*, demeurant près de chez nous, rue Beaurepaire, tout à côté du jeu de paume. Cette brave femme, qu'on appelait *Claudon* à l'atelier, m'avait toujours témoigné beaucoup d'attachement. Sa taille haute et puissante m'assurait que ses vêtemens m'iraient bien ; car, quoique je ne

fusse pas très-grand, j'avais en femme beaucoup plus d'apparence. J'allai donc chez elle. Je lui confiai que nous avions fait, quelques-uns de mes amis et moi, pour la nuit une petite partie de plaisir, où je devais me déguiser en femme, et je la priai de me prêter des habits. La bonne Claudon voulut me donner tout ce qu'elle avait de plus beau; je me contentai d'un déshabillé propre, et après m'être assuré qu'il m'irait bien, je l'emportai sous mon bras et j'allai vite le déposer dans ma chambre jusqu'au moment d'en faire usage. Dieux! que ce moment me parut long à venir! Il arriva enfin. Je me retire après souper. Je m'ajuste de mon mieux. Je descends par ma croisée, de la manière que j'ai détaillée plus haut. Je me rends à la porte : on m'ouvre. Je suis doucement mon guide, et me voilà dans la chambre de mon Adélaïde avec mon Adélaïde, qui, malgré ses chagrins, ne put non plus que Geneviève s'empêcher de donner un sourire à mon déguisement. Il est vrai de dire qu'à cet âge avec une figure assez pleine, un teint fort uni, et sans avoir mis encore le rasoir à l'épreuve, je ressemblais assez à une jeune fille. Ma taille

mince et élancée ajoutait encore à l'illusion mais ce n'était pas pour savoir si j'étais bien ou mal avec ces vêtemens que j'étais venu. Des affaires d'un intérêt majeur étaient à discuter. Le jour qui paraissait de bonne heure en ce temps, ne nous en laissait pas à perdre.

La bonne Geneviève fut quelque temps de la conversation, et conseillait toujours de trancher la difficulté en avouant notre amour et ses suites au père, dont la tendresse excessive le rendait capable de tout faire pour le bonheur de sa fille. Mais cette démarche précipitée, dont le résultat pouvait être diamétralement contraire à ce que nous en aurions pu espérer, effraya Adélaïde autant que moi; et il fut convenu que nous chercherions des moyens moins brusques et plus préparatoires. « Cherchez donc, nous dit la bonne en bâillant; moi je vais essayer de dormir un moment : je n'en peux plus, et il faut que je vous fasse sortir avant le jour. » Adélaïde voulut la retenir; mais Geneviève, après avoir dit entre ses dents que sa présence était devenue fort inutile, se retira dans sa chambre. Il était alors près d'une heure.

Nous essayâmes de continuer notre con-

sultation; mais des distractions fréquentes annonçaient le trouble de nos idées. La lumière était dans le cabinet de toilette. La chambre à coucher ne recevait presque point de clarté. La nuit, le silence, la nouveauté de la situation; le travail intérieur de nos âmes aimantes, tout concourut à suspendre les dissertations, pour laisser parler d'autres sentimens, dont la voix impérieuse commençait à se faire entendre. Les noms d'époux et d'épouse tendrement prononcés, fréquemment et ardemment répétés, nous firent apercevoir que le lit conjugal était tout près de nous. Que dirai-je? ce lit nous appelait trop éloquemment, pour qu'il nous fût possible de résister à ce qu'il semblait exiger. Un hymen anticipé, mais déjà consacré par nos cœurs et par nos volontés, nous y précipita. Ce fut dans cet asile du bonheur des élus sur la terre que nous nous pénétrâmes de la nécessité d'être désormais inséparables; ce fut dans des torrens de voluptés célestes que nous multipliâmes les sermens embrasés de vivre ou de mourir ensemble. Oh! qu'ils étaient sincères! oh! qu'elle était belle celle qui les reçut, et dont l'adorable bouche les répéta! O trop parfaite, trop divine Adé-

laïde! c'est dans cette nuit de délices sans nom que j'ai véritablement connu le jour d'amour, et c'est là que j'ai dit avec Saint-Preux : «Ah! mourons! mourons, ma douce amie! mourons! etc. »

FIN DU TOME TROISIÈME.

